



HAL
open science

LOU LIGAME DESÓUBLIDA DE LOUVIS GIRAUD

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. LOU LIGAME DESÓUBLIDA DE LOUVIS GIRAUD. 2022, 978-2-38235-130-7.
hal-03949786

HAL Id: hal-03949786

<https://hal.science/hal-03949786>

Submitted on 1 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LOUIS GIRAUD

LOU LIGAME DESÓUBLIDA
LE LIEN OUBLIÉ

ROUMAN

*Traduction, notes et préface par
Emmanuel Desiles (Université d'Aix-Marseille)*

PRÉFACE

La liste des textes injustement oubliés est longue. Sans faire de paranoïa régionaliste excessive, nous pourrions ajouter que ladite liste est particulièrement longue en littérature provençale, notamment pour ce qui concerne le roman.

En 2015 le tort avait été redressé pour le premier de nos romans, *Agueto* de Maurice Raimbault. Il jouit désormais d'une édition bilingue moderne, grâce aux éditions de *L'Astrado* qui aujourd'hui nous apporte de nouveau son soutien. En 2022 voici réédité un roman que la postérité a aussi laissé capricieusement de côté – et à tort une fois encore : *Lou ligame desóublida* de Louis Giraud.

Dénicher ce petit texte en prose n'a pas été une mince affaire ! Presque aucune bibliothèque n'en possédait un exemplaire. Le besogneux CIRDOC l'avait - Dieu merci - encore à sa disposition ; l'un de ses 3 exemplaires devait avoir été récupéré lors du transfert à la médiathèque de Béziers de certains ouvrages appartenant à René Jouveau.¹

Grâce au sauvetage inopiné de ce naufrage littéraire nous avons pu lire le texte. Nous l'avons apprécié. Nous avons pensé immédiatement qu'il méritait de paraître au grand jour, qu'il méritait mieux (tout comme *Agueto*) que quelques minces mentions dans des anthologies ou des histoires littéraires. « Roman curieux » affirme le même René Jouveau dans le *Précis de littérature provençale*² ; « roman psychologique » insiste de son côté Louis Bayle dans ses *Morceaux choisis des auteurs provençaux*.³ Et pas davantage...

Il faut dire que le texte de Louis Giraud avait été

1 : C'est l'exemplaire à partir duquel nous avons travaillé. Il est dédié par Louis Giraud à René Jouveau et son épouse. On trouve même une lettre de Louis Giraud, glissée dans les pages du livre, adressée à Jouveau.

2 : Charles Rostaing et René Jouveau, *Précis de littérature provençale*, CIREP – Lou Prouvençau à l'Escolo, 1987, p.124.

3 : Louis Bayle, *Morceaux choisis des auteurs provençaux*, L'Astrado, 1971, 2ème partie, p.368.

« polycopié » à 100 exemplaires par l'*Escolo dis Aupiho* en 1958. Puis Louis Giraud était décédé en 1985 et l'on n'avait plus parlé de ce *Ligame desóublida*, auteur comme roman *oubliés* eux-mêmes.

Pourquoi une telle résurrection aujourd'hui ? D'abord parce que Louis Giraud est un artiste qui mérite largement d'être (re)découvert, puis parce son texte est unique dans la production romanesque provençale. C'est visiblement ce qu'ont ressenti René Jouveau et Louis Bayle à sa lecture. À défaut d'avoir pu le classer dans une catégorie générique officielle, comme le roman historique si présent en Provence, ou le roman d'aventure ou d'anticipation⁴, il devenait « curieux » ou « psychologique » catégorie « rare » en *lengo nostro* d'après le même Bayle.

Au-delà de la simple réédition du *Ligame desóublida*, nous souhaitons ardemment que l'œuvre entière de Louis Giraud trouve ici de quoi intéresser un large public. Car le travail artistique de cet auteur toulonnais est ample, précieux, passionnant.

Jusqu'à aujourd'hui aucune étude d'ensemble n'avait été consacrée à Louis Giraud. Michel Courty, le premier, avait rédigé un article évoquant l'un de ses textes⁵. Olivier Neige, enfin, vient d'offrir au lectorat provençal une très belle monographie de l'auteur mais aussi du peintre. Cette étude était plus que nécessaire et fait le tour de l'homme et de son œuvre.⁶ C'est grâce à elle que nous reportons les éléments biographiques suivants.

Louis Giraud est né en 1910 à Toulon et est décédé en 1985 lors d'un séjour chez des amis en Haute-Savoie. Son métier officiel fut professeur de dessin. Il enseigna d'abord à Apt puis partit poursuivre sa carrière en Algérie, à Bône, de 1934 à 1945. De retour en France il se retrouve enseignant à Privas puis à Draguignan et enfin à Toulon (il a également enseigné le

4 : Sur ce point de la répartition générique des romans provençaux nous renvoyons le lecteur à notre article « Les cadets d'*Agueto* : tentative de définition du corpus des romans mistraliens et rhodaniens », *L'Astrado*, n°50, 2015, p.57-79.

5 : Michel Courty a écrit un article sur la nouvelle de Louis Giraud intitulée *Mansour*, dans la revue *Le Gard à Paris*, en avril 1976.

6 : Olivier Neige a consacré tout le numéro 181 de la revue de l'AVEP (Association Varoise pour l'Enseignement du Provençal), hiver 2022, à Louis Giraud.

provençal au collège de Draguignan).

Infatigable artiste, il compte à son actif des dizaines et des dizaines de toiles, dont certaines ont été reproduites dans l'étude d'Olivier Neige. Inlassable artisan de la langue régionale, on retrouve le nom de Giraud-Toulounen (Giraud-Toulonnais), autant en prose qu'en poésie, dans de nombreuses revues provençales : *l'Armana prouvençau*, *FE*, *l'Armana di Felibre*, *L'Araire* qu'il a fondé avec des amis, *La restanco...*

En éditions « séparées » on lui doit un très beau conte oriental, *Mansour*,⁷ paru aux éditions de *L'Astrado* une fois encore, en 1976, puis ce fameux *Ligame desóublida* qui a donc déstabilisé la critique – ou ne l'a peut-être pas, et injustement, intéressée.

Faisons le pari que cette injustice sera désormais réparée. Tout comme *Agueto* le roman de Louis Giraud est passionnant à bien des égards. Plus que « psychologique », même si l'aspect intime et profond y est indéniable, nous le qualifierions de roman « catholique ». Morale et mœurs s'y mêlent, s'entrechoquent parfois. S'il y a « psychologie » elle se concentre sur l'idée de la faute et de ses conséquences à la fois sur l'âme du fautif et sur ses collatéraux. Le titre lui-même, *Le lien oublié*, implique très fortement l'interconnexion de tous les individus et de leurs actes réciproques. Car le roman est aussi et surtout celui d'une culpabilité amoureuse, non pas « refoulée » comme Freud l'aurait dit, mais ingénument « oubliée ». Les révélations du personnage de Paula, et sa fin pitoyable, mettent Pierre face à sa propre responsabilité. « On ne badine pas avec l'amour », après avoir été le titre d'une des plus fameuses pièces de Musset, aurait pu être également celui de notre roman.

Mais, au-delà de la situation intrafictionnelle, c'est une réflexion en profondeur que l'auteur toulonnais propose sur le christianisme, avec son orientation catholique encore active au milieu du XXème siècle. La réflexion de Louis Giraud au sujet de

7 : Nous avons consacré à *Mansour* un article intitulé « La questioun dóu poudé dins *Mansour* de Louvis Giraud » dans la revue du *Prouvençau à l'Escolo*, n°40, 2016, p.108-122.

La Mióugrano entre-duberto, recueil amoureux de Théodore Aubanel qui, en 1860, avait déclenché les foudres de la censure cléricale et suscité une nouvelle « Cabale des dévots », peut éclairer le roman qui nous intéresse ici. « *La Mióugrano* est remplie de ces notations de « calignage » qui sont le fait de la jeunesse », écrit Giraud, « Qu'elle s'y abandonne ou qu'elle s'en garde, elle en est toujours émue. Le combat du poète entre l'appel des sens selon l'ordre de la nature et l'appel à la chasteté, ou tout au moins à une certaine propreté, selon l'ordre de la grâce a un écho chez tous. Ce n'est pas seulement le drame du chrétien mais aussi celui de beaucoup de jeunes gens issus d'une tradition qui est, qu'on le veuille ou non, indiscutablement chrétienne ».⁸

Le drame du personnage principal du *Ligame* se trouve donc là, dans le combat entre appel sensuel et chasteté, et il structure tout le roman. Celui-ci a dû probablement être, pour Louis Giraud, la réponse littéraire et fictionnelle à cette dialectique qui le passionnait.

Pour ce faire il a choisi le provençal et le roman – une double gageure ! Mais son goût pour la *lengo nostro*, et l'outil linguistique qu'il représentait, a remporté ses suffrages et le pari a été tenu. La langue de Louis Giraud est d'une belle facture, prenant parti pour la graphie mistralienne et le dialecte rhodanien (mais bien des traits de dialecte maritime s'y laissent observer).

Nous pouvons hautement affirmer que ce *Ligame desóublida* est un très beau roman. Qu'on soit aujourd'hui d'accord ou pas avec la vision de la sexualité qui y est proposée (cette vision qui, dix ans après la publication du texte, allait être secouée par les idées de Mai 68), ce que nous offre Louis Giraud est un « état » digne d'intérêt : état de la langue provençale au milieu du XXème siècle, état du positionnement moral d'un catholicisme héritier d'une tradition elle-même séculaire, état d'une théologie aussi, d'un Dieu qui laisse agir pour que le pécheur découvre son propre enseignement, état du roman en *lengo nostro* suffisamment attractif, à l'époque, pour que Louis Giraud y consacre du temps.

8 : Giraud-Toulounen, « Aubanel et la jeunesse », revue *FE*, n°190, été 1960, p.85-89.

Si le roman était presque introuvable jusqu'alors, souhaitons que *l'attraction* de ce texte lui-même puisse être suffisante, aujourd'hui, pour qu'il soit lu et légitimement apprécié.

Emmanuel DESILES
Aix-Marseille Université

REMERCIEMENTS

Nous tenons à dire toute notre gratitude à celles et ceux sans qui cette édition n'aurait pas pu être possible.

Tout d'abord nos remerciements vont à la famille de Louis GIRAUD, qui nous a soutenu et accordé gracieusement ses droits de propriété intellectuelle : Mme GIRAUD veuve TOCQUEVILLE, fille de Louis GIRAUD, ainsi que ses trois fils, Eric, Emmanuel et François TOCQUEVILLE.

Nous remercions chaleureusement aussi Olivier NEIGE, de l'association l'AVEP, pour son soutien et son érudition, ainsi que Michel COURTY, président des éditions de *L'Astrado*, pour son aide précieuse, son amitié et son efficace relecture de cet ouvrage

Enfin, nous tenons à signifier que ce livre n'aurait pu voir le jour sans l'implication et l'investissement financier du laboratoire le CIELAM (Centre Interdisciplinaire d'Étude des Littératures d'Aix-Marseille) - de la Maison de la Recherche de l'Université d'Aix-Marseille - et en particulier sa directrice Madame la Professeure Catherine MAZAURIC ainsi que son personnel administratif.

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Nous avons pris comme texte de référence la seule édition connue du roman de Louis Giraud, polycopiée à 100 exemplaires par l'Escolo dis Aupiho de Saint-Rémy-de-Provence.

Nous avons pris la liberté de corriger le texte provençal là où d'évidentes coquilles orthographiques et/ou grammaticales se laissaient repérer. En revanche, nous avons laissé à l'auteur ses libertés linguistiques, notamment en matière dialectale. De nombreux traits de dialecte maritime sont repérables ; nous en donnons une liste sommaire ci-après.

Enfin, nous avons traduit le texte de Louis Giraud dans un français le plus contemporain possible recourant parfois, pour ce faire, à certaines libertés, comme le remplacement de l'imparfait du subjonctif par le présent du subjonctif, la substitution de locutions provençales par des locutions plus spécifiquement françaises, une ponctuation plus adaptée à la traduction proposée, etc.

Liste des traits de dialecte maritime dans *Lou Ligame desóublida* :

Eiceste/o

Subla (pour sibla)

poussedissèsse (pour poussediguèsse)

crèsèsse (pour creiguèsse)

nòvi (pour novo)

couneissudo (pour couneigudo)

viéu (pour vese)

fa (pour fai)

cresu (pur cresegu)

metè (pour meteguè)

metère (pour meteguère)

metèron (pour meteguèron)

apoundè (pour apoundeguè)

escoundè (pour escoundeguè)

respoundè (pour respoundeguè)

recouneissudo (pour recouneigudo)

reçaupère (pour reçaueguère)
l'a (pour i'a)
tout depènde (pour tout depènd)
mete (pour met)
escounde (pour escound)
doui (pour dos)
capi (pour coumprendre, forme des Alpes Maritimes)
fa (pour fai)
éstou (pour este)
geinous (pour geinouï)
trafega (pour trafica)
nioulas (pour nivoulas)
blineja (pour blasineja)

Inversement : traits de dialecte rhodanien
tresfacia (pour trefacia).

formes inhabituelles (non maritimes) :

à bèllis uei vesènt
plagnissié (pour plagnié) = languedocien
alouro (pour alor) = gavot
castagneire (pour castagniero)
espéutamèn (pour « espetamen » - absent du TdF)
sapiènço (pour sapiènci) = niçois
bistort (pour bestort) = languedocien et gascon
sacomand (pour sacamand) = languedocien
rementa (pour ramenta)
saupessias (pour sachessias)
espantous (pour espaventous) = dialecte de Castres
despichousamen (« avec dépit ») = absent du TdF
ravirado (pour reviraduro) = absent du TdF
adoumeni (pour « adoumena ») = absent du TdF
escalabert (pour « escalabrous ») = absent du TdF
clucho (pour « clauso » ou « cluchado ») = clucho est plutôt un substantif
fumelun = absent du TdF
Amedéu (pour Amadiéu = Amédée) : absent TdF
sapiènço (pour sapiènci) = niçois

(TdF signifie *Tresor dóu Felibrige* de Frédéric Mistral)

LOU LIGAME DESÓUBLIDA

LE LIEN OUBLIÉ

Brigitte et Pierre recevaient quelques amis cet après-midi-là. Ils les avaient invités pour papoter avec Raymond Foulc, directeur des Pêcheries du Vietnam, passionné de voyages, conteur hors pair, grand original et, pour parler franchement, l'homme le plus enchanteur qui soit. Ils étaient tous réunis : Trabuc, excellent céramiste, et sa femme Josette ; le peintre Issolier, doué pour raconter des blagues tout autant que pour réaliser de bonnes toiles ; Sabine Revol, Juge au Tribunal pour enfants, et le docteur d'Estève, médecin de la Marine. Ils avaient tous connu Raymond, que ce soit au Lycée ou à Paris où il avait fait ses études en compagnie de Pierre et de Sabine, que ce soit en Indochine où sa maison ouverte à tous l'avait lié d'amitié avec de nombreuses personnes qui ne pouvaient désormais plus l'oublier.

C'était la fin du mois de juin ; Brigitte avait voulu recevoir ses amis sur la terrasse de sa vieille bastide, dont l'ombre, en cette période de l'année, était prodiguée par les feuilles d'une treille de muscat et dont les rejetons couvraient tout l'espace. Les lauriers étaient fleuris, les roses d'été attiraient le regard d'ici de là et les vieilles jarres d'huile déversaient les reflets orangés des capucines. On ne pouvait trouver de temps et de lieu plus exquis pour échanger des idées flamboyantes. Les dialogues étaient enthousiastes. Raymond venait de raconter le déroulement sacré des danses khmères et tous, enflammés par le récit, lui adressaient des questions passionnantes en laissant fondre la crème dans les coupes à fruits glacées.

Pierre avait en haute estime la science profonde de son ami, mais ce qui l'exaltait était l'art toujours vivant et parfois naïf qu'il employait pour partager ses connaissances.

Pierre avait la quarantaine ; il paraissait grand, en dépit de sa taille très moyenne, car c'était un homme des mieux faits. Il avait l'œil vif, les linéaments de son visage étaient souples, un sourire un peu moqueur. Il faisait partie de ces êtres auxquels vous faites immédiatement confiance. Il aimait l'Histoire depuis toujours, il en était passionné ; ainsi avait-il réussi sans problème

Bregido e Pèire reçaupien aquéu tantost quàuquis ami. Lis avien counvida pèr estaca lengo emé Ramoun Foulc, capo di Pescarié dóu Viet-Nam, viajadou apassiouna, countaire sènso parié, grand óuriginau e, pèr parla franc, l'ome lou mai encantarèu. S'èron acampa : Trabuc, valènt ceramiste, e sa femo Jóuseto ; lou pintre Issolier, disèire de gandoueso mai fasèire de bòni telo ; Sabino Revol, Jùgi dóu Tribunau dis enfant, e lou dóutour d'Estève, mège de la Marino. Tóuti avien counaissu Ramoun, que fugue au Licèu vo à Paris ounte avié studia emé Pèire e Sabino, siegue dins l'Indo-Chino mounte soun oustau sèmpe dubert en tóuti l'avié amiga emé forço mounde que lou desóublidavon plus.

Jun vesié sa fin ; Bregido avié vougu reçaupre sis ami dins lou souleié de sa vièio bastido, amor qu'èro souloumbra, en aquelo epoco, pèr li ramo fuiudo d'un soucau de muscat que si maiòu n'en tapavon tout lou relarg. Li lausié èron flouri, li roso d'estiéu d'eici d'eila picavon l'uei e li vièii gerlo d'òli devessavon la refflamour di nastou. Se poudié pas trouva tèms e liò mai requist pèr escambia ensèn d'idèio empurarello. La parladisso èro proun afougado. Ramoun venié de counta lou debanamen sacra di baladouiro Kmer e tóuti, abrama, ié fasien de demando proun interessant en leissant se descaia la crèmo dins li coupo de frucho englaçado.

Pèire estimavo proun la sabènço founso de soun ami, mai ço que l'enjuiavo èro lou biais sèmpe vivènt e de cop que i'a bounias qu'aqueste prenié pèr expandi si counaissènço.

Pèire tenié si quaranto an ; emai sa taio fugue mejano, pareissié grand amor qu'èro bèn estampa. Avié l'uei viéu, li nèrvi dóu carage bouleguiéu, lou sourrire un brisoun mouquet. Èro d'aquélis èsse que ié sias subran fisànçous. Despièi sèmpe amavo l'Istòri, n'èro apassiouna ; tambèn avié passa eisadamen licènci

licence et agrégation au point de diriger une équipe d'archéologues en Grèce, en Afghanistan, en Irak. Il préparait maintenant une étude sur les découvertes concernant les Sumériens. Pour l'heure il était professeur au Lycée et ses élèves l'aimaient car il les traitait humainement, leur dispensait un enseignement vivant qui s'achevait chaque trimestre par une excursion dans une cité raffinée ou un endroit fascinant.

La visite de Raymond avait été très agréable pour Pierre ; ils avaient parlé longtemps du travail que celui-ci accomplissait, surtout de son étude sur la poésie sumérienne.

L'après-midi passait, mais le soleil n'était pas prêt de se coucher ; il paraissait seulement un peu plus rouge. Les dialogues étaient toujours enthousiastes. Brigitte, discrètement, apportait de nouveau des boissons fraîches, très vite consommées – disait-elle subtilement – par ces brillants bavards. C'est à ce moment-là que s'ouvrit le portail de la cour et qu'entra une femme très soignée, vêtue toute de noir. En entendant le brouhaha des voix elle eut un mouvement de recul ; mais Brigitte était déjà dans l'allée à sa rencontre et la présentait à l'assistance : « Paula Textor, une amie de longue date. »

Paula était grande, plutôt maigre ; elle avait des yeux vifs au milieu d'un visage mat un peu ridé ; elle était châtain et vêtue avec soin. Cependant, dans sa façon d'être, on percevait quelque chose d'un peu trop recherché et qui pouvait gêner.

- « Toutes mes excuses, dit-elle, je ne veux pas vous embêter, mais avant de partir en congés, j'aurais voulu dire au revoir ! » Brigitte et Pierre la prièrent de rester et lui offrirent des boissons fraîches. Paula s'assit et fut bientôt fascinée par cet orateur de Raymond.

Le docteur d'Estève, qui voyait Paula de profil, l'observait d'un regard scrutateur qui n'échappa pas à Pierre ; il en fut soucieux et même gêné. Il se fit la promesse d'en demander la raison à son vieil ami.

Mais l'heure de se séparer arriva. En remerciant leurs hôtes, tous tombèrent d'accord pour se revoir à la prochaine visite de

emai agregacioun pièi governa de chourmo de cercaire arqueoulougi en Grèço, en Auganistan, en Ira. Aro, alestissié un estùdi sus lis escavage de Sumer. Vuei èro proufessour au Licèu e sis escoulan l'amavon amor que li governavo en ome, i'alargavo un ensignamen vivènt que s'acabavo cade trimèstre pèr uno escourregudo dins uno ciéuta abourgalido vo un endré piveleire.

La vengudo de Ramoun èro estado proun agradio pèr Pèire ; avien parla proun tèms dóu pres-fa que coumplissié eiceste, subretout sus soun estùdi de la pouësio sumeriano.

Lou tantost se debanavo, lou soulèu pamens n'èro panca lèst pèr trecoula ; èro uno idèio plus rouge, pas mai. La parladisso èro sèmpre afougado. Bregido, d'escoundoun, adusié tourna-mai de béure fres, lèu abena - disié finocho - pèr aquéli beluguet de parlaire. Es aqui que se durbiguè lou pourtau dóu courtiéu e qu'uno lisqueto femo vestido de negre intrè. Ausissènt lou brut di voues, aguè 'n mouvimen en rèire ; mai Bregido èro ja dins la teso à soun rescontre e la presentavo en tóuti : « Paula Textor, uno amigo de longo. »

Paula èro grand, pulèu maigro ; dins un carage mat un pau frounsi, sis uei èron proun viéu ; avié de péu castagno, e 'm' acò èro bèn assiéunado. Pamens, dins sa persouno, se destriavo uno recerco vougudo que geinavo.

- « M'escuse, diguè, noun vole vous entrepacha, mai avans que de parti en coungiet, auriéu vougu faire mis adessias ! » Bregido e Pèire la preguèron d'ista e ié pourgiguèron de bevèndo fresco. Paula s'assetè e bèn lèu fuguè pivelado pèr aquéu bèn-disènt de Ramoun.

Lou dóutour d'Estève, que vesié Paula de proufiéu, l'espinchavo em'uno atencioun cercarello que Pèire devistè ; n'en fuguè tafura e quàsi geina. Se diguè dins éu que n'en demandarié l'encauso à soun vièi ami.

L'ouro venguè pamens de se dessepara. Gramaciant lis oste, tóuti se dounèron mot per teni sesiho seguro à la viranto venènto

Raymond. Au moment du départ, Paula confia à Brigitte qu'elle partait en Italie, à Lurisia⁹ dans le Piémont, pour terminer son traitement et bénéficier d'une cure à base d'eaux radioactives.

Seul Jacques d'Estève resta pour dîner. Pierre et lui étaient amis depuis le lycée et leur profonde amitié ne s'était jamais démentie. Le médecin avait envoyé sa femme et ses enfants en Bretagne où il devait les rejoindre le lendemain. Il avait donc accepté tout simplement l'hospitalité de Pierre et Brigitte pour cette journée-là. Ceci donnait l'occasion à d'Estève et Raymond de renouer une amitié commencée en Indochine.

Brigitte demanda à son hôte s'il lui plairait de dîner à l'extérieur pour profiter de ces soirées on ne peut plus lumineuses, dans la mesure où il n'était pas sûr de trouver un beau temps en Bretagne. Le médecin accepta avec plaisir. Le repas se déroula agréablement. À un moment bien choisi, Pierre évoqua la curieuse façon dont d'Estève avait observé Paula. - « Oui, répondit le médecin, je la scrutai longuement et je me disais qu'il serait bon que je vous en parle. Il nous arrive à nous, médecins, par habitude professionnelle, d'observer les gens afin de réaliser par nous-mêmes des diagnostics dont, quand nous pouvons les vérifier, nous faisons profiter tous nos patients. Je n'avouerais pas cela à tout le monde, mais je me fie à de vieux amis tels que vous et dont je connais la discrétion. Eh bien, cette personne assurément a été gravement malade. » - « Oui, dit Brigitte, assez gravement ; on lui a traité une tumeur dans l'utérus il y a quelques mois. Puis, comme elle s'affaiblissait on lui a fait ensuite des séances de radiothérapie ; aujourd'hui elle va mieux ; pour parachever son traitement, elle part à Lurisia, en Italie. » - « C'est bien ce que je pensais, fit d'Estève en secouant la tête, j'ai peur d'avoir vu juste. » Puis, pour changer de sujet et chasser des yeux de Brigitte l'anxiété qui s'y voyait, il dit alors : - « Vous n'avez pas votre pareille, chère amie, pour préparer ces bons plats provençaux ; lorsque nous reviendrons, je vous enverrai Marie

⁹ : Lurisia est une station de ski et une station thermale au pied du Monte Pigna, en Italie, faisant partie de la commune de Roccaforte Mondovi, non loin de Coni.

de Ramoun. Au moumen de la despartido, Paula fisè à Bregido que s'enanavo en Itàli, à Lurisia de Piemount, pèr acaba sa sanacioun e prendre uno curo d'aigo forto en radiacioun.

Soulet Jaume d'Estève restè pèr dina. Pèire emai éu èron cardacho desempièi lou licèu e sa caudo amista noun s'èro jamai dementido. Lou mège avié manda sa femo emai si pichoun en Bretagno vounte li devié rejoune l'endeman. Adounc avié emé simplicita aceta la retirado pèr un jour. Eiçò dounavo à d'Estève emai à Ramoun lesi de religa uno amista acoumençado en Indo-Chino.

Bregido demandè à soun oste se ié farié gau de dina deforo pèr prouficha di jour li mai serenous, que noun èro segur d'atrouva un tèms sol en Bretagno. Urous, lou mège diguè de o. La soupado se debanè agradivamen. À-n-un moumen chausi, Pèire diguè un mot sus lou biais acuriosi que d'Estève avié pres per espeluqueja Paula,. - « O, diguè lou mège, l'espeluquère proun de tèms e me disiéu que sarié de bon que vous n'en parlèsse. Nous capito à nàutri, mège, pèr biais de mestié, d'estudia lou mounde fin qu'adoubessian dins noste sicap de dianousti que, quouro li poudèn verifica, n'en fasèn prouficha tóuti nòsti malaut. Acò d'aqui lou diriéu pas en tóuti, mai me fise en de vièis ami que n'en counèisse la discrecioun. Veguen, aquelo persouno de-segur es estado malauto grevamen. » - « O, diguè Bregido, proun grevamen; i'an entre-seca uno car-tihouso dins la maire i'a quàuqui mes. En seguido, coume s'anequelissié, ié faguèron pièi uno tiero de rai ; aro va miés ; pèr acaba soun reviéure, parte à Lurisia, en Itàli. » - « Es bèn ço que pensave, diguè d'Estève en brandant lou cap, ai pòu d'agué vist just. » Pièi, pèr cambia de sujèt e coucha dis uei de Bregido l'ànci que ié vesié, ié venguè coume acò : - « N'avès pas vosto pariero, caro amigo, pèr adouba aquéli bon manja prouvençau ; quouro tournaren, vous mandarai Mario fin

afin que vous lui enseigniez votre art. » La soirée se prolongea, tiède et parfumée, en ce début d'été propice à la rêverie.

Le lendemain, Pierre conduisit le Docteur d'Estève jusqu'à la gare. Ils bavardaient sur le trottoir du quai, en attendant l'heure du train. Pierre alluma une cigarette et se mit à demander : - « Tu n'as pas fini, Jacques, de nous éclairer au sujet de Paula, hier soir ? Maintenant que nous sommes seuls tous les deux, qu'en penses-tu vraiment ? » D'Estève hésita un petit moment ; puis il dit ainsi : - « Je crois que Mademoiselle Textor n'est pas soignable, je l'ai suffisamment observée hier ; à mon avis, elle fait une métastase ; on a trop attendu pour lui enlever la tumeur maligne qu'elle avait ; elle s'engourdit petit à petit et elle n'en réchappera pas. Pour le moment, le mal se répand dans les vertèbres et ronge les structures nerveuses. N'as-tu pas remarqué sa gêne pour s'asseoir et celle plus grande encore lorsqu'elle voulait se lever ? Voilà des indices qui ne peuvent pas tromper un médecin. Dans trois mois elle ne pourra plus se déplacer ; dans quatre ou cinq, le raidissement augmentant, elle sera alitée ; dans sept ou huit, elle ne sera plus de ce monde, la pauvre ! L'avancée du mal sera pitoyable. Si vous êtes assez liés vous devriez, Brigitte ou toi, la dissuader d'aller en Italie dans la mesure où Lurisia est contre-indiquée dans son cas et qu'elle ne peut qu'en souffrir. »

Le train arrivait en fumant. Pierre et Jacques se quittèrent. Indifférent au bruit qui retentissait autour de lui, Pierre entrevit immédiatement le destin tragique de Paula. Une envie folle d'être seul le saisit et il partit en voiture.

Pierre et Paula avaient eu jadis une aventure ensemble. Après la deuxième partie des examens du bac de Pierre, ils avaient flirté tout leur saoul. Leurs maisons étaient proches, leurs

que ié faguessias vèire voste gàubi. » La vesprado s'esperlounguè tebeso e perfumado d'abord que l'acoumençanço de l'estiéu butavo à l'escapado.

L'endeman, Pèire counduguè lou Dóutour d'Estève à la garo. Sus lou trepadou dóu quèi, en esperant l'ouro, charravon. Pèire atubè uno cigaleto e tout-d'uno diguè : - « N'as pas acaba, Jaume, de nous esclargi toucant Paula, aièr de sero ? Aro que sian tóuti dous, de-que n'en penses vertadieramen ? » Un moumentoun d'Estève fuguè en chancello ; pièi venguè coume eiçò : - « Crese que Madamisello Textor n'es pas curablo, l'ai proun espedidounado aièr ; de moun vejaire, fa uno metastàsi ; an trop espera per ié leva lou carnivas enverina qu'avié ; s'enregouïs pau à cha pau e sara pas escapo. Pèr aro, lou verin s'expandis dins li cadenèu e rousigo li nous di nèrvi. N'as-ti pas remarca la gèino qu'avié pèr s'asseta e la encaro mai forto qu'avié pèr se leva ? Vejeici d'entre-signa que noun podon engana un mège. Dins tres mes noun poudra plus ana veni ; dins quatre vo cinq, l'enredimen estènt en crèis, sara au lié ; dins sèt vo vue, noun sara plus d'aqueste mounde, pecaire ! La manjanço dóu mau sara despiedadouso. Se sias proun amiga déurias, Bregido vo tu, ié leva l'idèio d'ana en Itàli d'abord que Lurisia es contro-ensigna pèr elo e n'en pòu que pati. »

Lou trin en boufant arribavo. Pèire e Jaume se leissèron. Indiferènt dóu brut que restountissié à soun entour, Pèire subran devistè lou tragi destin de Paula. Uno grosso desiranço de souleso l'agantè e fugiguè dins sa veituro.

Pèire emai Paula avien àutri-fes viscu ensèn uno esperiènci. Passa la segoundo partido dóu bacheleirat de Pèire, s'èron caligna tout soun proun. Sis oustau èron proche, si gènt se vesien e, de fes

parents se connaissaient et, parfois, se rendaient de menus services de voisinage. Puis arriva le moment où la jeune fille Paula se fit adulte. Elle était devenue une jeune femme à l'allure sportive. Ce changement, Pierre l'avait bien remarqué. Quand ils venaient de passer du temps ensemble, Pierre en revenait comme ensorcelé par les beautés dissimulées qu'on devinait aisément chez Paula. Un jour ils allèrent ensemble à la mer, chacun sur son « vélo ». Ils s'amusèrent beaucoup et résolurent de se tenir désormais compagnie.

Pierre était alors un charmant garçon, il avait un beau visage masculin et un regard franc. Quand ses yeux croisaient ceux de Paula, il sentait qu'elle était toute à lui, à son bon vouloir. Il en tirait une force orgueilleuse et une énergie virile.

Il avait oublié tout cela depuis vingt ans et se le rappelait alors de façon abrupte. Cette époque de sa vie se déroulait en lui aussi réelle et fluide que dans un film, sa chair en frissonnait. Il se revit le jour où il alla récupérer un outil prêté par son père aux parents de Paula. Ceux-ci n'étaient pas là. Paula était toute seule, vêtue légèrement car il faisait chaud ; elle était coiffée d'un chapeau de paille, sa poitrine semblait vivante. Pierre lui donna l'outil, lui prit la main et en un éclair ils s'étaient retrouvés l'un contre l'autre, corps contre corps, sans contrôler quoi que ce soit. Pierre sentait encore aujourd'hui en lui, vivantes, ces formes arrondies comme des pommes. À partir de ce moment-là, Paula était à ravir.

Les bains de mer se changèrent en jeux amoureux ; mais dès le départ, les joueurs jouaient à un jeu inégal. Pierre, en découvrant le corps de Paula, découvrait en même temps tous les désirs du sien ; il naissait en lui une plénitude d'enthousiasme. Il croyait posséder Vénus elle-même, il lui paraissait naturel de s'enivrer de beauté en faisant l'expérience de l'amour. Aucune entrave, sur ce point-là, ne le retenait : ni celle de la foi ni celle de la pudeur. Il avait dix-huit ans, c'était un beau mâle sans complexe, il ne voyait pas plus loin. Paula était dans les mêmes dispositions, mais il y avait en elle quelque chose de plus :

que i'a, se rendien de pichot servici de vesinanço. Venguè pièi lou tèms ounte de chatouno qu'èro Paula s'adouniguè. Èro devengudo uno drolo escarrabihado à l'estè espourtiéu. Aquéu tremudamen, Pèire l'avié remarca. Quand pièi se rescountravon, se reviravo enmasca pèr li bèuta escoundudo que se devinavon dins Paula. Un jour se veguèron à la mar, vounte cadun anavo en "velò". Prenguèron proun d'agrat ensèn e se diguèron que se farien desenant coumpagno.

Pèire èro alouro un cadelas bèn estampa, avié uno bello caro d'ome emai un regard voulountous. Quouro sis uei rescountravon li de Paula, éu la sentié touto siéuno, la tenié dins soun voulé. D'eiçò, n'en tiravo un ourguious expandimen em'un envanc de masclun.

Despièi vint an avié demembra tout eiçò e subran se lou rementavo. Aquelo epoco de sa vido se debanavo dins éu vivènto e lèri coume un filme, sa car n'èro touto esmougudo. Se revesié un jour qu'anavo adurre uno eisino prestado pèr soun paire i gènt de Paula. N'èron pas aqui. Paula èro souleto, èro simplamen vestido, que fasié caud ; sout sa capello, soun pitre se devinavo vivènt. Pèire ié baiè l'eisino, ié prenguè la man e dins qu'un uiau èron embessouna, quicha cors contro cors avans d'agué tant soulamen pouscu gouverna soun voulé. Pèire sentié encaro dins éu, vivènto, aquéli formo poumanto. Tre aquéu moumen, Paula èro raubadisso.

Li bagnado se mudèron en jue amouros ; mai tre la despartido, li sòci jougavon un jo desegau. Pèire, en descurbissènt lou cors de Paula, descurbissié tambèn tóuti li coubés dóu siéu ; n'espelissié dins éu un plenun d'estrambord. Cresié de poussedi Vènus elo-memo, ié pareissié naturau de s'enebria de la belesso en fasènt l'esperimen de l'amour. Ges de bàrri, aqui sus, lou tenié d'àment : ni lou de la fe nimai lou de la pudour. Avié dès-e-vuech an, èro un bèu masclas sènso coumplèisse, anavo pas cerca plus luen. Paula èro dins aquélis idèio, mai i'avié dins elo encaro mai :

l'Amour intégral, corps et âme - tout donner pour toujours - mais aussi un sentiment vague et certain de faute, de péché qui la faisait souffrir parfois, espérer ensuite, exaltant en elle tous les élans romantiques de la jeunesse.

Les émois de Paula lorsqu'elle voyait Pierre ainsi que l'attitude de jeune coq orgueilleux de celui-ci, n'échappèrent pas aux parents de la jeune femme qui l'envoyèrent rapidement achever ses vacances chez une parente à Moustiers¹⁰. Pierre en fut affligé. Ses désirs non assouvis l'aiguillonnaient, mais il faisait du sport, il se mit à fumer la pipe et apaisa ainsi son corps. En revanche, dans cette affliction Paula avait une vie vide, stérile sans Pierre ; il était son pain, son eau et l'équilibre de son être. La pauvre fille ne profita pas de l'air joyeux du pays alpin et rentra blême chez elle, les yeux rouges.

Ils se revirent lors d'un après-midi de la fin septembre. Chacun avait pris son « vélo » afin de s'éloigner le plus possible des regards indiscrets. Pour faire la pause, Pierre avait choisi une vigne qui avait été vendangée la semaine précédente. Bien au soleil au milieu des pieds de vignes, ils regardaient devant eux, subjugués par un panorama merveilleux. Passant des rangées de vignes aux oliveraies, des lignes de platanes aux pinèdes éloignées, la vue s'étendait des rives de la mer jusqu'aux îles. L'eau brillait comme un métal prêt à fondre ; puis, à l'horizon, le bleu du large devenait blanc par une surcharge de lumière. Bien au-devant du tableau, quelques vignes changeaient les couleurs de leurs feuilles ; plus loin encore d'autres devenaient pourpre. L'automne se laissait deviner seulement grâce à ces touches légères et surtout grâce au volume de la lumière, à peine dorée, qui rend cette saison si enchanteresse et répand la nostalgie dans les cœurs.

L'âme de Paula était en accord avec la poésie du jour et du lieu. Pierre avait grappillé quelques raisins oubliés çà et là ; heureux et coquin il tentait de les faire becqueter par Paula qui en

¹⁰ : Moustiers-Sainte-Marie dans les Alpes de Haute Provence. Frédéric Mistral a chanté ce village dans le poème *La cadeno de Moustié* (recueil *Lis Isclo d'Or*).

l'Amour entié, cors e amo, tout douna pèr sèmpe mai tambèn un sentimen vague e acertana de deco, de peccat que la fasié soufrit un cop, espera un autre, enaurant dins elo tóuti lis envanc roumanti de la jouvènço.

Lis esmòu de Paula quouro vesié Pèire emai lou biais de jouine gau vincèire d'aqueste, n'escapèron pas à si gènt que la mandèron lèu acaba si vacanço encò d'uno parènto à Moustié. Pèire n'en fuguè despichous. Si coubés noun apasima ié lancejavon, mai vivié espourtivamen, se metè de tuba lou cachimbau e ansin ameisè soun cors. Au contro, Paula destourbado avié uno vido vuevo, esterlo, sènso Pèire ; èro soun béure e soun manja e lou coumpés de soun èsse. La pauro n'aproufichè pas de l'aire gai dóu païs gavot e tournè blavinello emé d'uei abraza.

Se reveguèron un tantost pèr la fin de setèmbe. Cadun avié pres soun "velò" pèr lou mai s'aluencha dis espinchado acuriosido. Pèr la pauso, Pèire avié chausi uno vignero vendumiado la semana d'avans. Bèn encagnarda dins li souco, regardavon davans éli pivela pèr un relarg de visto meravious. Cabrioulant di tiero de vigno is óuliveiredo, di lèio de platano i pinedo aluenchado, la visto s'alargavo di ribo de la mar fin qu'is isclo. L'aigo esbrihaudavo talo un metau foundedis ; pièi, à l'avalido, lou blu de la mar deliéuro devenié blanc pèr abusanço de lus. Bèn davans, quàuqui souco adeja viravon si pampo ; plus luen d'autro venien pourpalo. L'autoun se fasié devina tant soulamen pèr aquéli toco lógiero e subre-tout pèr la tenour de la lus un brisoun daurado que rènd a questo sesoun tant encantarello e bouto i cor la languisoun.

L'amo de Paula èro d'acòrdi emé la pouësio dóu jour emai dóu liò. Pèire avié acampa quàuqui rapugo óublidado d'eici d'eila ; urous e couquin, assajavo de li faire beca pèr Paula que n'en

riait jusqu'aux larmes ! Celle-ci aurait cependant bien voulu avouer à Pierre qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimait suffisamment pour être son épouse, mais qu'elle ne souhaitait pas se donner à lui avant. Allez dire quelque chose quand les baisers répétés et les jeux amoureux ne laissent pas le temps de parler ! Pourtant, de caresses en privautés, ils auraient couronné leur amour si leur ange gardien, sous l'apparence d'un berger, ne s'était manifesté à ce moment précis. Il arriva avec son troupeau et ses chiens dans la vigne pour en faire brouter les feuilles à ses brebis selon l'habitude du pays. Le berger sifflait avec philosophie, ses chiens faisaient des allers-retours entre les brebis éloignées, puis aboyaient contre les deux amoureux. La journée s'achevait, la lumière baissait ; il fallait retourner chez soi ; ils rentrèrent rapidement avant le crépuscule, bouleversés et déçus.

Sur le coup Pierre se souvenait de cette dernière rencontre, de ces derniers baisers enflammés et immédiatement il sentit en lui une brûlure ardente. Il chassa l'image enchanteresse ainsi que son désir car, pour l'heure, son amour était Brigitte ; l'évocation d'une autre femme représentait une faute selon lui. Cependant, cette brûlure qui venait de le faire souffrir, ce rappel dans sa poitrine de choses oubliées lui montrèrent à quel point cette aventure l'avait marqué même s'il l'avait crue toute naturelle. Aussitôt sa vision s'éclaircit et il comprit : son attitude envers Paula avait été répréhensible, il se sentit coupable et en fut choqué.

Mais son esprit était de nouveau tourné vers le passé et il revit Paris. La vie agitée, passionnée d'étudiant, les spectacles, les clubs, les expositions, les amis. Cette ville nouvelle l'accaparait totalement.

Un jour il avait rencontré Brigitte¹¹ ; elle eut sans tarder sur Pierre un pouvoir enchanteur et incroyable mais qui n'avait pas les mêmes effets que la féminité de Paula. Brigitte ne semblait pas

11 : Il y a ici un lien autobiographique. C'est en effet lors de ses études parisiennes que Louis Giraud rencontra Cécile Delamarre, sa future épouse. Il est à noter, également, qu'ils prénommeront leur fils Pierre, comme le héros du roman.

cacalejavo enjuqu'i lagremo ! Eicesto aurié pamens vougu fisa à Pèire que ié voulié bèn, proun pèr èstre la siéu mouié, mai que noun voulié que la poussedissèsse aperavans. Anas pièi dire quicon quouro li poutoun esperlounga e li jo amoureux noun laisson lou tèms de parla ! Pamens, de caranchouno en privadanço, aguèsson aquest jour courouna soun amour se soun ange gardian, sout l'estè d'un pastras, noun s'èro manifesta d'à poun. Venguè emé soun escabot e si chin dins la vignero pèr n'en faire esbrouta li ramo à si fedo segound l'us dóu païs. Lou pastre sublavo filousouficamen, si chin fasien l'ana-veni entre li fedo esvartadouiro, e li dous amoureux, pièi, ié japavon contro. Lou tèms s'abenavo emai lou jour ; èro mestié de rintra ; lou faguèron lèu avans l'embruni, boustiga e deçaupu.

Pèire se rementavo subran d'aquest radié rescontre, d'aquéli radié poutoun enfiouca e tout-d'uno sentiguè dins éu uno arderouso cremesoun. Couchè l'image encantarèu emai soun coubés que, pèr aro, lou siéu amour èro Bregido ; l'evoucacioun d'uno outro femo èro uno deco segound éu. Pamens, aquelo cremour que venié de lou trafega, aquéu reviéudamen dins soun lèu de causo demembrado ié moustrèron de quant aquéu calignage l'avié marca emai lou cresèsse naturau. Tout-d'uno sa visto s'esclargiguè e coumprenguè : soun faire toucant Paula èro esta fautible, se sentiguè coupable e n'en fuguè frapa.

Mai soun esperit tourna-mai èro vira vers lou passat e reveguè Paris. La vido afougado, apassiounado d'estudiant, lis espetacle, li clube, lis espousicioun, lis ami. Aquelo vido novo lou prenié tout.

Un jour avié fa lou rescontre de Bregido ; tant-lèu, aguè sus Pèire un aflat encantarèu que se pòu pas dire mai que n'enauravo pas dins éu li mémi poudé que lou fumelun de Paula. Bregido pareissié pas lou vèire mai que d'autre, nimai s'agrada tant qu'acò

le considérer davantage que les autres, ni se plaire beaucoup en sa présence. Mais, à la fin du trimestre, il s'aperçut qu'ils se trouvaient très régulièrement ensemble : quatre visites successives au Louvre surtout, qu'il avait marquées dans son agenda. Il conservait scrupuleusement le souvenir précieux de la découverte du secret de Brigitte.

Un soir, à la sortie de l'amphi, le concierge trouva un sac de femme ; il l'ouvrit ; il y avait à l'intérieur un porte-monnaie avec quelques sous, trois tickets de métro et la photographie d'un jeune homme. Le concierge reconnut le visage de Pierre auquel il montra sa trouvaille afin de découvrir la propriétaire. Pierre reconnut aisément le sac de Brigitte mais ne dit mot. N'ayant jamais donné son portrait à quiconque, il ne comprenait pas comment Brigitte avait pu se le procurer. Toutefois, il se rappela que quelques mois auparavant, une photo du groupe d'étudiants de la même promotion avait été faite ; il était évident que Brigitte l'avait découpée pour obtenir le portrait de Pierre. Celui-ci fut à la fois ému et contrarié par cet événement. Ému car, lorsqu'il songeait à Brigitte, sa poitrine se gonflait et une joie profonde le comblait à l'idée qu'elle l'aimait. Contrarié aussi car il redoutait que ses amis, considérant cet événement comme un simple jeu, fassent des allusions douteuses au sujet de ces rencontres avec Brigitte. Il n'aurait pu le supporter.

Ainsi avait germé en lui cet amour fort et riche qui les avait unis et qui, tout aussi fort et toujours aussi riche, les attachait l'un à l'autre.

Dès les premiers jours où il l'avait vue, Pierre avait ressenti un profond respect envers Brigitte ; c'est dans ce noble sentiment qu'il puisait la force de son amour.

Blonde aux yeux noirs, le nez fin, la taille svelte, le port élégant, ainsi était Brigitte dans l'éclat de ses dix-neuf ans. Elle ne manquait pas de grâce, même si ses tenues vestimentaires n'étaient pas trop recherchées ; mais ce que l'on remarquait tout particulièrement chez elle était une modestie, une simplicité engageante, lumineuse, apaisante. Jamais, avec elle, Pierre

em' éu. Mai, à la debanado dóu trimèstre, devistè pamens qu'èron souvènti-fes ana ensèn : quatre vesito à-de-rèng au Louvre subre tout, qu'avié marcado sus soun cartabèu. Servié singularimen lou record preciaus de la descuberto dóu secrèt de Bregido.

Un vèspre, à la sourtido de l'Anfi, l'ussié de servìci atrouvè un saquet de dono ; lou durbiguè ; dedins i'avié un porto-mounedo emé quàuqui dardèno, tres biheto de metrò em' uno foutougrafio de jouvenome. L'ussié recouneiguè la caro de Pèire en qu moustrè sa trobo pèr fin de n'en destrauca la proupietàri. Pèire couneiguè bèn qu'èro lou saquet de Bregido mai mutè pas. N'aguènt jamai baia soun retra en degun, n'encapavo pas coume Bregido avié pouscu se lou proucura. Pamens, se recourdè que quàuqui mes avans, uno foutò de la chourmo d'estudiant de la memo proumoucioun èro estado facho ; èro à bèllis uei vesènt dins eicesto que Bregido avié taia pèr avé lou retra de Pèire. Aquéu fuguè d'un meme cop esmougu e countraria pèr aquel affaire. Esmougu pèr de que, quouro se sounjavo de Bregido, soun pitre s'alargavo e uno joio seguro l'empenavo de saupre que ié voulié bèn. Countraria tambèn pèr-ço-qu'avié temour que si coulègo, prenènt aquelo escasènço pèr jougadou, faguèsson de cativis alusioun sus si rescontre emé Bregido. Acò, noun aurié pouscu lou supourta.

Ansin avié greia dins éu aquest amour fort e riche que lis avié aparia e que, sèmpe autant fort e sèmpe autant riche, lis estacavo. Tre li proumié jour que l'avié visto, Pèire avié autant-lèu agu de respèt pèr Bregido ; es dins aquéu sentimen d'elèi que pipavo la forço de soun amour.

Bloundo dis uei negrinèu, lou mourre fin, la taio primo, lou biais galant, ansin èro Bregido dins lou trelus de si dès-e-nòu an. D'èstre vestido sènso recerco, pamens mancavo pas de gàubi ; mai ço que dins elo picavo l'uei èro uno moudestiò, uno lindeta pousitivo, clarejanto, apasimanto. Jamai em'elo Pèire aurié agu

n'aurait eu l'idée d'une aventure écervelée ni de proférer devant elle des sottises que la vulgarité des jeunes gens laisse parfois échapper.

Pierre était sous le charme en songeant que cet être, qu'il connaissait à peine, lui offrait généreusement cette plénitude dont il jouissait. Une fleur offre son parfum de la même manière. Oui, il s'agissait bien de plénitude. Pierre, ému, se revoyait au concert Colonne où Brigitte l'avait conduit, écoutant pour la première fois un concert symphonique. Et, depuis, quelle profonde joie la chère musique offerte par Brigitte ne lui avait-elle pas procurée ! En compagnie de son aimée, Pierre découvrait en lui des valeurs dépréciées jusqu'alors, des joies dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Oui, avant Brigitte il était comme une lyre dont seules quelques cordes résonnent ; après Brigitte, toutes les cordes retentirent. Elle l'avait révélé à lui-même en lui faisant apparaître des mondes inconnus. Petit à petit elle lui avait donné des désirs de haute volée ; ainsi Pierre s'était élevé, avec elle il avait atteint des sommets. Existe-t-il au monde une expérience plus exaltante ? Aussi le souvenir de Paula s'embruma-t-il très vite dans l'âme de Pierre, lui apparaissant telle une affaire sans importance, et finit-il aux oubliettes sans autre forme de procès.

Les parents de Pierre, tous deux instituteurs, l'avaient élevé dans la droiture. Sa mère l'avait fait baptiser comme presque tout le monde, puis il avait fait sa communion puisque c'était la tradition. Un jour il avait abandonné l'église. Son père était un homme bon qui avait hérité de ses ancêtres un parfum d'évangile. Cet homme respectait autrui ; c'était pour lui une charité intellectuelle vécue au quotidien. Ce concept d'ouverture et d'humanité avait marqué l'enfant.

Monsieur Funel¹² se nourrissait d'une morale faite de règles

¹² : Comme Frédéric Mistral le note, dans son *Tresor dóu Felibrige*, le nom de famille Funel est très répandu en Provence. Relevons, à titre de probable coïncidence, que l'un des

l'idèio d'un calignage cascarelet nimai de ié dire davans d'aquéli gandoueso que lou sacrebiéu di jouve laisso de cop que i'a escapa.

Pèire èro coume enfada en se sounjant de tout ço qu'aquel èsse, que couneissié soulamen un pichot pau, i'adusié à gràtis, touto la plenour que ié semoundié. Uno flour pourgis ansin sa redoulènci. O, èro bèn de plenour que s'agissié. Pèire pertouca se revesié au councert Colonne monte Bregido l'avié mena, escoutant pèr lou proumié cop uno obro sinfounico. E, despièi, que de joio founso la caro musico aducho pèr Bregido i'avié-ti pas baia ! Dins la coumpagno de sa nòvio, Pèire descurbissié en éu de valour despresado, de joio que n'avié pas doutacioun. O, avans Bregido èro coume uno liro que souleto quàuqui cordo respondon ; après Bregido, tóuti li cordo restountiguèron. L'avié desvela à-n-éu-meme en ié descurbissènt de mounde incouneigu. Pau à cha pau i'avié baia de n-àuti desiranço ; ansin Pèire s'èro auboura, em'elo avié mestreja de cimo. Pòu-ti i'agué endevenènço mai afougarello ? Tambèn lou souveni de Paula s'ennevouliguè lèu dins Pèire, tout eiçò ié pareissié uno escasènço sènso impourtanço, bèn lèu anè dins lou demembrié.

Li gènt de Pèire qu'èron toui dous mèstre d'escolo l'avien abari dins la drechuro. Sa maire l'avié fa bateja coume quàsi tóuti, pièi avié fa soun bon-jour d'abord qu'èro l'usanço. Un jour avié leissa la glèiso. Soun paire èro un ome bon qu'avié serva de sis àvi un parfum d'evangèli. Aquel ome avié dóu respèt dis èsse ; èro pèr éu uno carita inteleitualo journadieramen viscudo. Aquéu councebemen dubert e uman avié marca l'enfant.

Moussu Funel vivié uno mouralo facho de règlo eisigènto ;

premiers romans de langue provençale – genre sous-représenté et dans lequel s'inscrit ici Louis Giraud – est de la plume de Louis Funel, de Vence dans les Alpes Maritimes, et s'intitule *Li masajan* (publié en 1884 à Montpellier).

exigeantes ; mais comme il n'était pas croyant il n'accédait point à ces rapports d'amour que les êtres se prodiguent les uns les autres quand ils sont parvenus à la foi.

Pierre, lui, croyait en Dieu comme on croit au soleil ; ce n'était pas seulement une évidence mais une nécessité intellectuelle. Il avait ressenti de grandes joies en découvrant que, n'étant nullement nécessaire à la vie, la Beauté était un cadeau donné en pure gratuité. Cette vérité, une fois acquise, avait fait naître en lui le sentiment païen de la beauté des formes et des couleurs, mais aussi de l'équilibre des choses entre elles. Pour lui, Dieu était le plus merveilleux des Artistes. À partir de ces idées, il s'était créé tout un système dans lequel son esprit se déplaçait avec agilité. Lorsque Brigitte lui avait demandé de retrouver sa foi catholique, il y avait consenti sans peine. Mais s'il lui arrivait parfois d'accompagner sa femme à l'office, il n'était pas véritablement un chrétien. Il considérait la religion en esthète, en philosophe ; il y avait incorporé son système dont il avait ainsi tiré une éthique. Au final, pourtant, cette foi non vécue en profondeur se serait pétrifiée ; sans Brigitte, Pierre aurait plongé dans l'idéal bourgeois du « mi-fin ». Pierre avait déjà connu la souffrance profonde à cause de son mariage stérile qui avait brisé ses espérances les plus sûres. Toutefois, pour lui, cette souffrance sans trêve n'était due qu'à un manque cosmique, une fêlure dans l'ordre créé, et ne s'était pas transformée en levain pour sa vie intérieure¹³. Le Christ demeurait pour Pierre une sorte de Prométhée passé au rang de conscience de l'humanité.

Brigitte trouva Paula bouclant ses valises et se réjouissant de son départ. Elle tenta de la mettre en garde au sujet de la fatigue qu'engendrerait, pour une personne sous traitement, un voyage au-delà des Alpes. Mais Paula paraissait n'y voir que des avantages et aucune idée ne vint bouleverser son projet de partir

13 : Louis Giraud prépare ici, savamment, l'extrême fin de son roman.

mai coume n'avié ges de fe, èro coupa dóu biais vivènt coungreia pèr l'amour que lis èsse se baion pèr amor de sa divenco espelido.

Pèire, éu, cresié en Diéu coume se crèi au soulèu ; èro pas soulamen uno evidènci mai uno necessita de sa coumprenènço. Avié agu de gràndi joio en descurbissènt que, n'estènt pas necito à la vido, la Bèuta èro uno douno baiado à gràtis. Aquelo verita averado avié fa espeli dins éu un sentimen pagan de la belesso di formo e di coulour, emai tambèn dóu coumpés di causo entre éli. Pèr éu, Diéu èro lou plus meravihous dis Artiste. En partènt d'aquéstis idèio, s'èro farga un sistèmo vounte soun esperit se mouvié à l'aise. Quouro Bregido i'avié demanda de retrouva sa fe catoulico, avié counsenti eisadamen. Mai se de fes que i'a anavo emé sa femo à l'oufice, noun èro vertadieramen un crestian. Vesié la religioun en estetician, en filousofe ; avié mes dedins lou siéu sistèmo em'acò n'avié tira uno etico. À la perfin, pamens, aquesto fe noun viscudo de-founs se sarié empeirado ; sènso Bregido, Pèire aurié cabussa dins l'ideau bourgesot dóu mita-prim. Pèire avié deja couneissu la souffrènço founso pèr soun maridage esterle qu'avié daia sis espèro li mai seguro. Pamens, pèr éu, aquéu souffrimen sènso remaïssu n'èro degu qu'à-n-un manco cousmi, uno asclo dins l'ordre crea, noun èro devengu un levame de vido interiouro. Lou Criste istavo pèr Pèire uno meno de Proumetiéu devengu counsciènci de l'umanita.

Bregido atrovè Paula clavant si valiso e semblant touto à la joio de la despartido. Assajè de ié moustra la fatigo que sarié, pèr uno gènt en sanacioun, un viage tra lis Aup. Mai Paula pareissié ié vèire qu'avantage e ges d'àutri pensamen noun venguèron entamena sis idèio d'ana vers d'àutri relarg. Proumetè soulamen

vers d'autres contrées. Elle promet seulement d'écrire de temps à autre pour donner de ses nouvelles et se ménager pour mieux guérir.

Quelques jours après ce départ Pierre reçut un autre coup. Pour aider Brigitte, il allait quelquefois faire des emplettes dans les magasins de son quartier. C'est ainsi que dans une boulangerie, pleine de ménagères un peu sottes qui n'en finissaient plus de sortir de la boutique, il entendit ces paroles provoquées par le départ d'un homme plutôt gros qu'il avait croisé en entrant :

- « Il n'a pas l'air très joyeux Maître Pecorani ; on dirait qu'on lui a enlevé le pain de la bouche. » - « Vous ne voudriez pas quand même qu'il chante ! Il se fait du souci pour sa poule qui est malade ! » - « On raconte qu'il s'est fait livrer de l'étranger des médicaments hors de prix pour la soigner. » - « Si c'est pas malheureux... un père de six enfants... laisser sa femme pour cette garce de Textor qui lui pique tout son fric ! Il ne sait plus quoi faire pour lui plaire... En veux-tu ? En voilà ! » - « Vous n'avez pas vu le manteau de fourrure qu'il lui a offert ? » - « Et les bagues, et le collier ? Elle a une bague éblouissante ! » - « Eh bien, si elle est malade c'est bien fait pour elle ; allons donc, détourner un homme de son foyer, c'est pas de la prostitution, ça ? » - « Et ça ose marcher la tête haute ; allez faire confiance aux gens, vous, aujourd'hui ! » - « On m'a dit qu'il lui avait payé un voyage en Italie, avec le gîte, le couvert et tout le reste, dans un hôtel de luxe ! » - « Et pendant ce temps, l'aînée des six enfants, n'a même pas de quoi s'assurer du minimum ! »

Pierre ne put en entendre davantage. Il fut piqué au vif par cette vulgarité populaire comme avec la pointe d'un couteau ; il sentit la douleur d'une blessure profonde, mais son esprit refusait d'y croire. Non, tout cela n'était pas possible, ce n'était pas la vérité. Pierre déguerpit sans se rendre compte qu'il n'avait rien acheté, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre.

d'escrèure tèms en tèms pèr baia de si nòvi emai d'ana d'aise pèr se miés gari.

Es à quàuqui jour d'aquelo despartido que Pèire reçaupè un autre cop. Pèr ajuda Bregido, anavo de fes que i'a faire de croumpo dins li boutigo de soun quartié. Es ansin qu'encò d'un fournié, coumoul de meinagiero disaverto qu'entre-salissien, ausiguè lou dire seguènt mes en trin pèr la sourtido d'un oumenas qu'avié crousa en intrant :

- « A pas l'èr bèn gai Mèstre Pecorani ; dirien que i'an leva lou manja de la bouco. » - « Voudrias pas que cantèsse ! Se fa un brave marrit sang pèr la siéu panturlo qu'a la maragno ! » - « Dison qu'a fa veni de poutité proun carivèndo di païs estrange pèr la sougna. » - « S'es pas uno misèri...un paire de sièis enfant... de leissa sa femo pèr aquelo garço de Textor que ié pipo toui si sòu ! Pèr i'agrada saup pas de que faire... N'en vos, de causo ? n'en vaqui ! » - « Avès pas vist lou mantèu de pèu que i'a croumpa ? » - « E lis anèu, e la coulano ? A uno bago qu'esbarlugo ! » - « Vai, s'es malauto es bèn fa per elo ; anen, destourna un ome de soun fougau, es-ti pas de putanige ? » - « E acò marchò tèsto z-auto ; anas vous fisa i gènt à l'ouro d'aro ! » - « M'an di que i'avié paga un viage en Itàli emé lou béure, lou manja, lou coucha e touto la besougno, dins uno oustalarié de lùssi ! » - « E d'aquéu tèms, l'einado di sièis, ié regrèto soun necite ! »

Pèire n'en pousquè ausi mai. Fuguè pougnu pèr aquesto vulgarita populàri coume pèr un cop de coutèu ; sentiguè la lancejado d'uno ferido founso, mai soun esperit refusè de crèire. Noun, eiçò-d'eici n'èro pas poussible, n'èro pas vrai. Pèire s'esbignè sènso se rëndre comte qu'avié rèn croumpa, pivela pèr ço que venié d'ausi.

Lui qui avait oublié Paula si longtemps, maintenant qu'il la savait la possession d'un autre, il ne l'acceptait pas, il ne voulait pas croire à tout ça, il refusait le fait. Il ne se rendait pas compte qu'un instinct viril et orgueilleux lui masquait le problème. Aussi, pour ne pas avoir à chercher en lui-même, tentait-il, par rapport à Paula, de se camper dans une sécurité trompeuse. Depuis qu'elle était revenue aiguillonner sa sensualité, Pierre, à son insu, en était tout gêné. Une contradiction prenait place en lui et le bouleversait. D'un côté une absolue et tendre loyauté, corps et âme, envers Brigitte ; de l'autre, affleurant la conscience de son être, un frisson provoqué par des liens charnels retrouvés qui engendraient chez lui des réactions d'amant. « Oui, se disait-il, c'est certainement la jalousie qui a suscité ces mensonges dans la tête des commères chez le boulanger ! »

Mais les arguments que Pierre s'était forgés furent très vite balayés par Issolier rencontré dans une exposition. Le peintre vint vers lui amicalement afin de partager ses avis sur les qualités des toiles exposées.

Un portrait de femme incroyablement bien faite lui frappa la vue. Robe noire, épaules nues jusqu'au milieu du dos, cou de profil, visage de trois-quarts ; une beauté d'airain façonnée selon l'art de Modigliani. - « Tiens, fit Issolier, elle ressemble à s'y méprendre à la femme que tu nous as présentée quand Foulc était chez toi ; tu sais, la maîtresse de Pecorani, l'entrepreneur ? Il est zinzin de cette cocotte ; encore un peu et il divorçait ; pour ses enfants, son épouse supporte tout ; c'est une histoire à vous faire pleurer ! »

Pierre, au supplice, répondit qu'il était au courant de tout cela depuis une semaine et, pour ne pas entendre des choses trop insupportables que le peintre ne lui épargnerait pas, il prétendit qu'il était pressé ; et il s'en alla.

Pierre faisait partie de ces hommes fiables et sans arrière-pensées qui ne dissimulent rien à leur épouse. Non pas qu'ils ne sachent point garder un secret ; mais, puisqu'ils aiment leurs femmes, elles sont pour eux une eau limpide qui leur sert de

Éu qu'avié óublida Paula tant de tèms, aro que la sabié dounado à-n-un autre, l'acetavo pas, voulié pas teni eiçò pèr verai, refusavo lou fa. Vesié pas qu'un masclun ourgueious i'ennevoulissié lou proublèmo. Tambèn, pèr noun rintra dins éu-meme, assajavo, à respèt de Paula, de se plaça dins uno securita enganarello. Despièi que i'èro tournado à ras de car, Pèire, à sa dessaupudo, n'èro geina. Uno countradicioun s'istalavo dins éu, lou fasènt entrebouli. D'un coustat uno assouludo e tèndro leiauta cors e amo toucant Bregido ; de l'autre, aflourant la counsciènci de l'èsse, un tremoulamen prouvouca pèr de ligame carnau trouva que ié butavon de reacioun d'amant. « O, se disié, es de-segur la jalousié qu'a fa espeli aquéli messorgo dins la tèsto di barjaco dóu fournié ! »

Mai li resoun que Pèire s'èro dounado fuguèron lèu espéutado pèr Issolier rescountra dins uno espousicioun. Lou pintre ié venguè amistadousamen à l'endavans fin d'escambia em'éu sis avejaire sus li merite di telo moustrado.

Un retra de femo meravihousamen gaubeja ié piqué l'uei. Raubo negro, espalo nuso fin qu'au mitan dis esquino, còu de proufiéu, cap de tres quart ; uno bèuta d'aram pastado segound l'engèni de Modigliani. - « Tè, venguè Issolier, sèmblo au viéu la femo que nous as presentado au tiéu quouro venguè Foulc ; sabes, la mestresso de Pecorani, l'entreprenèire ? N'es fòu d'aquelo gourrino ; d'un péu, se desmaridavo ; pèr lis enfant, sa mouié enduro tout ; es uno istòri de vous nafra ! »

Pèire au suplici diguè que sabié tout eiçò despièi uno semano e, pèr pas ausi de causo trop grèvo que lou pintre i'esvartarié pas, prenguè escuso d'un ouràri quicha ; em'acò s'enanè.

Pèire èro d'aquéli ome fisançous e sènso rèire-pensado que laisson tout vèire à sa mouié. Pas que noun sachèsson garda un secrèt ; mai, amor qu'amon si femo, soun pèr éli uno aigo lindo

miroir. Conséquemment, il rapporta à Brigitte tout ce qu'il avait appris au sujet de Paula, la surprise et la tristesse qu'il avait ressenties dans la mesure où il la croyait encore vierge, propre dans ses sentiments et droite dans ses désirs. Il avoua également les émotions qui remuaient en lui en se souvenant de son libertinage passé avec elle.

Brigitte ne fut pas étonnée par le discours de Pierre. Le regard d'une femme, en matière d'amour, est rarement pris en défaut. Depuis un certain temps elle avait remarqué le luxe tout particulier, et au-dessus de ses moyens, que Paula arborait. Elle avait noté combien elle semblait épanouie, combien sa personnalité s'était affirmée, d'une telle manière qu'elle ne laissait guère de doute sur sa vie secrète.

Connaissant par Pierre son flirt de jadis, Brigitte, prudente, ne lui avait pas fait partager ses remarques. Toutefois elle essayait de rassurer Pierre en amoindrissant sa part de responsabilité dans la mesure où elle le trouvait soucieux. - « Depuis que je sais tout cela, dit Pierre, j'ai beaucoup réfléchi et je ne voudrais pas être impliqué dans cette circonstance. » - « Ce qui est fait est fait, répondait Brigitte ; moi aussi je m'en veux de ne pas avoir lié une amitié plus solide avec Paula ; mais, pour l'heure, laissons nos paroles et tentons plutôt de l'aider. »

Les vacances commençant, Pierre se remit à sa thèse sur Sumer. Il avait rassemblé de nombreuses données qu'il devait étudier, déchiffrer, notifier.

Il se réveillait sans difficulté vers cinq heures et travaillait jusqu'à dix, profitant de la fraîcheur de la matinée. Après le déjeuner il faisait une bonne sieste et partait à la plage avec Brigitte. Parfois ils rentraient tôt, lui pour lire une brochure d'art ou un roman policier qui le divertissait, elle pour s'occuper des affaires domestiques. Ainsi, harmonieusement répartis, les moments de travail et de repos étaient équilibrés.

mounte se miraion voulountié. Adounc, fisè à Bregido tout ço qu'avié sachu toucant Paula, la souspresso emai la peno qu'èro pèr éu amor que la cresié sèmpre dins soun vierjun, claro de sentimen e drecho de voulounta. Diguè tambèn lou reboulimen que l'aboulegavo en se recourdant que passa-tèms èro esta gourrin em'elo.

Noun fuguè espantado, Bregido, de ço que Pèire i'aprenié. Agachado de femo n'es pas gaire presso en deco, toucant l'amour. Desempièi forço tèms avié remarca lou lùssi grana foro de si poussibleta que moustravo Paula. Avié vist soun cors s'espeli, sa persounalita s'affierma segound un estè que leissavo ges de doutanço sus sa vido escoundudo.

Sachènt pèr Pèire soun rèire-calignage, prudènto, Bregido i'avié pas fisa si remarco. Pamens assajavo d'apasima soun ome en apichounissènt sa respounsableta amor que lou devinavo soucitous. - « Despièi que sabe tout eiçò, venguè Pèire, ai forço cuja e me voudriéu pèr rèn dins aquesto escasènço. » - « Ço qu'es fa es bèn fa, respoundié Bregido ; iéu tambèn me rancure de noun agué sachu m'amiga proun seguramen emé Paula ; mai aro, leissen courre nòsti dire e assajen pulèu de l'ajuda. »

Emé l'acoumençanço di vacanço, Pèire se boutè tourna-mai à sa tèsi sus Sumer. Avié acampa proun d'entre-signè que devié estudia, destria, encarta.

Se desrevihavo eisadamen aperià vers li cinq ouro e travaïavo enjusqu'à dè, proufichant de la fresquero de la matinado. Après la dinado fasié pièi un bon penequet e partien à la mar emé Bregido se bagna. Se recampavon de fes que i'a d'ouro, éu pèr legi ùni broucaduro d'art vo un rouman poulicié que l'espaçavo, elo per governa soun trin. Ansin, armouniousamen despartido, lis ouro de pres-fa e li de pauso se fasièn coumpés.

Puis arrivèrent d'Italie deux cartes postales de Paula. Tenant sa promesse, elle donnait des nouvelles de sa santé qu'elle trouvait bonne pour l'instant, profitant pleinement, disait-elle, de son séjour transalpin. La dernière carte contenait un addendum : « Lurisia est sur la route de Turin ; si vous y allez, comme vous l'aviez prévu, faites un tour par ici ; cela me ferait plaisir... À bientôt peut-être ? » Pierre, précisément, devait étudier à Turin des documents incontournables pour son travail ; il voulait y séjourner quelques jours pour admirer l'incroyable état de conservation du parchemin « Aufranch », qui présente la totalité du texte le plus intéressant du livre des morts¹⁴. Depuis quelques mois Pierre correspondait sur ce sujet avec le docteur Ferraris, l'éminent spécialiste de la civilisation sumérienne, conservateur du département des Antiquités de l'Académie Albertina de Turin¹⁵. Une série de versets du livre des morts égyptiens lui semblait se rapprocher des textes sumériens bien plus anciens qu'il venait de découvrir. Il était indispensable de savoir s'il existait un lien entre les deux civilisations. Pierre et Brigitte envisagèrent donc d'y aller début septembre, une fois que les premières pluies d'automne auraient rafraîchi Turin dont le climat estival, chaud et humide, n'est pas toujours agréable. Une fois passé le col de Tende¹⁶, ils filèrent sur Coni sans tarder, puis ils tâchèrent de trouver Lurisia.

Pierre aimait la montagne, il s'épanouissait dans ces endroits purs où toutes les nuances de vert chantaient. Les châtaigniers et les chênes truffiers formaient une couronne magnifique sur la crête des versants escarpés. De ci de là pointait un de ces clochers de briques rouges, surmontant une chapelle à la chaux vive, typique des vallées piémontaises. L'eau jaillissait de partout, sautant de barrages en cascades, éclaboussant de ses embruns les

14 : La bibliothèque de Turin est connue pour sa conservation de plusieurs papyrus égyptiens. Parmi ceux-ci se trouvent 170 manuscrits funéraires, notamment *Le livre des morts de Khâ et Merit* et *Le livre des morts de louef-Ânhk*.

15 : L'Accademia Albertina, fondée en 1678, est une institution universitaire, sise à Turin, spécialisée dans l'étude des Beaux Arts.

16 : Le col de Tende relie Tende à Coni, à 1871 mètres d'altitude, du Mercantour en France aux Alpes ligures en Italie.

Dos carto de Paula venguèron pièi d'Itàli. Tenènt soun escoumesso, baiavo de nòvi de sa santa qu'atrouvavo bono pèr aro, aproufichant lou mai, disié, de soun sejour transaupen. La darriero carto avié un adenda : « Lurisia es sus lou camin turinés ; se i'anas, coume n'avias l'idèio, passas pèr eici ; acò me farié gau... À bèn lèu bessai ? » Pèire, tout-bèu-just, devié estudia à Turin de doucumen de primo man pèr soun travai ; ié voulié resta quàuqui jour pèr amor dóu remirable estat de counservacioun vounte èro lou flame pergamin "Aufranch" que caup lou tèste entié lou mai grana dóu libre di mort. Despièi quàuqui mes Pèire courrespoundié sus aquéu tai emé lou dóuteur Ferraris, l'egrègi sumerolò, counservadou de la despartanço dis Anti dins l'Albertina Turinenco. Uno tiero de verset dóu libre di mort egician ié semblavo aprouchativo di tèste sumerian bèn mai ancian que venien de destrauca. Èro necite de saupre se i'avié un aflat entre li dos civilisacioun. Adounc Bregido e Pèire se diguèron de s'enana pèr l'acoumençanço de setèmbre fin d'espera que li proumiéri plueio autouniero aguèsson refresca Turin que soun climat estiven caud e eigous n'es pas toujours agradiéu. Franqui lou Pas de Tendo, landèron sus Còuni sènso chauma, pièi bousquèron pèr destrauca Lurisia.

Pèire amavo la mountagno, se chalavo dins aquéli relarg blous vounte tóuti li verd cantavon. Li castanié e li rouve rabassié trenavon uno courouno ufanouso sus lou cresten di pendis escalabrous. D'eici d'eila espelissié un d'aquéli campanau de brico roujo quiha sus uno capello caussinado que soun tipi di vau piemounteso. L'aigo avenavo de pertout, cabroutejant de restanco en toubado, espouscant de pouverin li bartas ribassié e li

buissons des rives et les galets des torrents. Pierre arrêta de nombreuses fois sa voiture pour écouter le bruit majestueux des eaux vives. Ces spectacles grandioses exaltaient son âme et le rendaient meilleur. Puis il repartait heureux dans l'odeur amère des dernières lueurs du jour. Les foins fraîchement coupés se teintaient de l'or du soleil, éparpillés çà et là par des groupes de jeunes râteleurs.

Ils arrivèrent à Lurisia vers dix heures. C'était une station thermale assez récente, connue pour les études que Madame Curie y mena afin de déterminer les pouvoirs des eaux radioactives¹⁷. Les pauvres vieilles baraques de l'ancien village avaient été remplacées par de grandes bâtisses dont le gigantisme accroissait encore plus la laideur de cet endroit, assez caractéristique, toutefois, de cette vallée encaissée. Seuls agréments, les nuances de vert piémontais qui viraient du jaune au bleu en passant par l'émeraude, les fleurs des Alpes, mais surtout la beauté unique des géraniums de toute espèce.

Ils rencontrèrent Paula aux thermes à l'heure de la cure matinale. Ils furent frappés par le changement de leur amie. Paula marchait avec difficulté, s'appuyant sur une canne ; il était visible qu'elle déployait des efforts incroyables pour se mouvoir. Elle avait encore maigri et son teint s'était embruni. En apercevant Pierre et Brigitte, elle ne put cacher une réaction d'étonnement, presque d'agacement. Elle se reprit très vite et se dirigea vers ses amis, souriante : « Bravo ! Vous avez tenu votre parole, c'est bien ; mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue ? Je vous aurais attendus ; asseyons-nous si vous le voulez bien, près de ces bosquets fleuris ; c'est le plus beau coin du parc, les fleurs ont des reflets extraordinaires. » Pierre et Brigitte s'enquirent de sa

17 : Marie Curie arriva le 15 août 1918 à Lurisia. La scientifique recherchait des sources de radium. Elle en trouva parmi les pierres de la carrière de Losa, sur l'actuel emplacement des thermes de Lurisia.

coudoulas di gaudre. Mai que d'un cop Pèire aplantè sa veituro pèr ausi lou broundimen majestous dis aigo courredisso. Lis espetaclas enauravon soun amo e lou fasièn meïour. Pièi tourna-mai repartié urous dins l'amaro redoulènci di radié revieüre. Li fen daia saurissien au soulèu, esparpaia pèr de chourmo de mòssi rastelaire.

Aperaqüi vers li dèss ouro capitèron à Lurisia. Èro uno estacioun de curo proun novo, couneissudo pèr lis estüdi que Dono Curie ié faguè fin de destria li poudé dis aigo forto en radiacioun. Li pàuri vièii cassino de l'ancian vilage èron estado tapado pèr de gràndi bastisso que sa prepoutènci avilissié encaro l'endré, bèn ourdinàri pamens, d'aquesto valengo clauso. Soulet agrat, li verd piemountés que viravon dóu jaune au blu passant pèr l'esmerauda, li flour aupenco, subre-tout la bèuta unenco di rouberto de toute merço.

Devinèron Paula dins li terme à l'ouro de la curo matiniero. Fuguèron pretouca dóu cambiàmen survengu dins soun amigo. Paula marchavo difficultousamen, s'ajudant d'uno cano ; èro clar que fasié esfors pèr se mòure. S'èro enca estequido e soun ten s'èro enmourela. En devistant Pèire e Bregido, noun pousquè escoundre un gèst d'estounamen, quàsi d'enòdi. Se repreneguè proun lèu e s'envenguè devers sis ami, sourrisènto : « Bravo ! Avès tenu paraulo, acò's bèn ; pèr de que m'avès pas prevengudo ? Vous auriéu espera ; asseten-nous, se voulès, toucant aquéli mato flourido ; es lou plus poulit caire dóu pargue, li flour an uno reflamour sènso pariero. » Pèire e Bregido s'entrevèron de sa

santé ; Paula ne dissimula pas qu'elle était fiévreuse et sans énergie, mais elle faisait semblant de croire que c'était la conséquence de l'action des eaux. Elle se serait davantage ouverte sur sa maladie si une « Versailles »¹⁸ immatriculée en France n'était pas venue se garer bruyamment devant la grille d'honneur du Portail.

Reconnaissant ce bruit, Paula se retourna ; un homme charpenté, de la quarantaine à peu près, sortit de la voiture. C'était un robuste gaillard, aux larges épaules qui attiraient le regard, mais au cou presque inexistant, chauve de surcroît. Avec une liasse de revues hebdomadaires sous le bras il s'avançait machinalement vers la table où ils étaient tous trois assis. Il était évident qu'il connaissait le lieu, qu'il était un habitué. Le balancement de sa marche avait quelque chose de bestial en raison de la disproportion de son torse par rapport à ses jambes. Lorsqu'il aperçut Brigitte et Pierre, il se mit à ralentir et prit un air interrogateur. En voyant cet homme s'approcher, en suivant le regard dépité de Paula, Pierre comprit immédiatement qu'il allait se trouver devant l'amant de Paula. Il fallait s'en aller, il était prêt à le faire. Une œillade appuyée de Brigitte l'invita à rester calme et à ne pas commettre d'impair. C'était pour lui une rude épreuve. Mais déjà Paula faisait les présentations : « Brigitte et Pierre, des amis de longue date dont je vous ai parlé ; Maître Pecorani, entrepreneur, un ami de passage. » Brigitte, avec sa sensibilité accoutumée, se jeta à l'eau pour entamer la conversation et éloigner la gêne immédiatement visible des deux hommes qui se battaient froid. En femme avisée, Paula aida à la manœuvre et, bientôt, Pecorani à l'aise offrit des cigarettes à l'assemblée. Pierre opta pour sa pipe et fut ravi de la sortir afin de se donner une contenance. Pecorani prit le silence de Pierre pour de la réserve et se mit en devoir de le dérider. Il parlait beaucoup en gesticulant, ses énormes mains allaient et venaient avec de grands

18 : La « Versailles » était un modèle d'automobile de la marque Simca, fabriquée à partir de 1954 dans les usines de Poissy rachetées à Ford, et imitant précisément les voitures américaines. Elle était elle-même équipée d'un moteur Ford et était considérée comme un modèle de luxe.

santa ; Paula n'escoundè pas qu'èro febrouso e sènso voio, mai fasié lou semblant de crèire qu'èro la resulto dóu poudé dis aigo. Se sarié belèu mai desclarado sus soun mau, s'uno "Versaio" enmatriculado en Franço n'èro vengudo se tanca en crenihant davans la grasiho d'ounour dóu Pourtegue.

Recouneissènt lou brut, Paula se revirè ; un oumenas que poudié èstre dins si quaranto an espeliguè de la veituro. Èro un balès garru, picavo l'uei d'abord qu'èro proun espalu, mai quàsi sènso còu, e qu'en mai èro su-pela. Un roulèu de revisto semaniero souto lou bras s'envenié machinalamen devers la taulo vounte èron asseta tóuti tres. Se vesié à bèllis uei vesènt que couneissié l'endré, que n'èro un trevaire. Lou balans de soun anda lou fasié bestiau pèr amor dóu crèis anourmau dóu pitre à respèt di cambo. Quouro devisté Bregido e Pèire, calè soun envanc em'acò prenguè un biais tafuraire. En vesènt aquel ome s'aproucha, en seguissènt l'agachado desaviado de Paula, Pèire subran coumprenguè qu'anavo se trouva davans lou mèstre de Paula. Èro mestié de fugi, èro lèst. Uno espinchado voulountouso de Bregido ié faguè encapa que devié ista siau e se pas manca. Èro pèr éu l'esprovo majo. Adeja Paula li presentavo : « Bregido e Pèire, d'ami de longo toco que vous n'ai parla ; Mèstre Pecorani, entreprenèire, un ami passagié. » Bregido, emé sa sentido, se jité à l'aigo pèr aviva la charradisso e aluencha la gèino moustrado à la subito pèr li dous ome que se batièn fre. Avisado, Paula manoubrà dóu meme biais e, bèn lèu, Pecorani à l'aise pourgiguè en tóuti de cigaleto. Pèire preferiguè soun cachimbau, fuguè chala de lou sourti d'abord que se voulié bouta bono tengudo. Pecorani prenguè lou silènci de Pèire pèr de reservo e ié faguè cachiero pèr lou desglança. Charravo en aboundo en brassejant, si manasso anavon e venien emé de gèst

gestes circulaires suivis du scintillement d'une chevalière qu'il portait au petit doigt. Il appelait Paula par son prénom ; on voyait qu'il la considérait comme sa femme et qu'il se moquait du qu'en-dira-t-on. Il voulut proposer à Pierre et Brigitte de manger avec eux ; mais Pierre refusa, prenant pour prétexte la fatigue du voyage. Paula donna rendez-vous à tous deux pour le lendemain à la cure.

Pierre avait hâte d'être seul pour lâcher la bride à ses émotions et ne plus rien retenir. Il était scandalisé par la vue de cet homme marié et père de famille jouant au jeune coq devant une femme célibataire qu'il entretenait. Il ne pouvait le supporter. Il se révoltait contre l'invitation au calme, par ailleurs compréhensible, que Brigitte lui avait faite ; il ne pouvait plus la respecter. Tout le révoltait dans cette liaison : la considération qu'il gardait encore au sujet de Paula, son avis sur la morale, sa conception de la beauté et surtout un dégoût irrépressible quand il s'imaginait l'accouplement de ces deux corps. Cependant, sous l'influence de son épouse, il reconnaissait qu'il fallait y aller doucement pour aider Paula : « Je vois bien comment tu réagis, disait Brigitte, c'est humain mais ce n'est guère fraternel. Depuis deux mois je te vois chercher dans l'obscurité. J'ai beaucoup pensé à tout ce que ta loyauté m'a confié. Ce qui est le plus pénible pour toi, me semble-t-il, c'est de te savoir tant soit peu à l'origine de cette situation. Ne te sens pas responsable d'une chose que tu n'as pas souhaitée, car tu ne pouvais pas la prévoir ! Je te connais par cœur, mieux que toi-même. Ton naturel t'offre une bonne image de toi, tu es beau, intelligent, tu as de l'éloquence ; allez, ne dis pas non... et sans défaut apparent. Tu es bon et charitable au sens large du terme, exigeant en matière de morale. Tout cela t'engage à te considérer comme un homme vertueux, honnête et méritant. Alors te croire à l'origine d'une laideur te fait souffrir, car tu dois descendre de ton piédestal sur lequel tu t'étais juché bourgeoisement. Aujourd'hui, je suis heureuse de partager quelque chose de lourd avec toi. Tu vois, je te préfère en plein

groupu segui pèr lou trelus d'un anèu chivalié que metié au pichot det. Sounavo Paula pèr soun prenoum, se vesié proun que l'estimavo coume sa femo e que se garçavo di dire dóu mounde. Vouguè semoundre à Pèire em'à Bregido de manja em'éli ; mai Pèire diguè de nàni, prenènt pèr escampo que lou viage l'avié proun fatiga. Paula baiè rendès-vous à toui dous pèr la curo de l'endemman.

Pèire èro en grand pressèire d'èstre soulet pèr leva la resclauso e faire espéuta sa coustrencho. La visto d'aquel ome marida e paire de famiho fasènt soun galinet em'uno femo celibatàri qu'entretenié l'escalustravo. Noun se lou poudié encapa. S'enrebelissié contro lou biais coumprenable que i'avié boufa Bregido ; lou voulié plus segui. Tout s'eigrejavo dins éu à respèt d'aquelo liesoun : l'idèio qu'avié garda de Paula, soun avejaire sus la mouralo, sa councéupudo de la bèuta e subre-tout uno repoussino que n'avié pas la man dessuto quouro s'imaginavo l'acoublamen d'aquéli dous cors. Pamens, à l'aflat de sa mouié, recouneissié qu'èro necite d'ana plan pèr ajuda Paula : « Viéu bèn coume respondes, venié Bregido, acò's oumenen, mai noun es freirenau. Despièi dous mes viéu que bousques dins l'escur. Ai forço perpensa à tóuti li causo que ta leiauta m'a fizado. Ço que t'es lou plus marrit, crese, es de te saupre pèr tant pau que siegue à l'espelido aluenchado d'aquel afaire. Noun te vogues respounsable d'uno causo que noun as vougudo, dóumaci la poudiés pas prevèire ! Te sabe de-founs, mai que tu-meme. Toun naturau t'adus bono idèio de tu, siés bèu, inteligènt, bèn emparaula ; vai, digues pas de nàni... em'acò sènso deco vesiblo. Siés bon emai caritadous segound l'estè eisat dóu mot, eisigènt sus la mouralo. Tout eiçò te fa pièi encrèire que siés un ome vertuous, ounèste emai meritous. Mai d'abord que te creses l'encauso d'un leidige, souffrisses, que te fau pièi debesquiha d'aquéu pountin agradiéu ounte t'ères auboura bourgesamen. Vuei, siéu urouso d'agué quaucarèn de grèu de pourta emé tu. Veses, te preferisse bèn mai en reboulimen,

bouleversement, soucieux, que satisfait de tes vertus, fier, repu, te croyant juste. »

Brigitte disait tout cela d'une voix vibrante de tendresse et, fait notable, tout ce que disait sa femme libérait Pierre dans la mesure où elle avait démêlé le nœud qui lui serrait le cœur. Ce qui l'aurait vexé et mis en colère venant d'un autre, dit par Brigitte était apaisant pour lui. Aussi, tendrement penchés l'un vers l'autre, marchaient-ils tous deux comme des tourtereaux. Après le dîner, pour fuir un peu le raffut de l'hôtel, ils allèrent se promener le long du torrent.

Le manteau de la nuit avait embrumé les sommets ; cependant, entre les deux remparts immenses des montagnes, les étoiles étincelaient et la Voie Lactée était limpide. La fraîcheur montait du torrent et les masses sombres des grands arbres projetaient ici et là des taches noires. Par endroits la montagne descendait jusqu'au lit de la rivière et, depuis l'obscurité aqueuse, s'élevaient des bruits de vie étrange. La chouette hululait dans le lointain et juste là, si près qu'on aurait pu le toucher, on entendait le cri-cri-cri des sauterelles qui chantaient dans le soir. À un tournant du chemin un tas de cailloux s'élevait, immobile, retenant les eaux qui, dans un débordement puissant, jaillissaient en couvrant tous les autres bruits. Sautant d'un roc à un autre, Pierre, tenant Brigitte par la main, voulut aller au beau milieu des eaux vives pour s'asseoir sur le rocher, à la fraîche. Ils se laissèrent séduire par la beauté du lieu. Les eaux profondes et noires venaient lécher les rochers et les pourpiers, et reflétaient les étoiles en les multipliant sans cesse. Les lucioles qui venaient de sortir de l'obscurité voletaient capricieusement au ras de l'eau, s'élevant ensuite jusqu'à la cime des peupliers pour disparaître enfin dans la nuit.

Le reflet des eaux, le vol des lucioles, la lumière vacillante des étoiles, tout cela créait des étincelles mobiles qui paraissaient monter du bouillonnement des eaux en un seul mouvement gigantesque pour se jeter dans le ciel où elles se fixaient pour toujours.

soucitous, que satisfa de ti douno, espoumpi, sadou, te cresènt justifica. »

Bregido disié tout acò d'uno voues brounsinanto de tendresso e, causo de remarca, tout ço que disié sa mouié liberavo Pèire amor que i'avié desembouia lou cabedèu que ié quichavo lou cor. Ço que l'aurié pougnu e encaïna venènt d'un autre, di pèr Bregido èro améisant pèr éu. Tambèn, tendramen clina un devers l'autre, caminavon ambedous coume de tourtourèu. Après la soupado, pèr s'esvarta dóu bousin de l'oustalarié, anèron s'espaça long dóu gaudre.

La capo de la nue avié ennevouli li serre ; pamens entre li dos paret di mountagnasso, l'estelan beluguejavo e la Draio Lachenco se devinavo lindo. La frescour s'aubouravo dóu gaudre e li masso sournò dis aubras fasièn d'eici d'eila de taco negro. Pèr endré, la mountagno davalavo fin-qu'à la maire dis aigo e, de la soumbrou ubagouso, espelissien de brusimen de vido estrange. La machoto oulouriavo dins la luenchour e eici, proche à touca, s'ausissié lou chacha di bóudrago que cantavon à la bruno. À-n-un vira de la draio, un mouloun de coudoulas s'eigrejavo, tanca, retenènt lis aigo que dins un desbord pouderous raiavon dins un brut maje qu'amudissié toui lis autre. Sautant d'un clapas à l'autre, Pèire, tenènt Bregido pèr la man, vouguè ana au bèu mitan dis aigo couladiço s'assetta sus lou roucas, à la fresquiero. Se leissèron embelina per la bèuta dóu liò. Lis aigo founso e negro venien lipa li roucas e li bourtoulaiço, remirant lis estello, sènso relàmbi li multiplicavon. Li lusetò que venien d'espeli de la sournuro voulastrejavon capriciousamen au ras dis aigo, s'enaurant pièi fin qu'au cimèu di piblo pèr se chabi dins la nue.

Lou rebat dis aigo, lou revòu di lusetò, la lus parpelejanto de l'estelan, tout acò fasié de mouvedissi belugo que pareissien s'auboura dóu boulidou dis aigo dins qu'un revòu gigant pèr se bandi dins lou cèu monte s'enclavelavon pèr sèmpe.

Les paroles de Brigitte revenaient en mémoire à Pierre qui les repassait dans sa tête, soutenu dans sa réflexion par le bruit souverain des eaux et le mystère de la nuit. Oui, le bon sens de sa femme était juste. Bien sûr il était désagréable de faire choir sa propre statue, mais c'était nécessaire. L'amour devait dépasser la loi sans avoir à fournir des arguments. Pierre comprenait qu'on ne peut pas défendre la morale, même sociale, dans la mesure où elle ne peut se justifier par elle-même. Il ne demeurait, au sujet de Paula et de Pecorani, que l'amère compréhension. Il fallait les aider afin qu'ils se rendent compte par eux-mêmes qu'ils se trouvaient hors de l'amour véritable et leur donner aussi le désir de le retrouver. C'était un tel changement dans les idées de Pierre, que celui-ci – s'il voyait la direction à suivre – résistait à emprunter ce chemin. Mais, alors, il sentait la main fragile de Brigitte et aussitôt un fleuve de pureté l'envahit. « Ce sera périlleux et pénible, puisque c'est contraire à ma nature, se dit Pierre, mais il faudra bien en passer par ce tunnel étroit. »

Le lendemain, l'hôte leur donna un mot de la part de Paula qui les priait de l'attendre dès la fin de sa cure du matin ; Maître Pecorani les invitait à Frabosa Soprana¹⁹ dans l'intention de leur offrir un repas typique du Piémont. Malgré ses pensées de la veille, Pierre n'était pas vraiment partant ; mais comme ils devaient s'en aller à Turin le lendemain matin très tôt, il se laissa faire. Cependant, en marchant jusqu'aux thermes, il échangea avec Brigitte ses impressions au sujet de cette sortie. Il se demandait si accepter le repas avec ses amis n'allait pas leur laisser croire qu'ils approuvaient une union qu'ils détestaient, et étouffer ainsi la voix de la conscience des amants. Brigitte dit qu'elle était encore plus exigeante que son mari sur ce point-là ; pourtant elle lui rétorqua : « Si tu n'avais pas connu la vérité de

19 : Frabosa Soprana est une station de ski de la province de Coni, située à 891 mètres d'altitude.

Li paraulo de Bregido revenien à Pèire que li masentavo, soustengu dins soun perpensamen pèr lou brut soubeiran dis aigo e lou mistèri de la nue. O, lou sana de sa femo èro juste. Segur èro desagradiéu de desclavela soun estatuo, mai pamens èro necite. L'Amour devié trespasa la lèi sènso demanda quant vau ni quant costo. Pèire coumprenié que la mouralo, emai fugue soucialo, noun se pòu apara d'abord que noun se pòu justifica pèr elo-memo. Noun soubravo, à respèt de Paula e de Pecorani, que l'amarello coumprenesoun. Falié lis ajuda pèr que devinèsson qu'èron foro de l'Amour vertadié e ié baia tambèn la desiranço de lou trouva. Acò èro un tau cambiamen dins lou vejaire de Pèire, qu'eiceste - se vesié la drechiero de teni - reguignavo pèr l'enrega. Mai pièi, sentié dins sa man la manoto de Bregido e tant-lèu un flume de lindeta l'envahiguè. « Sara escalabrous e rufe, d'abord qu'es contro moun naturau, se diguè Pèire, mai es un pertus pèr monte fau passa. »

L'endeman, l'oste ié baiè un mot de Paula li pregant de l'ana espera tre la fin de sa curo matiniero ; Mèstre Pecorani li counvidavo à Subre-Frabosa emé l'idèio de ié purgi un manja piemountés tipi. Maugrat lou pensamen de la vèio, Pèire n'èro pas talamen caud ; mai coume pièi devié parti d'ouero pèr Turin lou jour seguènt, se leissè faire. Pamens, en s'adraiànt devers li Terme, faguè emé Bregido escàmbi d'idèio sus l'escourregudo previsto. Se demandavo se la dinado emé sis ami anavo pas ié leissa crèire qu'èron aproubatiéu d'uno liesoun qu'avien en òdi e amudi ansin la voues de la counsciènci dis amant. Bregido se diguè èstre encaro mai eisigènto que soun ome sus aquéu tai ; pamens ié venguè coume eiçò : « Se n'aguèsses pas sachu soun liame vrai, de-segur

leur liaison, assurément tu les aurais invités toi-même. Soyons intransigeants envers la faute, mais charitables envers les êtres. Notre présence peut les aider à éclairer leur jugement. Je crois encore plus fermement que la confiance faite par d'Estève est voulue par la Providence et qu'elle justifie ainsi notre tâche. »

Pecorani fut ravi de voir que son invitation était bien accueillie. Paula en était très heureuse aussi. Les quatre amis prirent donc joyeusement la route de la montagne.

Frabosa Soprana est un centre de sports d'hiver très bien équipé qui reçoit l'été les vacanciers aisés, les coquettes et les hommes habillés à la dernière mode. Mais trop de vêtements faits pour attirer les regards, trop d'airs vains, trop de maquillages dignes des mannequins, trop de petits maîtres désœuvrés et riches, trop de voitures de luxe. Tout cela était bien vide, bien factice. Pecorani régala ses hôtes avec les célèbres truites à la piémontaise farcies de sauge et arrosées de l'excellent vin de la plaine. Ils étaient tous à la fête ! On parla bâtiment, architecture, nouveau type de construction ; on aurait plutôt dit un dîner d'affaire qu'un repas entre amis. Au café les femmes fumèrent et Paula avoua son envie de monter jusqu'à la pointe Marguareis²⁰ par le téléphérique, pour jouir de l'étendue du paysage que ses mauvaises jambes, comme elle disait, l'empêchaient d'admirer. Brigitte, enthousiasmée, était d'accord. Pecorani et Pierre les accompagnèrent jusqu'à la station d'où ils les virent s'éloigner au milieu des roches sauvages, confortablement assises dans leurs télésièges.

Pierre avait l'intention de se promener un peu dans la montagne ; il sortit sa pipe, la bourra de son mieux et l'alluma. L'entrepreneur tira deux bouffées d'une cigarette et la jeta aussitôt dans les gravats. Puis, attrapant vite le bras de Pierre, il lui parla ainsi : « Je souhaitais vraiment me retrouver seul avec vous ; voilà pourquoi j'ai laissé Paula partir sous la protection de votre épouse. » Pierre sentait son cœur se fermer, son esprit se révolter

20 : La Pointe Marguareis est le plus haut sommet des Alpes ligures. Elle culmine à plus de 2650 mètres et se situe à la frontière entre France et Italie.

sariés tu que lis auriés counvida. Siguen despichous toucant la deco, mai caritous toucant lis èsse. Nosto presènci pòu lis ajuda pèr esclargi sa visto. Crese sèmpre mai que la counfidènci facho pèr d'Estève es vougudo pèr la Prouvidènci e avalis ansin noste pres-fa. »

Pecorani fuguè ravi de vèire sa counvidacioun bèn aculido. Paula tambèn n'èro urouso. Adounc gauchousamen li quatre ami enreguèron la routo de la mountagno.

Subre-Frabosa èro un cèntrè espourtiéu d'ivèr forço bèn prouvesi que reçaup l'estiéu li vacancié dóu gros grun, li pounsirado e li cafinot. Mai trop de vièsti chanu fa per pica l'uei, trop d'aire van, trop de poulidige pimpara segound l'estè di manequin, trop de miquelet desoubra e plen de dardèno, trop de veituro de lùssi. Tout acò èro bèn vuege, bèn fatís. Pecorani regalè sis oste di famóusi troucho adoubado à la piemounteso em'un farçun de sàuvi e bagnado dóu flame vin de la baisso. Èron tóutis en trin ! Se parlè bastisso, architeituro, biais nouvèu de coustruire ; aurias cresu pulèu uno dinado d'affaire qu'un rescontre amistadous. Au café li femo tubèron e Paula diguè soun envejo d'escala au cimèu de Margareis pèr lou teleferi fin de descurbi l'espandido dóu terraire que si marrìdi cambo, disié, l'empachavon de remira. Bregido, estrambourdado, èro d'acòrdi. Pecorani e Pèire ié faguèron coumpagno fin qu'à l'estacioun d'ounte li veguèron s'apichouni dins li baus sóuvertous, eisadamen assetado dins si cadiero tiradisso.

Pèire avié l'idèio de s'ana passeja un pau dins la mountagno ; sourtiguè soun cachimbau, lou bourrè de soun miés pièi l'atubè. L'entreprenèire tirè dos boufado d'uno cigaleto e la bandiguè tant-lèu dins li coudouliero. Pièi, agantant à la suto lou bras de Pèire, ié venguè coume eiçò : « Desirave proun de m'atrouva soulet emé vous ; vaqui perqué leissère Paula s'espaça à la sousto de vosto mouié. » Pèire sentié soun cor se barra, soun esperit s'enrebeli

contre cet homme qu'il n'aurait pas voulu connaître et qui souhaitait le considérer comme son confident. Mais il se rappela en un éclair Brigitte et Paula et, faisant un effort, esquissa un sourire qui laissa croire à son interlocuteur qu'il était prêt à l'écouter. - « Oui, Monsieur Funel, disait Pecorani, je suis un malheureux ; j'aime éperdument cette femme, sans elle je ne peux pas vivre, je lui accorderais la moindre de ses folies. Et voilà qu'elle est anéantie sous le poids d'une maladie pitoyable qui veut me l'emporter. » Pierre aurait bien voulu lui rétorquer : - « Et votre épouse dans tout ça, brave homme ? » Mais Pierre se fit violence et, prenant un air intéressé, répondit : - « Voyons, cette eau de Lurisia n'est-elle donc pas un remède pour Mademoiselle Paula ? » - « L'avancée du mal, affirma Pecorani, est sans espoir de guérison. » Et un sanglot vint l'étrangler. - « J'ai dépensé plus d'un million en médicaments provenant d'Allemagne ; au début la maladie semblait guérir mais elle reprit, encore plus fort ! Je l'ai ensuite conduite chez un médecin suisse sans plus de résultat. Enfin, on m'a indiqué le nom d'un éminent spécialiste, un Professeur de Milan, qui a déjà prescrit des cures miraculeuses. Celui-ci ne nous cacha pas que nous étions venus bien tard pour le consulter ! Nous avons toutefois tenté une cure ici, à Lurisia ; puisque les médicaments du Professeur De Amabilis ne sont pas reconnus par la Faculté de Médecine, ils ne peuvent être vendus en France. » Pecorani baissait la tête, ses deux grosses mains pendaient le long de son corps, on aurait dit un animal blessé. Pierre le plaignait de tout son cœur ; il lui demanda alors si Paula avait conscience de l'avancée de sa maladie. - « Non, répondit Pecorani, elle est inquiète d'être de plus en plus épuisée, elle croit que les eaux radioactives la fatiguent ; mais ça ne peut plus durer, j'ai peur qu'elle finisse par comprendre. Je souffre, j'ai besoin de m'appuyer sur quelqu'un en qui elle peut avoir confiance. J'ai vu le docteur De Amabilis hier soir, il a été catégorique : Paula est condamnée, c'est une histoire de quelques mois. » Pecorani prit la tête dans ses mains et se mit à pleurer

contro aquel ome que noun aurié vougu counèisse e que lou voulié prendre pèr counfidènt. Pamens se recourdè dins qu'un uiau Bregido e Paula e, fasènt un esperfors, esquihè un sourrire que leissè encreire à soun respoundènt qu'èro lèst pèr l'escouta. - « O, Moussu Funel, disié Pecorani, siéu un malastra ; ame aquelo femo qu'es pas de dire, sènsò elo pode pas viéure, ié fariéu tóuti si foulié. Vaqui qu'es estramassado pèr uno malautié despiedadouso que me la vòu derraba. » Pèire aurié vougu ié tourna : - « Mai vosto mouié, brave ome, que fa dins tout eiçò ? » Se metè pièi uno resclauso e, prenènt un biais que voulié interessa, diguè : - « Veguen, aquelo aigo de Lurisia, adounc n'es pas estado sanativo pèr Madamisello Paula ? » - « La rousigaduro dóu mau, venguè Pecorani, es sènsò remaisso. » E un senglout s'estranglè dins sa gorjo. - « Ai despensa mai d'un milioun pèr ié proucura un tratamen tudesc ; à l'acoumençanço lou mau semblavo cala mai reprenguè, bèn mai catiéu ! L'ai pièi menado à-n-un mège souïsse sènsò resulto. Enfin, m'a fa assaupre lou noum d'un especialisto maje, un proufessour milanés, qu'a fa de curo miraculouso. Eiceste n'escoundè pas qu'erian vengu tardié pèr lou querre ! Avèn pamens assaja la siéu curo eicito, à Lurisia ; d'abord que li poutitè dóu proufessour De Amabilis soun pas recouneissudo pèr la Faculta de Medecino, noun podon èstre chabido en Franço. » Pecorani clinavo lou cap, si dos manasso penjoulant long de soun cors, aurias cresu uno bèsti ferido. Pèire lou plagnissié de founs ; ié demandè pièi se Paula avié uno idèio de soun mau. - « Nàni, venguè Pecorani, es soucitouso de se vèire pau à cha pau anequeli, crèi que lis aigo forto en radiacioun l'alasson ; mai acò pòu plus dura, ai pòu que coumprenge. Soufrisse, ai besoun de m'amiga emé quaucun que se ié posque fisa. Ai vist lou dóutour De Amabilis aièr de sero, es esta categouri : Paula es perdudo, es un affaire de quàuqui mes. » Pecorani se prenguè lou cap dins si man e

comme un enfant à qui l'on vient subitement de confisquer son jouet préféré.

Pierre ressentit une profonde pitié devant cette douleur déchirante. Il posa sa main sur l'épaule du pauvre malheureux, stupéfait lui-même de ce geste qu'il n'aurait jamais osé auparavant et qui lui coûtait bien cher ; mais il s'efforça de montrer son bon cœur, tentant d'exprimer par ce toucher amical les mots qui ne venaient pas. - « C'est si dur, c'est insupportable, reprit l'entrepreneur, je n'y survivrai pas ; je me demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux que je la tue avant que le mal l'anéantisse et qu'ensuite je me suicide ! Dites-moi quelque chose, je vous en supplie ! Donnez-moi des conseils, puisque vous la connaissez ! Je lutte depuis un an, gardant tout ça pour moi seul ; plus rien ne peut entrer dans mon cœur, je n'en peux plus, je suis à bout ! » Pierre, déstabilisé par la force d'une passion qu'il croyait loin du cœur, lui répondit : - « Cher Monsieur, je ne sais que vous dire ; je souffre de vous voir souffrir²¹. »

Tout en marchant, ils étaient arrivés devant un petit pont en face duquel se trouvait un oratoire dédié à la Mère de toutes les grâces ; deux petits donateurs étaient agenouillés aux pieds de Marie, sur le mur rafraîchi. Pierre, de l'index, les montra à l'entrepreneur en disant : - « Vous priez, peut-être ? Oui, priez, il faudrait prier. » - « Mais comment prier ? Je suis marié, père de famille, vous le savez bien ; je vis dans la débauche, en dehors des règles, depuis dix ans. Je n'ose même plus prier, je suis dans le péché jusque là. J'ai comme le sentiment que Dieu me punit. Parfois j'entre dans une église de passage, je me jette aux pieds de la Vierge dans le coin le plus sombre mais je ne sais pas quoi lui dire. Je reste là immobile et sans mots, car je ne saurais que bredouiller sans fin : guérissez-la pour elle et pour moi. Mais c'est trop égoïste, je souhaite qu'elle guérisse pour moi ; alors je reste sidéré, bouleversé, puis je me déteste et je ne peux que murmurer : Seigneur, ayez pitié de moi, je ne suis pas en paix avec moi-même,

21 : La formule, ici, rappelle bien sûr le très célèbre « J'ai peine de votre peine » de Saint Vincent de Paul.

s'entrinè de ploura coume un mòssi que se vèi priva à la subito de soun jougadou favouri.

Pèire aguè pieta davans aquelo doulour estrassarello. Metè sa man sus l'espalo dóu paure mesquin, espanta éu-meme pèr aquest gèst que n'aurié jamai fa àutri-tems e que tant ié coustavo ; mai faguè cor pèr forço, vouguènt espremi pèr aquelo toco amistouso li paraulo que ié venien pas. - « Uno causo tant duro es pas de supourta, venguè l'entreprenèire, ié poudrai pas subre-viéure ; me demande de fes que i'a se sarié pas miés que la tuèsse avans que lou mau la destimbourle, e que pièi me crebèsse ! Digas-me quaucarèn, vous n'en supplique ! Counseias-me, d'abord que la couneissès ! Despièi un an luche, gardant tout acò d'aqui pèr iéu soulet ; dins moun cor, rèn noun pòu plus caupre, n'en pode plus, siéu acaba ! » Pèire, desbranda pèr lou buta d'uno passioun que cresié foro cor, respoundeguè : - « Car Moussu, noun sabe de que vous dire ; souffrisse de vous vèire soufri. »

En caminant, èron arriva davans un pountet enfacia pèr un ouratòri dedica à la Maire de tóuti li gràci ; dous pichot dounadou èron ageinouia i pèd de Mario, sus la paret afrescado. Pèire, dóu det, li moustrè à l'entreprenèire disènt : - « Pregas, belèu ? O, pregas, faudrié prega. » - « Mai coume, prega ? Siéu marida, paire de famiho, lou sabès proun ; vive à la desbaluto, foro règlo, despièi dèz an. N'ause plus de prega, siéu dins lou peccat enjusqu'aqui. Ai lou subre-sentimen que Diéu me castigo. De fes que i'a rinte dins uno glèiso de rescontre, dins lou cantoun lou plus sourne me jite i pèd de la Vierge e noun sai de que ié dire. Rèste aqui tanca emai amudi amor que noun saupriéu que de bretouneja de-longo : garissès-la pèr elo e pèr iéu. Eiçò es trop persounau, souvète que garigue à respèt de moun voulé ; alouro rèste nè, subrounda, me vène pièi en òdi, noun pode que murmura : Segnour, agués pieta de iéu, noun siéu en pas emé iéu,

la bataille se joue dans mon cœur, je suis un misérable. »

Pierre n'aurait jamais pensé qu'un homme exubérant, aux discours gras, aux nerfs de bœuf, puisse ressentir des sentiments délicats et avoir une véritable conscience. - « Je dois vous faire horreur, ajouta Pecorani, vous devez vous dire que je suis un beau salaud, je vois bien que vos yeux me désapprouvent. C'est vrai, fit-il en essuyant ses larmes du dos de sa grosse main, je suis un salaud. Mais j'ai des excuses ! » L'épouvantable regard de Pierre l'engagea à tout avouer. « Suite à son dernier accouchement, le médecin m'a dit – il y a dix ans – que si mon épouse tombait de nouveau enceinte elle serait en danger mortel. J'aime ma femme, Monsieur Funel, c'est la mère de mes six enfants ; et puis nous avons traversé la vie ensemble, avec des moments si difficiles ! Nous avons commencé avec presque rien, elle s'est éreintée pour m'aider, elle travaillait comme un homme. Un jour, une fois la guerre terminée, je tombai sur une adjudication très avantageuse et je la laissai diriger entièrement le foyer. Je suis un sanguin, j'ai toujours bu et mangé tout mon saoul, au-delà même du raisonnable ! Que voulez-vous, j'ai un gros appétit, j'étais frustré, je me suis laissé aller. Je rencontrai Paula à l'époque où nous restaurions l'Hôtel de Commerce dans lequel elle travaillait ; elle représentait pour moi un objet de luxe auquel je n'aurais jamais osé toucher. Puis, à la longue, je me disais que dans le métier qu'elle exerçait on ne peut pas arriver à trente ans sans être en couple. Bref, cette femme entra dans ma chair, me fascina, m'enchaîna ; je lui dois dix années de plaisir et de bonheur. » Pierre serrait les poings ; toute son éducation se dressait contre cette existence malhonnête qui lui paraissait criminelle. Pourtant cet homme souffrait, il faisait pitié mais en même temps il était bigame dans son cœur ! Pecorani poursuivait le fil de ses explications : - « Oui, prier, bien sûr, mais je ne peux pas me moquer de Dieu ! »

Le temps passait, il était l'heure d'attendre Paula et Brigitte. Afin d'apaiser un peu la peine de l'entrepreneur, Pierre le questionna sur ses enfants, il s'enquit de chacun d'eux. Pecorani

la batèsto es dins moun cor, siéu un miserable ! »

Pèire noun se sarié sounja qu'aquel ome dóu parla fort, de la favello grasso, di nèrvi caloussu pousquèsse avedre de sentimen esmera em'uno counsciènci vivènto. - « Vous dève veni en òdi, apoundè Pecorani, vous devès dire que siéu un saloupas, vese bèn que vòstis uei soun desaproubatiéu. Es vrai, faguè en eissugant si lagremo dóu revès de si manasso, siéu un saloupas. Mai siéu d'escusa ! » L'espantouso agachado de Pèire lou counvidè de tout debana. « En seguido de sa radiero jassino, lou mège me diguè - i'a d'acò dès an - que, se ma mouié èro tourna-mai aprens, sarié pèr elo un risque mourtau. Ame ma femo, Moussu Funel, es la maire de mi sièis pichoun ; e pièi avèn tant viscu de marridi passado ensèn ! Avèn coumença emé quàsi rèn, s'es gauvido pèr m'ajuda, travaïavo coume un ome. Un jour, la guerro acabado, capitère sus uno adjudicacioun proun avantajouso e alouro la leissère, pèr governa l'oustalado. Siéu sanguin, ai sèmpe manja e begu tout moun proun, mai que faudrié ! Que voulès, siéu un gros temperamen, ère priva, me siéu leissa ana. Rescountrère Paula quouro radouberian l'Oustau de Coumèrci monte travaïavo ; èro pèr iéu un óujèt de lùssi qu'auriéu pas auja de touca. Pièi, à la longo, me disiéu que dins lou mestié que fasié noun se pòu avera la trenteno sènso èstre la persouno de quaucun. Basto, aquelo femo s'ensertè dins ma car, m'embelinè, m'encadenè ; ié dève dès annado de chale e de bonur. » Pèire fasié li poung ; tout soun abalimen s'eigrejavo contro aquelo vido desoundrado que ié pareissié criminalo. Pamens aquel ome souffrissié, èro aqui pietadous mai èro bigame de cor ! Pecorani debanavo toujours sis idèio : - « O, prega, segur, mai noun me pode trufa de Diéu ! »

Lou tèms degrunavo, èro mestié d'ana espera Paula e Bregido. Pèr fin d'ameisa un pau lou desfèci de l'entreprenèire, Pèire ié charrè de si pichot, ié faguè de demando sus cadun. Pecorani agantè l'esco : - « Moun einado Lucio, faguè, es forço

prit la balle au bond : - « Mon aînée Lucie, fit-il, est très méritante, elle gère presque toute la maison, elle est habile, elle sait tout faire. Nous l'avons envoyée à l'école ménagère²² jusqu'à ses dix-huit ans. Il y a Jeanne, qui a les yeux bleus, et qui veut devenir pharmacienne. Charles, qui veut faire le même métier que le mien ; je crois qu'il y parviendra, car c'est tout moi. Bébert, qui est au Lycée, ne pense qu'à s'amuser ; il n'a donc pas fait une bonne année. Marthe, qui est le portrait de sa mère, a fait sa communion à la Pentecôte ; et, pour achever la liste, Amédée, notre benjamin, est vraiment un garçon turbulent car ses sœurs, qui en sont folles, l'ont gâté. Cet hiver Marthe a attrapé la coqueluche, je l'ai amenée chez ma sœur aînée à Limone Piemonte²³ qui est notre région d'origine ; elle y passera ses vacances à l'air pur des hautes montagnes ; un pays austère, Monsieur Funel, un peuple rude et têtu. En venant voir Marthe, je viens également voir Paula ; je fais d'une pierre deux coups. »

Ces dernières paroles, quelques jours plus tôt, auraient refroidi Pierre ; aujourd'hui, il sentait que le souhait de la Providence était qu'il écoute, qu'il tolère, qu'il aide. Il dit à l'entrepreneur qu'il comprenait combien une telle vie devait être pénible, qu'il devinait la quantité de mensonges, de tromperies et d'ennuis qu'elle devait engendrer ! - « Mais, ajouta Pierre avec beaucoup de douceur, vos enfants que vous aimez tant, votre épouse que vous affectionnez, tourneraient mal sans vous. Je veux bien admettre que la perte d'une personne aimée soit un grand malheur, mais vos enfants n'y sont pour rien. Vous subissez la règle, vous, c'est le jeu ; une suite d'événements compliqués vous a conduit où vous en êtes présentement ; mais eux, les pauvres innocents, n'ont aucune responsabilité dans tout cela ! Je ne pense pas que vous soyez un salaud ; pour l'heure vous n'êtes qu'un malheureux ; mais, si vous vous suicidiez après avoir ôté la vie à

22 : Les « écoles ménagères » étaient en France, de 1862 à 1972, des établissements dans lesquels on apprenait aux jeunes filles les activités domestiques et la tenue de leur futur ménage conjugal.

23 : Limone Piemonte est, comme Frabosa Soprana, une station de ski du Piémont, située dans la province de Coni.

meritouso, governo quâsi l'oustau, es engaubiado, saup tout faire. L'avèn mandado à l'escolo meinagiero enjusqu'à dès-e-vuech an. I'a Jano, qu'a li vistoun blu, e que vòu èstre apouticâri. Carle, que vòu faire coume iéu ; crese que reüssira, d'abord qu'es iéu caga. Bebert, qu'es au Licèu, a la jouguiho ; em'acò n'a pas coumpli uno bono annado. Marto, qu'es lou retra de sa maire, faguè soun bonjour pèr Pandecousto ; e, pèr clava la tiero, Amedéu, noste cagonis, qu'es un treblo-crestian amor qu'es gasta pèr si sorre que n'en soun folo. Aquest ivèr Marto a agu lou cabùrni, l'ai menado encò de ma sorre l'einado à Limone Piemonte qu'es noste païs ; ié passara si vacanço à l'aire fresc di mountagnasso ; un païs rufe, Moussu Funel, uno raço aspro e testardo. En venènt vèire Marto, vène tambèn vèire Paula ; fau d'uno pèiro dous cop. »

Aquésti darniéri paraulo aurien, quâuqui jour plus lèu, rebusa Pèire ; vuei, sentié que lou voulé de la Prouvidènci èro d'escouta, de subi, d'ajuda. Diguè à l'entreprenèire que coumprenié de quant uno vido pariero poudié èstre penouso, que devinavo lou mouloun de messorgo, d'engâmbi emai de lagno qu'acò devié leva ! - « Mai, apoundè Pèire mansas, vòsti pichot qu'amas tant, vosto mouié que ié voulès bèn, sènso vous tournarien dins la cativié. Vole crèire que la perdo d'uno persouno amado fugue un malastre, mai vòsti mòssi ié soun pèr rèn. Subissès la lèi, vous, es lou jo ; uno tiero d'escasènço dificultouso vous a mena mounte sias aro ; mai éli, pàuris inoucènt, an ges de respounsableta dins tout eiçò ! Noun pènse que fuguessias un saloupas ; pèr aro noun sias qu'un malurous ; mai, se vous crebavias après agué leva la vido de

Paula, assurément vous en seriez un. »

Alors que Pecorani déballait son fastidieux discours, les deux amies montaient, emportées dans les airs vers la pointe Marguareis, séparées l'une et l'autre de quarante mètres.

En se retournant, Brigitte voyait Paula derrière elle qui lui faisait des gestes amicaux. Mais si toutes deux se suivaient, suspendues par le même équipement, filant vers le même point, leurs pensées étaient foncièrement différentes.

Paula prenait grand plaisir à cette promenade, son tempérament sportif avait été trop longtemps frustré ces derniers mois et elle dépérissait de rester des heures et des heures cloîtrée dans le jardin des thermes, sans autre vue que celle des grands arbres du parc dont on avait vite fait le tour. Les quelques balades faites à bord de la « Versailles » de Pecorani ne faisaient qu'attiser son besoin d'espace ; aussi cette petite excursion dans les airs lui offrait-elle l'illusion de la vraie vie et faisait éclore en elle des sentiments tout aussi insensés les uns que les autres. Des idées saugrenues lui venaient à l'esprit : elle se représentait les deux hommes restés ensemble à Frabosa. Ces deux êtres côte à côte qui l'avaient désirée tous les deux, dont ils avaient connu les baisers ! Elle en tirait une fierté enivrante. Elle voyait Pierre, surtout, dans son tête à tête avec Pecorani et elle ne put refréner un sourire de satisfaction sur ses lèvres. - « S'il pouvait souffrir un peu..., songeait-elle ; il est bien comme tous les autres, égoïste et content de lui. Serait-il vrai qu'il m'ait oubliée, lui dont les caresses me mettaient en feu ? » Elle eut ensuite l'idée de jouer les passionnées avec Pecorani pour souffler sur les braises qui devaient rester dans le cœur de Pierre ; quelle attitude aurait-il alors ? Mais Paula se remit à l'esprit l'entrepreneur à la grosse tête et marmonna, dépitée. Non, elle ne jouerait pas à ce jeu-là tout d'abord parce qu'elle était physiquement épuisée et puis parce qu'elle était moralement dans une nuit noire. Elle s'en voulait d'avoir laissé entrer en elle des pensées si absurdes sans avoir pu les contrôler.

Paula, de-segur n'en sarias un. »

Dóu tèm̄s que Pecorani debanavo soun parladis fastigous, li dos amigo escalavon, trahinado en l'aire devers lou cap de Margareis, l'uno à quaranto mè̄tre de l'autro.

En se revirant, Bregido vesié Paula à la seguido que ié brassejavo de gè̄st amistous. Mai se tóuti dos se seguissien, penjoulado à la memo saio, esquihant vers la memo toco, si pensié èron proun diferè̄nt.

Paula se chalavo d'aquelo passejado, soun temperamen espourtiéu èro esta trop priva de relarg aquéli radiéri mesado e se languissié pièi d'ista d'ouro emai d'ouro embarrado dins lou jardin di Terme sèn̄so autro visto que lis aubras dóu pargue que li sabias vite de cor. Li quàuqui viranto facho dins la "Versaio" de Pecorani noun fasien que d'empura soun besoun d'escapado ; tambèn, aquelo pichoto escourregudo eneirado ié baiavo l'ilusioun de la vido vidanto e butavo dins elo de sentimen sèm̄pre que mai demasia. D'idè̄io escalaberto ié venien : vesié li dous ome resta ensèn̄ eiçabas à Frabosa. Aquéli dous èsse tout au contro l'un de l'autre e que pamens l'avien tóuti dous desirado, qu'avien tóuti dous couneissu si poutoun ! De se sounja d'eiçò, n'en tiravo uno croio enebrianto. Veguè Pèire, subre-tout, dins soun tèsto à tèsto emé Pecorani e noun pousquè mestreja un sourire de countentesso sus si bouco. - «Se poudié un pau soufri..., se disié ; es bèn̄ lou parié dis autre, persounau e plen d'eu. Es-ti bèn̄ vrai que m'ague desóublidado, eu que si caranchouso me cremavon ? » Aguè pièi l'idè̄io de jouga li grà̄ndis amourouso emé Pecorani pèr boufa sus lou recalieu que devié soubra dins lou cor de Pèire ; coume sarié la siéu tengudo ? Mai Paula se recourde l'entreprenèire testoulas e mourrounejè despichousamen. Nàni, jougarié pas ansin d'abord que físicamen èro abenado e que pièi mouralamen èro dins la negro nue. Se rancuravo d'agué aceta sèn̄so li gouverna aquéli pensié dessena.

Un chaleureux « hou ! hou ! » de la part de Brigitte, qui lui montrait quelque chose, la tira des chimères capricieuses que son esprit engendrait. Petit à petit Paula distinguait un coin de superbes fleurs bleu cru ; il y en avait des milliers, des gentianes assurément. Plus haut, des touffes de buis sauvage portaient leurs boutons, colonisant les versants abrupts en répandant leurs taches roses. D'ici de là, les étoiles jaunes des bétoines déployaient leurs pétales d'or. Paula remarqua alors que les arbres se faisaient rares et chétifs. La montagne devenait pelée. Partout on apercevait la roche primitive recouverte de mousse de toutes les couleurs. Dans quelques coins, à l'ombre, des névés tenaient bon. L'air était plus vif, plus léger aussi. Aussitôt, s'élevant subitement derrière les rochers blancs de neige, les sommets chauds et purs des Alpes firent leur apparition, magnifiques, tels des clochers dans ce pays si rude. Elles arrivaient ; Paula fit un signe avec sa canne, comme on le lui avait conseillé, pour qu'un employé l'aide à se lever. Mais Brigitte s'en était occupé et Paula atterrit sans trop de souci.

L'âme exaltée par tant de beauté, de pureté, Brigitte avait profondément prié pour ses amis. Elle avait demandé que la grâce pour leur salut lui soit accordée sans réticence de leur part. Elle avait également prié pour son mari, car elle le savait chancelant dans sa foi et cherchant dans l'obscurité.

- « Ah ! comme je suis bien ici ! s'écria Paula ; je crois que c'est là qu'il faudrait me soigner. » Elles empruntèrent ensuite l'ascenseur pour atteindre le belvédère de l'hôtel où se trouvait, avec la rose des vents, une table d'orientation. Il était agréable de pouvoir mettre des noms sur ces hameaux, ces villages, ces villes, étalés aux pieds des deux femmes comme sur un gigantesque plan d'État-Major. Cela donnait vraiment l'impression d'être en avion.

Un courau hòu ! hòu ! de Bregido que ié moustravo quaucarèn la poutirè di capriciòusi farfantello de soun esperit. Paula pau à cha pau devistavo un rode de supèrbi flour blu aigre ; n'i'avié pèr milanto, de genciano de-segur. Plus aut, de mato de bouis fèr boutounejavon, escalant li pèndo arèbro en esparpaïant si taco roso. D'eici d'eila, li jàunis estello dis estournigo espelissien si fuioun d'or. Paula s'avisè alouro que lis aubre devenien soufrachous e que se fasièn rare. La mountagno se despelavo. D'en pertout la roco maire se leissié vèire tapado de moufo de tóuti li coulour. Dins quàuqui caire ubagous, li counglas soubraïon. L'aire se fasié plus viéu, plus lóugié tambèn. Tout-d'uno, s'eigrejant à la subito darrié li clapas blanc de nèu, li caud e blous serre aupen apareiguèron ufanous, campanau d'un tant rufe païs. Arrivavon ; Paula faguè signe emé sa cano, coume i'avien recoumanda, fin que l'emplega l'ajudèsse. Mai Bregido l'avié presso en cargo e Paula faguè un aterrimen sènso auvéari.

L'amo enaurado pèr tant de bèuta, de lindeta, Bregido avié forço prega pèr sis ami. Avié demanda que la gràci necito pèr soun sauvamen ié fugue dounado sènso que la rebufon pas. Avié tambèn prega pèr soun ome, amor que lou sabié trantraïant dins la fe e bouscant dins lou sourne.

- « Ah ! de quant siéu bèn eici ! clamè Paula ; crese qu'es aqui que me faudrié sougna. » Prenguèron pièi lou mountadou pèr escala sus lou bèu-vesé de l'oustalarié monte se trovavo, emé la roso de toui lis auro, uno taulo d'óurientacioun. Èro agradiéu de pousqué douna de noum à-n-aquélis amèu, vilajoun, ciéuta estalouira souto li pèd di dos femo coume sus un grandaras plan d'Estat-Majour. Avias vertadieramen l'idèio d'èstre en avioun.

Frabosa et Chiusa di Pesio²⁴ tout proches, Bergamasco²⁵ dans son nid de verdure, Limone et Peveragno²⁶ juchés tout là-bas au milieu des châtaigneraies en pente. Coni perché sur son plateau puis Fossano²⁷ et Alba²⁸ dans la plaine qui se devinaient sans peine. Mais vers le nord, une brume bleuâtre empêchait de voir Turin. Promontoire gigantesque de pierres au milieu des sommets, le Viso, emportant orgueilleusement la victoire sur le mont Argentera et la cime du Gélas²⁹ encore enneigée, faisait dépasser sa pointe. Vers l'ouest, la Méditerranée flamboyait littéralement. Derrière la table d'orientation, dans un kiosque, une jeune fille vendait des choses de toutes sortes, piêtres souvenirs pour les touristes. Paula voulut acheter quelques cartes postales et choisir une belle vue pour la montrer à Pecorani. Pendant qu'elle procédait à son choix, Brigitte observait les revues internationales secouées par une brise joyeuse qui changeait en petits drapeaux les couvertures de couleurs. Tout à coup son regard fut frappé par une petite Notre-Dame de Lourdes en plâtre qui trônait sur une étagère entre un cierge qui finissait de brûler et un bouquet d'Edelweiss. Derrière, de droite et de gauche, lui tenant compagnie, s'étalaient sans pudeur les photos d'une ribambelle de cochonneries, de revues obscènes. Brigitte, d'habitude si calme, fut scandalisée. Elle voulait bien admettre le côté un peu particulier de la piété italienne, mais elle ne pouvait néanmoins tolérer une telle cohabitation. S'agissait-il d'une absence toute

24 : Chiusa di Pesio, en français L'Écluse-de-Pez, est un petit village de la province de Coni.

25 : Bergamasco est un village plus petit encore que Chiusa di Pesio, et plus éloigné de Frabosa Soprana, situé dans la province d'Alexandrie au Piémont.

26 : Peveragno, en français Povragne, est en revanche plus grand et situé dans la province de Coni.

27 : Fossano, en français Fossan, est l'une des plus grandes villes de la province de Coni. Elle compte aujourd'hui 25000 habitants.

28 : Alba, en français Albe, est plus grande encore. Elle est la cité la plus importante de la région des Langhes (collines situées entre Coni et Asti).

29 : Louis Giraud évoque ici les grands sommets piémontais. Le Viso, considéré comme le toit des Alpes cottiennes, culmine à 3841 mètres. Le Mont Argentera est, lui, le sommet du massif du Mercantour-Argentera, culminant à 3297 mètres. La cime du Gélas est située aussi dans le massif du Mercantour-Argentera, à la frontière entre les Alpes-Maritimes et la Province de Coni, culminant à 3143 mètres.

Frabosa e Chiusa Pesio encaro proche, Bergamasco dins soun nisau verdejant, Limone e Peveragno quiha alin au mitan di castagneire redo. Cóni sus soun planestèu e Fossano e Alba dins la basso se devinavon eisadamen. Mai devers l'Uba, uno nèblo bluio barravo la visto de Turin. Ausso gigantouso empeirado au bèu mitan di serre Viso, vincèire ourguious de l'Argentero e dóu-Gelas encaro enneva, despassavo sa pouncho. Vers lou Pounènt, la Mieterrano flamejavo literalamen. Darrié la taulo, dins uno cabanello, uno jouvènto chabissié de causo de touto merço, pàuri record pèr viajadou. Paula vouguè croumpa quàuqui carto poustalo emai chausi uno bello visto pèr moustra à Pecorani. Dóu tems que fasié sa chausido, Bregido alucavo li revisto internaciounalo aboulegado pèr un gai ventoulet que tremudavo en drapèu li cuberto acoulourido. Tout-d'uno soun uei fuguè pica pèr uno pichoto Nosto-Damo de Lourdo en gip que trounavo sus uno estagiero entre un cire qu'acabavo de brula e un clot d'estello di nèu. Darrié, à drecho emai à senèstro, ié fasènt coumpagno, s'estalouravon sènso pudour lis image d'uno tiero de pourcarié, de broucaduro pudènto. Bregido, tant siavo à l'acoustumado, rebouliguè de vergougno. Voulié bèn ametre lou gàubi de la pieta italiano, mai pamens noun poudié encapa pariero vesinanço. Sarié-ti de descounsciènci, sarié-ti un biais per escounjura lou pecat

simple de conscience, s'agissait-il d'un moyen pour conjurer le péché mêlant à la fois naïveté et filouterie ? Brigitte se résolut à parler. D'une voix ferme elle invectiva ainsi la vendeuse : - « Vous avez là, Mademoiselle, une statue de la Vierge ? » - « Si, Madame, répondit la jeune fille ; c'est la patronne qui l'a mise. » - « Mais, poursuivit Brigitte, cette pauvre petite Vierge est en bien mauvaise compagnie ; vous attirez les gens avec un genre de cochonneries, des images impudiques qui font honte. Les deux ne vont pas ensemble ; je vous demanderais de bien vouloir enlever ou la Vierge ou les revues. » La jeune fille fit aussitôt disparaître les fascicules en marmonnant : « Ce n'est pas moi, c'est la patronne. »

Paula, stupéfaite par l'intervention de Brigitte, la regardait de travers d'un air qui disait : « Pauvre petite bourgeoise imbécile ». Tant qu'elles furent à proximité du kiosque elle ne dit rien ; mais quand ensuite elles descendirent les escaliers, Paula fit à Brigitte : - « Alors, vous êtes contente ; vous avez fait un vrai scandale de bigote, vous vous êtes ridiculisée ! » - « Comment pouvez-vous tolérer une telle subversion des sentiments religieux les plus profonds, répondit Brigitte, vous qui avez la foi. La Toute-Pure peut-elle être la commanditaire de ces livres obscènes ? Certes, j'ai été un peu vive, mais mon sang n'a fait qu'un tour ! » - « Oh ! abandonna Paula d'une voix triste, tout dépend de chacun et chacun dépend de nombreuses contingences. N'y a-t-il pas là l'image de la vie terrestre : pureté et saleté tout à la fois mêlées ? C'est tellement vrai ! C'est tellement ça, la vie ! Croyez-vous y changer quelque chose ? Et puis, où est la chasteté, et où est la débauche ? fit-elle avec amertume. Vous avez de la chance si vous y voyez clair dans tout ça. Ces Ritals sont simples à côté de nous, bien plus dans le vrai ; ne craignez-vous pas, Brigitte, de vous attribuer une autorité qui ne relève que de Dieu seul ? Allez, il reconnaîtra bien les siens³⁰, s'il y arrive ! »

30 : La référence implicite ici, bien entendu, est celle de la phrase qu'aurait prononcée Arnaud Amaury, le chef spirituel de la croisade des Albigeois, lors du sac de Béziers : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. ».

em'autant de simplige que de finoucharié ? Bregido se diguè de parla. D'uno voues fermo venguè coume acò à la venderello : - « Avès aquito, Madamisello, uno estatuo de la Vierge ? » - « Si, Madamo, respoundeguè la chato ; es la patrouno que l'a messo. » - « Mai, faguè tira Bregido, aquelo pauro viergeto es ben cativamen avesinado ; alifras lou mounde em'uno meno de pourcarié, d'image pudènt que fan vergougno. Li dos causo van pas ensèn ; vous demandarai de leva vo la Vierge vo li libre. » La jouvènto faguè lèu desaparèisse li libre en marmoutejant : « Es pas iéu, d'abord qu'es la patrouno. »

Paula, alucado pèr la sourtido de Bregido, espinchavo aquesto de galis em'un biais que voulié dire : "Pauro bourgesoto nèscio" . Tant que fuguèron proche de la cabanello diguè rèn ; mai quouro pièi davalèron dis escalié, Paula venguè coume acò à Bregido : - « Segur, sias countènto ; avès fa uno bello garrouio de moungeto, avès fa rire ! » - « Coume poudès empassa un parier estraviamen di sentimen religious li mai escrèt, diguè Bregido, vous qu'avès la fe. La Tras-que-Puro pòu-ti èstre coumandatàri d'aquèsti libre pudènt ? Segur, siéu estado vivo, moun sang faguè qu'un tour ! » - « Oh ! leissè caire Paula d'uno voues segrenouso, tout depènde de cadun e cadun depènde de forço escasènço. N'es-ti pas l'image de la vido vidanto : pureta e pourcarié mesclado ? Es talamen vrai ! es talamen eiçò ! Cresès-ti de ié cambia quicon ? D'abord, vounte es la casteta, vounte es lou gourrinige ? diguè em'amarun. Avès la crespino se vesès clar dins-tout eiçò. Aquéli Bachin soun tras-que mai simple à respèt de nautre, bèn mai dins lou vrai ; n'avès pas crento, Bregido, de vous atribuï uno autourita qu'es de Diéu ? Vai, i'atrouvara bèn lou siéu, se pòu ! »

Cette impertinence et le ton presque cynique de Paula émurent énormément Brigitte qui y songea, accablée, pendant toute la durée de la descente. Paula ne pouvait contenir en elle une pointe de jalousie par rapport à son amie, dans la mesure où elle était la femme de Pierre, mais aussi dans la mesure où la nature humble de celle-ci, sa discrétion, sa droiture, lui montraient une grandeur qu'enviait le caractère tout opposé de Paula.

La différence d'altitude, la fatigue surtout, firent d'un seul coup pâlir et frissonner Paula. Pecorani s'en aperçut immédiatement ; il ne savait quoi faire pour la réchauffer. Paula, pour le rassurer, prit le prétexte d'un malaise passager. Cependant la bise soufflait un peu et, pour regagner la voiture, il fallait traverser le village. L'entrepreneur entra dans une boutique de luxe et voulut acheter, pour couvrir Paula, une magnifique écharpe de soie couleur tabac décorée par un futuriste italien. Flattée par les présents que Pecorani lui offrait et excitée par sa coquetterie de femme toujours vive, Paula était heureuse de cette attention ; mais elle était gênée par rapport au prix exorbitant de l'écharpe. Elle tenta de ramener l'entrepreneur à une vision plus raisonnable, mais celui-ci avait déjà pris son porte-feuille pour payer. Paula lui prit la main et lui dit mielleusement : - « Achetez l'écharpe, si vous le souhaitez, mais je ne l'accepterai que si vous rapportez également quelque chose à Lucie. » Les pommettes de Pecorani s'empourprèrent, ses yeux s'emplirent de larmes, et il comprit : - « Choisissez vous-même, afin que ce soit quelque chose qui lui fasse plaisir, dit-il. » Paula prit Brigitte avec elle pour choisir les couleurs qui iraient le mieux avec la peau de Lucie. Elles se délectaient d'associer les teintes, d'en imaginer la justesse et de palper la matière des tissus. Pecorani dévisageait Paula affectueusement, puis il s'approcha de Pierre et lui glissa à l'oreille : - « Vous voyez comme elle est gentille, comment ne pas s'y attacher ? »

Aquesto mau-vengudo e lou toun quâsi cini de Paula pertouquèron forço Bregido que ié revenié emé quicho-cor tout lou tèms de la desciso. Paula noun se poudié entrepacha d'un pessu de jalousié toucant soun amigo, amor qu'èro la mouié de Pèire, mai tambèn pèr-ço-que soun naturau umble, soun esfaçamen, sa drechuro ié baiavon un trelus que lou temperamen tout au contro de Paula envejavo.

La diferènci d'autitudo, la fatigo subre-tout, faguèron que tout-d'uno Paula paliguè e aguè fernisoun. Pecorani lou devistè subran ; noun sabié de-que faire pèr la recaufa. Paula prenguè pèr l'assoula l'engàmbi d'un varai passadié. Pamens un brisoun de cisampo boufavo e, pèr ajougne la veituro, èro necite de travessa lou vilage. L'entreprenèire intrè dins uno boutigo de lùssi e vouguè croumpa, pèr tapa Paula, uno meravihouso chierpo de sedo taba pintado pèr un futuriste italian. Flatado pèr li cachiero que Pecorani ié fasié emai empurado pèr sa besucarié de femo sèmpe esvihado, Paula èro urouso d'aquest oumenage ; mai èro geinado à respèt de soun pres, proun carivènd. Assajè de ramena l'entreprenèire à-n-uno visto plus sanado, mai aquéu avié deja pres soun porto-fueio pèr paga. Paula ié prenguè la man e ié diguè emé soun tetadous : - « Croumpas la chierpo, se voulès, mai noun l'acetarai que s'adusès quaucarèn à Lucio. » Li rouito venguèron à Pecorani, sis uei se bagnèron, coumprenguè : - « Fasès-n'en la chausido, que siegue quaucarèn que ié fague plesi, venguè. » Paula prenguè em'elo Bregido pèr destria li coulour que cantarien lou miés emé la pèu de Lucio. Se chalavon d'aparia li tencho, de n'en prevèire li resoun e de chaspa la matèri di teissut. Pecorani espinchavo Paula em'afecioun, venguè pièi touca Pèire e l'esquihè dins l'auriho : - « Vesès coume es bono, coume voulès ié pas èstre estaca ? »

La semaine que les Funel passèrent à Turin fut consacrée à accomplir leurs tâches et faire des projets. Brigitte se réjouissait d'être l'intendante des travaux de son mari. Elle éclaircissait une pensée qui surgissait par vagues successives comme ces fusées déclenchées par des explosions à la chaîne, elle les maîtrisait, fournissant ainsi à Pierre une aide précieuse.

Les derniers textes sumériens connus grâce à une traduction fiable laissaient envisager une parenté avec une liasse de parchemins égyptiens découverte à l'embouchure du Nil. Non seulement les idées étaient communes, mais les auteurs avaient également employé des images voisines. À partir de là, pour conclure à une lointaine influence de Sumer sur la sagesse égyptienne, il n'y avait qu'un pas que Pierre ne voulait pas franchir sans en avoir la confirmation. Un tableau synoptique fut réalisé avec l'aide du professeur Ferraris. Pierre était ébahi devant son travail. Vulgarisé par l'éminent spécialiste de Sumer, le texte fut une véritable découverte pour lui :

« Avec des souffrances toujours renouvelées tu m'as torturé. Dans la maison je suis entré, mon esprit est lourd. Par les rues je suis sorti, le cœur serré. Sur terre brille le jour, pour moi c'est la nuit, les larmes, la tristesse. L'angoisse et le dépit sont plantés dans ma poitrine. Mon Dieu, ô toi qui m'as créé, relève mon front. Combien de temps me laisseras-tu sans protection ? Combien de temps me laisseras-tu sans ta consolation ? »

Cette litanie savante fut une méditation. Depuis toujours, Pierre savait que la sagesse d'Israël avait des origines étrangères. Lui-même avait fait de nombreux liens entre des éléments provenant de différents milieux ethniques. Son esprit en tirait une jouissance intellectuelle, une faim de savoir pour savoir et puis... pas plus. Aujourd'hui, il vivait autre chose : ces paroles touchaient son cœur, ces phrases formulaient une part de son

La semana que li Funel visquèron à Turin se passè à coumpli soun pres-fa e tira d'amiro. Bregido se chalavo d'èstre la clavairis de soun ome. Esclargissié uno pensado que s'enauravo pèr vanc en seguido coume aquéli fusado bandido pèr espéutamen en cadeno, mestrejavo lis idèio esparpaiado, li gouvernavo, baiant ansin à Pèire uno pouderoso ajudo.

Li darnié tèste sumerian couneissu pèr uno ravirado quàsi seguro leissavon crèire à-n-uno parenta em'uno tiero de pergamin egician destraucado dins li bouco de Nil. Noun soulamen lis idèio s'apariavon, mai lis autour avien chausi d'image vesin. Tirant d'aqui, de n'en veni à-n-un aflat luenchen de Sumer sus la sapiènço egiciano, i'avié qu'uno piado que Pèire noun voulié franchi sènso s'assabenta. Un tablèu sinóuti fuguè alesti emé l'ajudo dóu proufessour Ferraris. Pèire èro pivela pèr soun travai. Desembouia pèr l'egrègi sumerolò, lou tèste fuguè pèr éu uno descuberto :

« Emé de soufrimen sèmpre que mai nouvèu m'as coustiga. Dins l'oustau siéu rintra, moun esperit es grèu. Pèr carriero siéu sourti, emé lou quicho-cor. Sus terro esbrihaudo lou jour, pèr iéu es la nue, li lagremo, lou segren. L'ancoues e lou desfèci soun tanca dins moun lèu. Moun Diéu, o tu, paire que m'as pasta, aubouro ma caro. Quant de tèms me leissaras ansin sènso aparado ? Quant de tèms me leissaras sènso toun soulas ? »

Aquesto recènso saberudo fuguè uno meditacioun. Despièi sèmpre, Pèire sabié que la sapiènci d'Israèl avié de sourgènt fourestié. Éu-meme avié fa de nombreux rescontre entre de retai venènt de diferènt fougau adoumeni. Soun esperit n'en pipavo uno jouvissènço inteleitualo, un ruscle de saupre pèr saupre e pièi... basto. Vuei, èro outro causo ; aquéli paraulo pertoucavon soun cor, aquéli fraso disien uno part dóu siéu ancoues. De-founs se sentié

angoisse. Il se sentait profondément le frère du Sumérien inconnu qui avait gravé sa plainte dans l'argile, cinq millénaires auparavant. Cette souffrance, exprimée avec une telle ardeur et de façon très personnelle, était un écho si fidèle qu'il dépassait son auteur lui-même, qu'il prenait un aspect universel au sujet des humains quelles que soient leurs langues ou leurs origines. Cela lui confirmait sa certitude d'une profonde unité entre tous les êtres du monde, leur fraternité et la part, en chacun d'eux, à offrir aux autres.

Il perdit le fil des remarques du professeur Ferraris et, prenant à son compte l'antique prière, il se répéta lentement : « L'angoisse et le dépit sont plantés dans ma poitrine. Mon Dieu, ô toi qui m'as créé, relève mon front ! »

Ils travaillèrent beaucoup durant quatre jours ; puis, Maître Ferraris étant occupé de son côté par un colloque international, Pierre et Brigitte eurent besoin de prendre un peu l'air. Brigitte voulait aller au « Cottolengo »³¹ pour prier sur le tombeau de Saint Jean Bosco³², à l'intention de Paula, dans l'église Notre-Dame « Aussiliatrice »³³. Pour ne pas gêner Pierre qu'elle devinait en plein combat intérieur, elle aurait voulu y aller toute seule. Elle lui soumit donc l'idée de visiter pendant ce temps-là le Palais Madame³⁴. Voir un musée réactivait toujours pour Pierre le souvenir sentimental des heures enivrantes de sa jeunesse en fleur et, sans Brigitte, il s'y retrouvait comme une âme en peine ; elle

31 : Le Cottolengo, aussi connu sous le nom italien de *piccola casa della divina provvidenza*, est un hospice catholique de Turin. Son fondateur fut Joseph-Benoît Cottolengo, d'où son nom.

32 : Don Bosco (1815-1888) est un prêtre italien, canonisé en 1934 par Pie XI. Il fait partie du mouvement salésien qui s'occupe, entre autres, du soutien aux jeunes gens. Il est le cousin de l'écrivain provençal Henri Bosco.

33 : La basilique Notre Dame Auxiliatrice de Turin a été bâtie précisément à l'endroit où Don Bosco reçut la révélation, par la Vierge, de l'endroit où furent martyrisés les saints patrons de la ville. C'est lui qui en souhaita la construction, qui fut réalisée de 1865 à 1888. Le sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice garde les restes de Don Bosco ainsi que 6000 autres reliques de saints.

34 : Le Palais Madame, en italien « il palazzo Madama », est un bâtiment de Turin à la façade baroque. D'abord édifice romain, puis château médiéval, il devient à la fin du XVIIème siècle le Palais Madame, en référence à la Régente Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie.

lou fraire dóu Sumerian incouneigu qu'avié, dins l'argiello, i'a d'acò cinq milenàri, estampa soun soulòmi. Aquéu soufrimen, espremi em'un àrsi e un gàubi persounau èro un resson tant just que trapassavo soun autour, prenié un biais generau toucant toui lis ome quinte que fugon si lengo emai si raço. Acò l'afourtissié dins soun accertamen de l'unita dis èsse dins lou mounde, sa freïresso e la part de dounesoun que porton dins éli lis un pèr lis autre.

Perdegùè lou fiéu di remarco dóu proufessour Ferraris e, prenènt pèr éu l'antico preguiero, se diguè plan-plan : « L'ancoues e lou desfèci soun tanca dins moun lèu. Moun Diéu, o tu que m'as pasta, aubouro ma caro ! »

Travaièron forço quatre jour ; pièi, Mèstre Ferraris estènt pres de soun coustat pèr un acamp internaciounau, Pèire e Bregido aguèron besoun de s'espça. Bregido voulié ana au "Cottolengo" prega sus lou cros de Sant Jan Bosco, pèr Paula, dins la glèiso de Nosto-Damo Aussiliatrice. Pèr noun geina Pèire que devinavo en chancello luchant dins lou siéu, aurié vougu i'ana souleto. Adounc ié boutè l'idèio de vesita dóu tèms lou Palais Madamo. Vèire un museon èro sèmpre pèr Pèire un record sentimentau dis ouro enebrianto de sa jouvènço en flour e, sènso Bregido, èro coume uno armeto ; èro pèr éu la sòcio necito de sa vido vidanto. Adounc

était pour lui l'amie indispensable à sa vie quotidienne. Il accompagna donc Brigitte jusqu'au sanctuaire. L'église bâtie selon le plus mauvais goût de l'esprit jésuite n'avait rien pour plaire à Pierre qui n'appréciait guère ce genre d'esthétique. Il essayait de se faire une âme simple, compréhensive ; mais il n'y parvenait pas. Trop de choses choquaient son regard, trop de marbre, d'or, de pampre, trop d'artifice, un indicible abus d'inventions architecturales, un désir de grandeur qui n'était en fait qu'une volonté de puissance, n'exprimaient que la froideur et le manque d'inspiration. C'était insupportable, pensait-il, ce n'était pas digne de Dieu. Comment Brigitte faisait-elle pour élever son âme au milieu de cet esprit tordu ? Il se rappela la beauté du texte sumérien et plaça le langage poétique au-dessus des autres. Mal à l'aise, ses yeux se détournant de tout, il fit un signe à Brigitte pour lui faire comprendre qu'il allait l'attendre dehors. Un peu plus tard, Brigitte le retrouva fumant sa pipe en papotant avec un gamin qui jetait de la mie de pain aux palombes du coin. - « Allez, je savais bien que tu serais perturbé par l'intérieur surchargé de ces églises italiennes issues du Concile de Trente³⁵. Elles sont si opposées à notre mentalité, qui écarte tout ornement inutile puisqu'elle préfère l'humilité franciscaine des formes logiquement assemblées. - « Tu en parles parfaitement, lui répondit Pierre ; mais je voudrais bien savoir comment tu arrives à prier là-dedans ? » - « Je crois que ton amour du beau te cache le vrai problème, dit Brigitte ; qu'importe si le vêtement de Celui que je suis venu chercher ici est laid, pourvu que Lui y soit ! La lueur rougeâtre de la veilleuse m'en a bien plus appris que la tournure de la bâtisse. » - « Ainsi posée, la question est plus claire, fit Pierre ; mais je ne peux admettre qu'une religion qui se veut transcendantale enfante un esprit si étroit. Est-ce bien la même foi qui fit éclore les églises romanes, le Thoronet³⁶, pour

35 : Rappelons que le Concile de Trente est la réponse catholique, au milieu du XVIème siècle, à la réforme protestante. Il est considéré comme l'un des événements les plus marquants de la Contre-Réforme.

36 : L'abbaye du Thoronet, dans le Var, est l'une des trois « soeurs » cisterciennes provençales, avec Sénanque et Sylvacane. Louis Giraud en était particulièrement

faguè coumpagno à Bregido fin qu'au santuari. La glèiso gaubejado dins lou plus marrit esperit jesuïsto n'èro pas facho pèr agrada à Pèire que noun goustavo aquel èime. Assajavo de se bouta uno amo simple, coumprenerello ; mai i'averavo pas. Trop de causo rimavon sis uei, trop de mabre, d'or, de pampanoun, trop d'artifaïo, uno abusanço qu'es pas de dire di trobo architeïturalo, un desir de grandeta que n'èro que de prepoutènci, tant soulamen n'espremissié que la frejour e lou manco d'envanc. N'èro pas de supourta, se disié, n'èro pas digne de Diéu. Coume fasié, Bregido, pèr enaura soun amo dins aquel engèni bistort ? Se ramentè la bèuta dóu tète sumerian e estimè lou lengage pouëti soubeïran à respèt dis autre. Mau à l'aise, sis uei sèmpre que mai estravia, faguè signe à Bregido que l'anavo espera deforo. Un moumenet après, Bregido lou retrouvè tubant soun cachimbau en charrant em'un ninoï que jitavo de moudelo i paloumbo dóu rode. - « Vai, sabiéu bèn que sariés magagna pèr lou dedins subre-carga d'aquéli glèiso italiano dóu Council de Trento. Soun talamen au contro de l'èime nostre, éu que foro-bandis tout adournamen de soubro, amor que preferis l'umbleta franciscano dis agrum lougicamen engimbra. - « Parles aqui à bèl esprèssi, ié venguè Pèire ; mai voudriéu bèn saupre coume fas pèr prega aqui-dintre ? » - « Crese que toun amour dóu bèu t'escounde lou vertadié proublèmo, diguè Bregido ; de-qu'enchau se lou vièsti de Lou que siéu vengu cerca eici es laid, proun qu'Éu ié siegue ! La lusour rouginello de la viholo m'a plus seguramen parla que lou gàubi de la bastisso. » - « Ansin pausado, la demando es plus claro, diguè Pèire ; mai noun pode encapa qu'uno religioun que se vòu transcendentò coungreie un èime apichouni. Es-ti la memo fe que faguè espeli li glèiso roumano, lou Tourounet, pèr parla, e aquélis obro desagradivo que

admiratif. Dans la revue aixoise *FE* (n°176, hiver 1956-1957, p.217-219) il consacre un article, intitulé « Au Tourounet », dans lequel il relate la sortie pédagogique qu'il y a faite avec ses élèves.

s'exprimer, mais également ces ouvrages désagréables que nous voyons ici ? Les communautés ont l'art qu'elles méritent ; que dire alors de la communauté chrétienne qui s'illustre si piteusement ? » - « De nombreux chrétiens, et pas des moindres, s'en sont aperçu, rétorqua Brigitte, et en souffrent. Nous devons probablement éclairer nos regards sur ce point-là. Tant que l'Église a maîtrisé l'Art il s'est merveilleusement développé ; mais depuis que l'Église lutte sur des forteresses où elle n'avait encore jamais lutté, son élan a changé de direction et elle s'est vouée au social, au liturgique, au missionnaire. Pourtant l'Art n'est pas mort ; il attend sous la cendre, comme les braises. Que certains apportent des fagots et le feu montrera de nouveau sa joyeuse flambée. Depuis un demi-siècle la renaissance de l'art sacré s'affirme avec fermeté ; n'est-ce pas une assurance pour l'avenir ? » Pierre en tombait d'accord, il comprenait que ses désirs de beauté lui cachaient des vérités fondamentales. En son for intérieur, il se cabrait contre Celui qui pénétrait petit à petit en lui, jetant à bas ses idoles les unes après les autres et prenant ainsi de plus en plus d'espace. C'est piqué dans ses profondeurs que Pierre voyait s'approcher le jour où il serait dépouillé de tout. Cela, il ne pouvait l'accepter sans difficulté. Il ne savait pas encore que ce dépouillement, que cette pauvreté totale était l'état indispensable, exigé par Dieu envers ses amis, afin qu'ils puissent toucher à la « belle liberté des petits-enfants de Dieu ».

Le retour en Provence se fit sans problème comme à l'aller, par le col de Tende. Pendant le temps qu'il restait des vacances, Pierre et Brigitte mirent la dernière main à la préface du livre mais aussi à la pagination des images et des légendes. À la fin du mois de septembre, une lettre de Paula fit savoir à tous deux que la cure n'avait pas été aussi efficace que ce qu'elle espérait et qu'elle retournerait bientôt chez elle, pour ensuite entrer en clinique afin de changer son traitement.

vesèn eici ? Li coumunauta an l'art que s'ameriton ; de-que dire de la coumunauta crestiano que s'espremis tant prim ? » - « Forço crestian, e pas de la pichoto meno, se soun avisa d'eiçò, diguè Bregido, e n'en patisson. Avèn de-segur d'esclargi nosto visto aquisus. Tant que la Glèiso a mestreja l'Art à bèl èime s'es expandi ; mai desempièi que la Glèiso lucho sus de bàrri vounte jamai avié lucha, soun envanc a cambia e s'es buta dins lou souciau, lou liturgi, lou missiounàri. Pamens l'Art n'es pas mort ; espèro sout la cenho, coume lou recalieu. Que d'uni adugon de gavèu e la regalido tourna-mai largara sa gaio refflamour. Desempièi un mié-siècle la respelido de l'art sacra s'afourtis mai-que-mai ; n'es-ti pas uno asseguranço pèr l'avenidou ? » Pèire èro d'acòrdi, coumprenié que si desiranço de bèuta ié tapavon de prèmi verita. Dins soun dintre, reguignavo contro Lou que pau à cha pau s'enfourniavo dins éu, debesquihant uno à cha uno sis idolo e que se prenié pièi sèmpre que mai d'escamp. Es em'uno pougneduro founso que Pèire devinavo proche lou jour ounte sarié despeia dins soun entié. Eiçò, noun poudié que difficultousamen l'aceta. Noun sabié encaro qu'aquel espeiamen, qu'aquelo paureta sènsou soubro èro l'estat oubligatòri, eisegi de Diéu pèr sis ami fin que pousquèsson pousredi la " bello liberta di felen de Diéu."

La revengudo en Prouvènço se faguè eisadamen coume à l'ana, pèr lou Pas de Tendo. Dins lou tèms que soubravo di vacanço, Pèire e Bregido metèron la radiero man à la prefàci dóu libre e tambèn à la paginacioun dis image e de si legèndo. À l'acabado de setèmbre, uno letro de Paula ié faguè assaupre à tóuti dous que la curo n'èro pas estado tant sanativo coume se l'esperavo e que tournarié proun lèu au siéu pèr en seguido rintra dins uno clinico fin de cambia soun tratamen.

Au Lycée, la rentrée se fit sous un soleil de fin d'été et à nouveau Pierre fut happé par sa vie ponctuelle et besogneuse, la préparation des cours et la correction des copies.

Paula ramenée par Pecorani ne resta qu'un seul jour chez elle puis il la conduisit dans une clinique de la région qu'il tenait pour la meilleure. Paula n'avait pas suffisamment d'économies pour se payer continuellement des soins dans un centre agréable mais onéreux ; l'aide de la Sécurité Sociale était mince ; aussi Pecorani se chargea-t-il de tout. Il n'hésita pas ; il choisit pour elle un établissement admirablement juché sur une colline proche de la ville, dans une pinède pleine de mimosas.

C'est là que Pierre et Brigitte rendirent visite à Paula quelques jours après son retour. Même s'ils s'étaient préparés à la trouver changée, ils furent profondément touchés par la métamorphose opérée par sa maladie. Paula s'était rabougrie, son teint avait tourné, le son de sa voix qui était jadis si agréable était devenu souffreteux. Paula, qui s'attendait à cette visite, était heureuse et essaya de plaisanter. Se souvenant des événements de Lurisia, elle raconta les excursions que Pecorani lui avait fait faire après le départ de ses amis, leur découverte de Vicoforte³⁷, puis elle en vint à sa maladie. - « Je crois, mes pauvres amis, leur dit-elle, que ma tumeur est maligne et que je dépéris peu à peu. Ici on m'applique une radiothérapie dans laquelle Pecorani met tous ses espoirs ; pour ma part je ne me fais pas d'illusions ! Vous savez que cet homme, en dehors de tout ce que vous pensez de lui, est pour moi d'une bonté infinie ! Regardez un peu : la chambre que j'occupe a vue sur la mer, et devant mon lit il a fait mettre la télévision ; vous voyez la belle longue-vue qu'il m'a rapportée de Munich pour me faire croire que je peux m'offrir toutes les évasions ! Ainsi équipée, je peux observer les enfants qui jouent dans la colline, les gens vivant dans leurs HLM et surtout le trafic des bateaux du port³⁸. De cette façon, grâce à lui, je ne suis pas

37 : Vicoforte est un village du Piémont, dans la Province de Coni, connu notamment pour son sanctuaire fastueux.

38 : Il est très probable que le modèle de la ville, sur laquelle s'appuie Louis Giraud pour camper l'action de son roman, est Toulon. Plus loin on voit Pierre passer non loin des

Au Licèu, la rintrado se faguè pèr un souleias de rèire-estiéu e tourna-mai Pèire fuguè pres pèr la vido atravalido e pountualo, l'alestimen di cours e lou courregit di còpi.

Paula ramenado pèr Pecorani restè un jour au siéu pièi fuguè counducho dins uno clinico de l'endré qu'eu tenié pèr la meiouro. Paula n'avié pas proun d'espargno pèr paga de-countùni de suen dins un oustau agradiéu mai carivènd ; l'ajudo de la Securita Soucialo èro estrecho ; tambèn Pecorani s'encarguè de tout. Restè pas en chancello ; chausiguè pèr sa persouno un establiment meraviousamen quiha sus un mourre toucant la vilo, dins uno pinedo clafido de mimosa.

Es eila que Pèire e Bregido anèron vesita Paula quàuqui jour après sa vengudo. Emai s'esperèsson de la vèire cambiado, fuguèron pretouca dóu tremudamen coumpli pèr sa malautié. Paula s'èro apichounido, soun ten avié veira, sa voues d'un resson tant agradiéu àutri-fes èro gamachouso. Paula que s'esperavo à-n-aquelo vesito èro urouso, tambèn assajè de galeja. Se recourdant li remembranço de Lurisia, diguè lis escourregudo que Pecorani i'avié fa viéure après la despartido de sis ami, sa vesito à Vico-Forte, pièi n'en venguè à soun mau. - « Crese, mi pàuris ami, ié venguè, que ma bougno es marrido e que pièi m'entre-seque pau à cha pau. Eici me fan un tratamen de rai que Pecorani ié mete uno grosso esperado ; pèr iéu noun me fau gaire d'idèio ! Sabès qu'aquel ome, foro de ço que n'en poudès pensa, es pèr iéu tras-que mai bon ! Espinchas : la pèço moute siéu a visto sus la mar, enfaciant moun lié m'a fa mounta la televisioun ; vesès aquito lou bèu porto-visto que m'a adu de Mounegue-di-Tudesc pèr me faire encreire que me pode paga toui lis evasimen ! Amor d'acò, pode segui l'enfantuegno que jogo dins la colo, lou mounde dis oustau à bon marcat que viéu e subre-tout l'ana-veni di bastimen dóu port. Dóumaci, gràci à-n-éu, noun siéu dins uno clastro, siéu encaro un

remparts de la cité. Le romancier était lui-même de Toulon et signait la plupart de ses textes provençaux : Giraud-Toulounen (Giraud-Toulonnais).

dans un cloître, je suis encore un peu à l'extérieur. » Elle fit promettre à ses amis de venir la voir souvent. Pierre songea qu'il pouvait choisir le vendredi, jour où il finissait tôt et disposait de toute son après-midi. Brigitte opta pour le mardi, afin que la semaine soit coupée en deux et que ce soit plus agréable pour Paula et pour elle, puisque ce jour-là elle se rendait dans une maison toute proche pour aider Sabine Revol à faire le tri dans les papiers de ses brigands d'enfants.

S'établirent alors entre eux des liens affectueux sur une base imprévue : l'attente du décès. La pensée de la mort décharnée ne les quittait jamais ; mais, pour Paula, c'était une lutte farouche, une protestation ardente contre la pitoyable descente dans le royaume des ombres, alors que pour Brigitte et Pierre c'était un noble combat entre le bien et le mal d'où leur amie devait sortir rachetée. C'était un tracas perpétuel pour eux que de savoir Paula presque toute seule face au calvaire qui l'attendait, uniquement soutenue par leur amitié sans faille et l'anxiété de Pecorani plus gênante en ces jours-là que ce qu'il aurait fallu. Brigitte songeait à l'aide puissante qu'était la foi, à la paix obtenue grâce à une bonne confession, à l'amitié de Dieu retrouvée. Elle priait ardemment pour cela et elle faisait prier Pierre également qui adoptait sans peine ses idées. Ils décidèrent donc d'en parler à l'aumônier de la clinique.

Il se trouva que, de façon providentielle, cet aumônier n'était autre que le curé du Lycée, le Père Mejan, ancien officier de la Marine, à la vocation tardive mais d'une telle générosité ! Pierre le connaissait bien, ils discutaient parfois de ses découvertes à propos de Sumer ; il lui parla de Paula, il évoqua sa maladie incurable, le peu de temps qui lui restait et l'amitié qu'ils avaient pour elle. Le prêtre lui assura qu'il ferait tout son possible pour voir Paula, parler avec elle et l'aider. Cependant, il leur demanda à tous deux de prier affectueusement pour elle pour qu'il puisse mener à bien sa tâche sacerdotale.

À chacune de leur visite, ils voyaient Paula dépérir et s'enfoncer dans une sombre déprime. Elle ne parlait jamais de la

pau deforo. » Faguè proumetre à sis ami de la veni vèire souvèntif. Pèire se diguè que lou divèndre vounte finissié d'ouro avié soun tantost à-n-éu e que pourrié belèu chausi aqueste jour. Bregido tenguè pèr lou dimars, fin que la semana fugue partido en dous em'un biais que siegue agradiéu pèr Paula e pèr elo, amor qu'aqueste jour anavo dins un oustau vesin ajuda Sabino Revol pèr destria li papié de si sacomand de jouvènt.

S'establiguè entre éli de ligame afetuouss sus uno dounado imprevisito : aquelo de l'espèro de la mort. Lou pensamen de l'orro peletto li trevavo de-longo ; mai, pèr Paula èro uno lucho feroujo, uno arderouso proutèsto contro la despichouso davalado dins la maire dis ombro, alouro que pèr Bregido e Pèire èro uno batèsto grandarasso entre lou bèn e lou mau d'ouunte soun amigo devié sourti reimado. Èro de-countùni uno lagno secutarello pèr éli de saupre Paula quàsi souleto davans lou calvèri que l'esperavo, tant soulamen soustado pèr sa seguro amista e la cremesoun de Pecorani bèn mai enfetarello dins aquéli jour que ço qu'èro necite. Bregido sounjavo à la poudouso ajudo de la fe, à la pas escampado pèr uno bono counfessioun, à l'amista de Diéu retrouvado. Pregavo arderousamen pèr eiçò e fasié prega tambèn Pèire qu'intravo voulountous dins sis idèio. Se diguèron pièi de n'en parla à l'óumournié de la clinico.

Se capitè que, pèr un rescontre prouvidenciau, aquel óumournié èro lou capelan dóu Licèu, lou Paire Mejan, rèire-óuficié de Marino ; voucacioun tardiero mai de quant abelan ! Pèire lou couneissié bèn, charravon de fes que i'a de si trobo sumeriano ; ié parlè de Paula, ié diguè sa malautié ingarissablo, lou pauquet de tèms que ié soubravo e l'amista qu'avien pèr elo. Lou prèire assegurè que farié lou mai que pourrié pèr vèire Paula, estaca lengo em'elo emai l'ajuda. Pamens, demandè lis afeciounàdi preguiero dóu meinage pèr avera la toco dins aquel afaire sacerdotau.

À caduno de si vesito, vesien Paula demeni e caire dins un desfèci sourne. Noun parlavo jamai de la fe, de la destinado de

foi, du destin de l'homme, de Dieu qu'elle évoquait néanmoins au sujet de ses liaisons. Le Père Mejan ne parvenait avec elle qu'à échanger des propos sans intérêt ; dès qu'il tentait de parler de choses sérieuses, il voyait clairement que Paula lui glissait entre les doigts. Pierre souhaitait de tout son cœur la sortir de ce marasme. Pour cela, il était nécessaire qu'elle découvre un sens à sa souffrance ; il fallait, peu importe le prix, qu'elle trouve de quoi nourrir son esprit et lui éviter une fin pénible. Puisqu'on ne pouvait plus la sauver, qu'au moins son âme le soit. Pierre était persécuté en permanence par cet ardent désir et cherchait en lui les moyens d'accomplir son projet.

Un soir, alors que les jours se faisaient plus courts, il passa par hasard dans un endroit escarpé, entre les remparts, en périphérie de la ville, car c'était un raccourci plaisant entre le Lycée et sa maison. Il tomba sur deux ombres enlacées qui s'embrassaient à pleine bouche ; en le reconnaissant les deux personnes se séparèrent et Pierre, dans la demi-pénombre du crépuscule, reconnut deux de ses élèves de première qui s'enfuirent aussitôt. Cet événement rappela à Pierre son flirt avec Paula et fut immédiatement indulgent envers eux ; mais il se dit pourtant : « Si le sort m'en offre une occasion bénie, je leur parlerai sérieusement, à ces deux passionnés. » Pierre réfléchit à tout ce qu'il venait de voir et se dit qu'il parlerait au garçon d'abord, dont il connaissait les parents ; puis il repensa à sa folle jeunesse et résolut fermement d'éviter à ses deux jeunes gens l'amertume qu'engendrent ces flirts dangereux.

Le vendredi suivant, ayant bien songé à tout, il alla voir Paula comme d'habitude. La brûlure du mal faisait son chemin, et la déprime avec elle. Paula fit comprendre à Pierre qu'elle ne s'attendait plus à guérir et elle se mit à pleurer. Celui-ci lui dit alors : - « Allons, Paula, ne vous laissez pas aller ; vous savez bien que les médecins font tout ce qu'ils peuvent et ils n'ont pas dit leur dernier mot ; vous ne pouvez pas être mieux soignée qu'ici ; à force de chercher, assurément ils trouveront. Et puis, dites-moi vous n'êtes pas sans espérance comme les gens qui n'ont pas la

l'ome, de Diéu que pamens davans si liesoun se ié referissié. Lou Paire Mejan n'arrivavo em'elo que de charra de parpello d'agasso ; tre qu'assajavo de parla de causo seriouso, de-bon se vesié que Paula i'esquihavo entre li det. De tout soun voulé Pèire se disié de la poutira d'aquelo marfiero. Pèr acò, èro necite de ié baia uno resoun pèr soufri ; falié, emai n'en coustèsse, trouva un biais pèr nourri soun esperit e i'esvarta uno penouso fin. Amor que noun poudié plus èstre escapo, qu'au mens soun amo lou siegue. Pèire èro sèmpre secuta pèr aquel arsun e cercavo dins lou siéu un biais pèr davera sa toco.

Un vèspre que li jour s'apichounissien, pèr cop d'asard passavo dins un rode escalabrous, entre bàrri, sus lis enforo de la ciéuta, ço qu'èro pèr éu uno escourcho agradivo dóu Licèu à soun oustau. Capitè sus dos ombro embessounado que se baiavon à plen de bouco ; en lou recouneissènt li dous èsse se desparièron e Pèire, dins l'entre-lus dóu calabrun, recouneiguè dous de sis escoulan de proumiero que tant-lèu s'esbignèron. Acò rementè à Pèire soun calignage emé Paula e se sentiguè subran indulgènt pèr éli ; mai pamens se diguè : « S'un cop se capito uno endevenènci requisto, ié parlerai proun seriousamen, à-n-aquéli afouga. » Pèire pièi masentè tout ço que venié de devista e se diguè dins éu que parlarié au drole d'abord, que couneissié si gènt ; pièi se sounjè de soun nouvelun despestela e s'afourtiguè la voulounta d'esvarta di dous jouvènt l'amarun qu'espelis d'aquéli calignage escalabert.

Lou divèndre venènt, aguènt bèn masenta soun afaire, anè vèire Paula coume à l'acoustumado. La bruladuro dóu mau caminavo, emai lou desfèci. Paula leissè coumprendre à Pèire que s'esperavo plus de gari e plourè. Eiceste ié venguè coume acò : - « Anen, Paula, vous leissés pas ana ; sabès bèn que li mège fan tout ço que podon e n'an pancaro di soun radié mot ; poudès pas èstre miés sougnado ; à forço de bousca, de-segur trouvaran. Mai pièi, digas-me, noun sias sènso esperanço coume li gènt qu'an ges

foi ; il me semble que si vous offriez vos peines et vos souffrances pour quelqu'un... Il y a tant de misère dans le monde... Selon l'esprit de notre religion, vous seriez sans nul doute un peu apaisée. Le Christ souffrit pour nous et arrive toujours le moment où nous devons souffrir nous-mêmes ; pourquoi, sur son exemple, ne pas souffrir pour d'autres et ainsi s'associer à Lui dans son œuvre de Sauveur ? » - « Certes, dit Paula, vous parlez comme un livre ; mais Dieu est loin, il m'oublie et me voilà clouée ici jusqu'au pourrissement final. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que nos douleurs ont un poids dans la balance de la Rédemption ? Nos destins sont gravés dans le marbre, et nous aurons beau dire, beau faire, nous n'y échapperons pas. » Pierre, considérant qu'il ne parviendrait à rien, tourna le gouvernail de cette façon : - « J'avais l'intention de vous demander de l'aide pour quelque chose, mais je ne crois pas que vous serez d'accord. » - « Demandez toujours, fit Paula piquée de curiosité. » - « Voici l'affaire, poursuivit Pierre. Vous savez comme moi que, quand vous êtes jeunes, vous êtes enclins aux flirts et que cela peut se payer très cher ! Deux de mes élèves se fréquentent d'une manière un peu trop ardente et cela finira mal ; j'avais, je ne vous le cacherai pas, l'intention de vous demander de prier pour eux puisque vous avez le temps, de souffrir pour eux afin que Dieu les regarde d'un bon œil et leur accorde sa grâce ; c'est cela la communion des Saints ! » Paula, ébahie, écoutait Pierre ; ce qu'il lui disait lui rappelait tout un tas de choses personnelles. - « Oui, répondit-elle, je veux bien, je suis d'accord, j'y penserai souvent, soyez-en assuré », et pour la première fois elle sourit.

En rentrant en lui-même, Pierre se disait : « Comment se fait-il que moi, si réfractaire envers les rudiments de la foi chrétienne, je suis en train de les conseiller et de les défendre ? Est-ce que, par un cheminement caché, un travail se serait effectué en moi ? » Cela le chiffonnait. « Ah ! soupirait-il, sans ce lien charnel encore vivant entre nous deux³⁹, jamais cela ne m'aurait perturbé. C'est le péché qui me conduit, il faut bien le

39 : Louis Giraud donne ici une des clés du titre de son roman.

de fe ; m'es avis que se pourgissias vòsti lagno emai vòsti soufrimen pèr quaucun... I'a tant de misèri dins lou mounde... Segound l'esperit de nosto religioun, de-segur sarias un pau apasimado. Lou Criste, pèr nautre, soufriguè e sèmpe vèn lou jour vounte fau soufri ; perqué pas, à soun eisèmple, soufri pèr d'autre e ansin se jougne à-n-Éu dins soun obro de Sauvadou ? » - « O, diguè Paula, parlas coume un libre ; mai Diéu es luen, me desóublido e me vaqui clavelado eicito enjusqu'au pourridié finau. Anas pas me faire encreire que nòstis àrsi fan comte dins l'escandau de la Redencioun ? Soun escricho, nòsti destinado, e auren bello dire, bello faire, i'escaparen pas. » Pèire veguènt qu'arrivarié en rèn, vire l'empento coume eiçò : - « Aviéu l'idèio de vous demanda ajudo pèr quaucarèn, mai crese que noun voudrés. » - « Digas toujours », faguè Paula picado sus lou tai. - « Vejeici, perseguiguè Pèire. Sabès coume iéu que, quouro sias joue, sias entrina au calignage e qu'acò se pòu paga proun car ! Dous de mis escoulan se calignon aro em'un biais proun calourènt que fara marrido fin ; aviéu, vous l'escoundrai pas, l'idèio de vous manda de prega pèr éli d'abord qu'avès de tèms, de soufri per éli fin que Diéu lis agache bountousamen e ié trague sa gràci ; es acò la coumunioun di Sant ! » Paula, pivelado, escoutavo Pèire ; ço que disié ié rementavo un fube de causo persounalo. - « O, diguè, vole ben, siéu d'acòrdi, ié penserai souvènti-fes, fugués-n'en assegura », e pèr lou proumié cop sourriguè.

En se recampant, Pèire se disié : « Coume se fai que iéu, tant reboussié pèr encapa li dounado de la fe crestiano, aro siéu en trin de li counseia emai de lis apara ? Es-ti que pèr un caminamen escoundu un travai se sarié fa dins moun sicap ? qu'uno gràci de lus aurié esclargi moun esperit ? » Acò lou tafuravo. « Ah ! souspiravo, sènso aquéu ligame carnau encaro viéu dins nàutri dous, jamai acò d'aqui noun m'aurié destourba. Es lou peccat, fau

reconnaître, dans toute cette histoire. »

- « Alors, comment vont nos deux tourtereaux ? » Voilà les paroles qui désormais accueillait Pierre lorsqu'il entra le vendredi dans la chambre de Paula. Elle s'était profondément investie dans cette affaire, elle y trouvait un but ; et, tendant tous ses efforts vers lui, elle s'en oubliait complètement ; elle en était un peu revigorée.

Vint alors le temps des crises violentes où la malade était affligée de telles douleurs qu'elle en restait toute pantelante sur son lit, assommée par les calmants.

Un mercredi, à la sortie du cours, Pierre vit que la jolie jeune fille amoureuse l'attendait. Celle-ci lui dit : « Monsieur, pardonnez-moi, mais mon père étant muté à Dakar, alors que nous ne nous y attendions pas, je viens vous dire au revoir avant que nous prenions tous l'avion vendredi, et je souhaitais auparavant vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour nous, que ce soit pour la qualité de vos cours, ou que ce soit pour le plaisir que j'y ai toujours pris. » Pierre répondit avec chaleur. Prenant des nouvelles de ses parents et de ses frères il demanda tout à coup des nouvelles de son galant. Sans s'émouvoir le moins du monde elle lui répondit : - « Puisque nous allons être séparés, nous avons tout dit à nos parents. Pour le moment, nous sommes comme fiancés et on nous a promis de nous marier dès la fin de nos études. Nous allons être éloignés, c'est sûr, mais nous nous reverrons pour les grandes vacances et, à vous dire la vérité, Monsieur, je crois que c'est mieux comme ça. »

Voilà, dit Pierre en lui-même, une affaire qui a très bien tourné ; Paula en sera ravie.

Le vendredi suivant, après avoir subi une nouvelle crise, Paula était enfermée dans sa chambre, sur ordre du médecin ; mais elle avait cependant demandé que pour Brigitte et Pierre la porte reste ouverte. Pierre était affligé de voir combien Paula souffrait ; dès qu'il entra elle lui dit : - « Je suis encore toute endolorie, mais je suis contente ; j'ai pensé sans cesse à vos deux tourtereaux. »

recounèisse, que me prejito dins tout eiçò. »

- « Alouro, coume van nòsti tourtourèu ? » Veleici li paraulo que desenant aculissien Pèire quouro rintravo lou divèndre dins la chambro de Paula. De-founs s'èro entrinado à l'afaire, ié devinavo uno toco ; e, butant soun voulé de-vers elo, se desóublidavo touto ; n'èro un pau mai revoio.

Venguè pièi lou tèms di criso fèro vounte la malauto èro desmalugado pèr la doulour e restavo pièi barbelanto sus sa litocho, ensucado pèr un dourmitòri.

Un dimècre, à la sourtido de la classo, Pèire se veguè espera pèr la poulido jouvènto calignairis. Eicesto ié venguè coume acò :
- « Moussu, fasès-me escuso, mai moun paire estènt nouma à Dakar, alouro que se l'esperavo pas, vous vène saluda amor que partèn tóuti pèr avioun divèndre e vouliéu aperavans vous gramacia pèr tout ço qu'avès fa pèr nautre, siegue l'estè de vòsti cours, siegue l'agrat que sèmpe ié prenguère. » Pèire respoundè couralamen, s'entrevant de si gènt emai de si fraire ; pièi subran ié demandè de nòvi de soun galant. Sènso se desbranda elo ié diguè :
- « Amor qu'anan èstre dessepara, avèn tout di à nòsti gènt. Pèr aro, sian coume proumés e nous an afourti que nous maridarien nòstis estùdi acaba. Anan èstre aliuencha, segur, mai se reveiren pèr li gràndi vacanço e, pèr vous parla francamen, Moussu, crese qu'es miés ansin. »

Vaqui, se diguè Pèire en se recampant, uno causo qu'a forço bèn vira ; Paula n'en sara countènto.

Lou divèndre seguènt, sus l'orle d'uno criso, Paula èro pestelado dins sa chambro, d'ordre dóu mège ; mai pamens avié demanda que pèr Bregido e Pèire la porto siegue duberto. Pèire èro pietadous de vèire de quant Paula souffrissié ; tre soun intrado, elo ié venguè coume eiçò : « Siéu encaro touto doulènto, mai siéu countènto ; me recourdère sènso relàmbi de vòsti tourtourèu. »

Alors Pierre, craintif et étonné, lui raconta l'heureux dénouement qui était survenu. Paula ferma les yeux et s'endormit.

Le vendredi suivant Pierre entra dans la chambre de Paula. Les volets presque fermés ne laissaient entrer qu'une faible lumière ; il fit des efforts pour se diriger dans la pénombre. Une odeur désagréable d'éther et de médicament le pénétra. Au bout d'un moment, il distingua le lit ; Paula sommeillait ; ses deux bras reposaient le long de son corps que le drap moulait. Son visage amaigri s'était encore un peu plus ridé, son teint avait pris la couleur du plomb. Une pilosité frisée garnissait ses lèvres et son menton depuis que l'abus des rayons avait transformé ses traits sexuels secondaires. Pierre ne reconnaissait plus ce visage d'où se dégageait une laideur que les grands yeux fermés n'illuminaient pas. Il en frémit ; il se souvint de la jolie jeune femme qui s'offrit à lui, son corps ferme, son teint délicat, ses yeux profonds. Était-ce bien le même être qui reposait ici, comme pétrifié par la mort, décharné, rapetissé, métamorphosé ?

Le sentiment d'une présence réveilla Paula qui ouvrit ses yeux exorbités par l'amaigrissement ; alors tout changea immédiatement. La face reprit une expression de vie supérieure. Pierre, très ému, retenait son souffle ; il lui semblait que Paula lui souriait. - « Vous êtes venu ? » dit-elle d'une voix faible mais chaleureuse. Les mots sortaient difficilement de la bouche de Pierre ; il lui dit « oui » avec peine. - « Il est vrai que nous sommes vendredi et que c'est votre jour » ajouta Paula. Son visage se crispa tout à coup, tous ses nerfs se tendirent, elle gémit profondément avec un râle d'animal. De ses paupières de nouveau fermées coulèrent deux larmes sur le drap. Il y eut un moment de silence ; les plaintes reprurent ensuite, profondes, pitoyables, avec une régularité cruelle qui fendait l'âme. Elle était défigurée ; ses lèvres tremblaient, ses narines frémissaient, la sueur coulait de

Alouro Pèire, plen de temour emai espanta, ié diguè l'urous desnousamen endevengu. Paula clavè si parpello e s'endourmiguè.

Lou divèndre seguènt Pèire intrè dins la chambro de Paula. Li tourno-vènt quâsi barra noun leissavon rintra qu'uno pichoto lus ; faguè un esfors pèr s'adraia dins l'oumbrun. Penivo, uno óudour d'etèr e de poutriganço s'enfournihè dins éu. Passa un moumenet, devistè la litocho ; Paula repausavo ; si dous bras lounguejavon soun cors que moulavo lou linçòu. Sa caro ameigrido s'èro encaro frounsido, soun ten s'èro ploumba. Uno bourro frisado garnissié si bouco e soun mentoun despièi que l'abusanço di rai avié muda en elo li marco seissualo segoundàri. Pèire noun recouneissié aquéu carage amor que se n'en desgajavo un leidige catiéu que li grands uei clava n'enlusissien pas. N'en ferniguè ; se rementè la poulido chato que se pourgiguè à-n-éu, soun cors ferme, soun ten cherescle, sis uei founs. Èro-ti lou meme èsse que repausavo eici, empeira dins la semblanço de la mort, descara, apichouni, muda ?

La sentido d'uno presènci revihè Paula que durbiguè sis uei alarga pèr l'ameigrimen ; alouro subran tout fuguè cambia. La fâci reprenguè uno espremido de vido majo. Pèire pretouca retenié soun alenado, ié semblavo que de lou vèire Paula sourrisié. - «Sias vengu ? » diguè d'uno voues mistoulino mai caudo. Li paraulo espelissien penousamen de la bouco de Pèire ; ié diguè o difficultousamen. - « Es vrai que vuei sian divèndre e qu'es voste jour, » venguè Paula. Sa caro subran se crespè, tóuti si nèrvi s'estirèron, gingoulè prefoundamen em'un plagnun de bèsti. De si parpello tourna-mai clavado doui lagremo regoulèron sus lou linçòu. I'aguè uno passado de silènci ; li plang pièi reprenguèron founs, pietadous, em'uno regularita fèro que pougnavo l'amo. Se tresfaciavo ; si labro avien lou tremoulun, si narro fernissien, la susour davalavo de si péu ime sus soun còu. Pèire èro destourba,

ses cheveux trempés jusque dans son cou. Pierre était bouleversé, il se trouvait inutile et en avait honte ; il aurait voulu faire quelque chose, mais il se sentait impuissant et sans ressource. Cette souffrance qu'il ne pouvait alléger le torturait. Pourquoi souffrir autant, pensait-il ? Pourquoi cette femme était-elle vautrée là, sous ses yeux, rongée à vif ? Il n'y trouvait aucun sens ; tout cela lui paraissait disproportionné, hors de raison. Bien sûr, elle avait une faute à expier, mais Dieu était bon ! Devant ces plaintes déchirantes, qui n'aurait pas été apitoyé ? Pourtant Dieu n'avait pas pitié, Dieu laissait faire. Pierre ne savait plus où il en était ; dans sa tête tout se mélangeait, un mur de métal se dressait devant lui. Épouvanté par cette lutte, il tenta de prier.

Il pensa au vendredi saint, au Corps du Christ sur la croix, à sa passion. Il le vit hurler sous l'ardeur de sa douleur. Il se rappela l'extrait d'Isaïe : « Homme de douleur – Ce sont nos souffrances qu'il a portées – Mais il était blessé pour nos péchés – Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance. »

Assurément c'est bien ceci : en vertu d'un transfert mystérieux, Dieu associait, pour lui donner vie, Paula et son Christ. Le Seigneur ne peut s'opposer à sa propre justice, puisqu'il est lui-même la Justice. Le Seigneur ne peut s'opposer à l'amour, puisqu'il est lui-même l'Amour. Alors, il transcende la Justice par l'Amour en engendrant la Miséricorde, la Miséricorde qui fait sourdre, de la pire des fautes, un jaillissement de grâce. - « Ah ! Seigneur, murmurait Pierre, mon esprit est faible, il ne peut pas tout saisir ; mais je vous en supplie, au nom du martyr de votre Christ, apaisez les souffrances de Paula, et qu'elles soient pour elle un chemin vers le Paradis. »

Paula remua un peu sa main pour attraper la clochette qui était à sa portée. - « Excusez-moi, Pierre, dit-elle à bout de souffle, personne ne peut imaginer combien je souffre ! » L'infirmière entra et, voyant la malade épuisée, lui essuya le cou et les paupières, lui mit un tissu frais sur le front et lui fit avaler un calmant. Paula s'endormit, un moment.

se vesié aqui vertadieramen sènsu utilita e n'avié vergougno ; aurié vougu faire quaucarèn, mai se sentié desgaubia e paure. Aquéu soufrimen que noun poudié ameisa lou tourtouravo. Perqué soufri tant qu'acò, se disié ? Perqué aquelo femo se viéutavo aqui, soutu sis uei, rousigado à viéu ? Noun descurbié ges d'esclargimen ; tout acò ié pareissié desproupourciouna, foro cap. Segur, i'avié uno deco d'espia, mai Diéu èro bon ! Davans aquéli plagnitudo sôuvertu, qu noun sarié esta pietadous ? Pamens Diéu noun avié pieta, Diéu leissavo ana. Pèire sabié plus vounte n'èro ; dins sa cabesso tout viravo, uno paret d'aram s'aubouravo davans éu. Esfraia pèr aquelo lucho, s'assajè de prega.

Se sounjè dóu divèndre sant, dóu Cors dóu Criste sus la poutènci, de sa passioun. Lou veguè ginja soutu la pougueduro de la doulour. Se rementè lou retai d'Isaïo : "Ome de doulour - Èro nòsti malautié que pourtavo - L'avèn trafega pèr nòsti peccat - Agradè à Diéu de l'amaluga de soufrènço."

Segur, èro bèn eiçò : pèr un trasferimen misterious, Diéu apariavo, pèr ié baia vido, Paula emé soun Criste. Lou Segneur noun pòu ana contro sa justço, amor qu'es éu-meme la Justço. Lou Segneur noun pòu ana contro l'Amour, d'abord qu'es éu-meme l'Amour. Alouro, traspasso la Justço pèr l'Amour en coungreiant la Misericòrdi, la Misericòrdi que poutiro de la deco la mai estraviado un sourgènt de gràci. - « Ah ! Segneur, murmuravo Pèire, moun esperit es infierme, noun pòu tout encapa ; mai vous n'en supplique, pèr l'angòni de voste Criste, ameisas li soufrènço de Paula, que pièi fugon pèr elo l'avengudo de Paradis. »

Paula abouleguè un brisoun sa man pèr avera l'esquerlo qu'èro à sa pourtado. - « Escusas-me, Pèire, venguè dins qu'uno alenado, degun noun pòu capi ço que souffrisse ! » L'infirmiero intrè e, veguènt la malauto en demens, i'eissuguè lou còu emai lis uei, ié metè pièi un peioun fresc sus lou front e ié faguè engoula uno poutingo apasimanto. Paula s'assoumiguè, uno passado.

Dans la mémoire de Pierre affleura le beau visage de la jeune fille qui vint en surimpression se poser au-dessus de l'horrible masque de pierre qui se trouvait devant lui. Interpellé par cette vision, son esprit entrevoyait les raisons et les conséquences des actes accomplis. Quelque chose de vivant se mettait à bouger en lui et le brûlait. Paula, un peu remise, l'observait de nouveau. Avant que sa virilité n'ait pris le dessus il dit : - « Oui, j'étais venu vous demander pardon, Paula, de tout le mal que je vous ai fait jadis ! » Pierre parlait d'une voix étouffée et Paula devina ses paroles plus qu'elle ne les entendit. Aussitôt, ses pommettes rougirent et un éclair passa dans ses yeux. - « Je n'ai rien à vous pardonner, Pierre, répondit-elle ; vous ne m'avez fait aucun mal. » Pierre, libéré par ce qu'il venait d'entendre, posa sa main robuste sur la main sèche de Paula, petit morceau de cire blanche qui n'existerait bientôt plus. Il sentit la malade qui frémissait sous son toucher. « Paula, autrefois je me suis mal conduit envers vous, reprit Pierre ; j'étais certain que les corps éclos étaient mûrs pour l'amour ; mais je ne connaissais pas l'Amour en ce temps-là. Vous étiez une jeune fille pure, Paula, j'ai porté sur vous une main malheureuse ; je vous en demande pardon une fois encore. » Pierre formula tout cela sans regarder le visage de son amie. Deux larmes coulaient des yeux de Paula. Il y eut un silence. - « J'attendais cela depuis vingt ans, Pierre, répondit-elle ; et sa main, de dessous, passa au-dessus de celle de Pierre ; elle était glacée et noueuse. - « Oui, je vous ai aimé ; il est vrai que vous m'avez ouverte à l'amour, vous avez libéré en moi une force enivrante qui m'a bouleversée ; il est vrai que je vous ai attendu aussi exaltée que la femelle du papillon qui attend son époux. Tout cela formait l'excitation de ma vie quotidienne, mais c'était aussi le bonheur. Je n'ai rien à vous pardonner, car tout ce qui est venu de vous n'a été que joie. J'ai toujours envié Brigitte. Mais je n'aurais jamais pu vous apporter le bonheur qu'elle vous apporte. J'étais trop passionnée, trop ardente, trop absolue ; ainsi, ce qui s'est passé entre vous deux est béni. »

Pierre écoutait, les yeux fixés sur cette main fragile qui

Dins la memento de Pèire aflourè lou bèu carage de la chato que venguè en subre-vesioun se pausa sus l'orre masco empeira aqui davans éu. Afiela pèr aquelo visto, soun esperit encapavo li cap emai li seguido dis ate pausa. Quicon de vivènt se descaiavo dins éu e lou cremavo. Paula, entre-siavo, tourna-mai l'espinchavo. Davans que soun masclun l'ague mestreja diguè : « O, ère vengu pèr vous demanda perdoun, Paula, de tout lou mau que vous faguère àutri-tèms ! » Pèire parlavo d'uno voues estoufado e si paraulo, Paula li devinè pulèu que lis ausiguè. Subran, lis encarneto l'enflourèron e dins si vistoun uno escluciado passè. - « Ai pas rèn de vous perdouna, Pèire, diguè ; noun m'avès jamai ges fa de mau. » Pèire, libera pèr ço que venié d'ausi, metè sa man caloussudo sus la maneto estequido de Paula, tros de ciro clarinèu que, basto, bèn-lèu noun sarié plus. À soun touca sentiguè ferni la malauto. « Paula, àutri-fes, à respèt de vous, agiguère mau, diguè Pèire ; teniéu per verai que li cors espeli èron madur pèr l'amour ; mai alouro noun counaissiéu l'Amour. Erias uno chato lindo, Paula, ai garça sus vous uno malastrouso man ; vous n'en demande tourna-mai perdoun. » Pèire debanè tout eiçò sèns agacha lou carage ami. Dos lagremo raiavon dis uei de Paula. L'aguè un silènci. - « Desempièi vint an esperave eiçò, Pèire, diguè ; e sa man, d'en-dessouto qu'èro, passè sus la de Pèire ; èro frejo e nousado. - « O, vous amère ; es verai que m'avès durbi l'amour, avès despestela dins iéu uno forço enebrianto que m'a trafegado ; es verai que vous esperère barbelanto coume la parpaiouno espèro soun espous. Tout eiçò èro lou reboulimen journadié, mai èro tambèn lou bonur. Ai pas rèn de vous perdouna, d'abord que tout ço que m'es vengu de vous es esta joio. Siéu estado sèmpre envejouso de Bregido. Pamens, noun auriéu poussu vous traire lou bonur que vous baio. Ère trop apassiounado, trop voulountouso, trop assouludo ; ansin, ço que s'es coumpli pèr v'àutri dous es benura. »

Pèire escoutavo, lis uei ribla sus aquesto manoto que

s'échauffait et frémissait ; il aurait voulu enlever la sienne ; il songeait surtout à Brigitte ; il n'aurait pas voulu qu'elle voie cela. Pourtant, le regard limpide de son épouse traversa sa conscience ; il laissa sa main, car il devinait intérieurement que Brigitte l'aurait compris. La confiance dans laquelle ils vivaient tous les deux était suffisamment élevée pour qu'aucune bassesse ne vienne salir l'un ou l'autre. Il savait que sa femme approuvait.

- « Puisque ce moment m'est offert, dit Paula, je souhaite que vous sachiez tout. Ensuite, sans nul doute, vous me détesterez, mais vous serez libéré de moi. » Pierre fit un geste d'étonnement. - « Écoutez jusqu'à la fin, reprit lentement Paula ; je suis bien fatiguée, ayez patience ! Il y a dix ans de cela, je vis arriver la trentaine ; tout cet amour que je vous portais se gaspillait sans espoir ; j'eus peur de vieillir toute seule. Ce feu, dans mon cœur, que vous avez allumé, avait besoin de se consumer. Je rencontrai alors Pecorani. » Paula s'arrêta un instant, visiblement épuisée, émue peut-être aussi par ce qu'elle disait. - « Vous le connaissez, il est marié ; je ne le savais pas alors ; quand je l'appris, le mal était fait. Je fis taire tous les préjugés, tous les scrupules ; je lui donnai mon corps, et il l'apaisa. C'est de cette façon que je pus vous aimer, encore et toujours. »

Stupéfait, les paupières fermées, la gorge serrée, les membres engourdis, Pierre hérissé descendait en enfer. - « Puis le drame est arrivé ; je tombai deux fois enceinte ; je ne pus accueillir les petits bâtards qui auraient déshonoré ma famille et achevé mon père. Pecorani m'aimait, j'ai été sa consolation ; aucun homme n'aurait fait ce qu'il a fait pour moi. Arriva pourtant le jour où notre débauche ne put plus se cacher. Ce fut le temps des mensonges quotidiens, des dissimulations qui finissent toujours par se retourner contre vous. La découverte par mon père d'une lettre qui en disait long, hélas, ne fut pas étrangère à sa mort. » La voix tremblait et se brisait ; Paula ne pouvait plus continuer. Pierre voulait enlever sa main, il faisait un effort surhumain pour la laisser : il lui semblait que ces doigts pécheurs le marquaient comme le fer des gardians marque le bétail. Un moment, la

s'escaufavo e fernissié ; aurié vougu leva la siéuno ; se sounjavo majamen de Bregido ; noun aurié vougu que veguèsse eiçò. Pamens, la claro espinchado de sa mouié trevè sa memento ; leissè sa man, amor que dins éu devinavo que Bregido l'aurié coumprés. Lou plan de fisanço ounte vivien ambedous èro proun enaussa pèr que ges de mesquinarié noun rimèsse jamai l'un vo l'autre. Sabié que sa femo èro aproubativo.

- « D'abord qu'aquesto ouro m'es baiado, venguè Paula, m'es de-bon que saupessias tout. Après, de-segur vous vendrai en òdi, mai sarés deliéura de iéu. » Pèire faguè un gèst d'estounamen. - « Ausissès fin qu'au clava, reprenguè plan-plan Paula ; siéu proun fatigado, agués paciènci ! I'a d'acò dès an, veguère veni la trenteno ; tout aquel amour que vous belavo, se degaiavo sènso esperado ; aguère pòu de vieii souleto. Aquéu fiò, dins moun cors, que l'avès atuba, avié besoun de crema. Rescountrère Pecorani. » Paula calè un brisoun, vesiblamen abenado, belèu esmougudo tambèn pèr ço que disié. - « Lou couneissès, es marida ; lou sabiéu pas, alouro ; quouro l'aprenguère, lou mau èro fa. Metère un chut à tóuti li prejuja, à tóuti li chancello ; ié dounère moun cors, éu l'apasimè. Es ansin que, sènso remaïssò, pousquère vous ama. »

Palafica, li parpello clucho, li galet quicha, li membre rafreja, Pèire enrebeli s'aprefoundissié dins l'infèr. - « Pièi lou tragi es vengu ; dous cop fuguère aprens ; noun pousquère aceta li bastardoun qu'aurien desounta ma famiho e acaba moun paire. Pecorani me voulié bèn, siéu estado soun soulas ; ges d'ome aurié fa pèr iéu ço qu'a fa. Venguè un jour pamens vounte noste gourrinige noun pousquè plus s'escoundre. Fuguè lou tems di messorgo journadiero, dis acatamen que sèmpe finisson pèr vous vira contro. La descuberto pèr moun paure paire d'uno letro que n'en disié long, ai las ! n'es pas pèr rèn dins sa mort. » La voues tremoulè e se roumpè ; Paula noun poudié plus tira luen. Pèire voulié derraba sa man, fasié un esperfors tras-qu'uman pèr la leïssa ; ié semblavo qu'aquéli det pecadou lou marcavon coume lou ferre di gardian marco li bèsti. Uno passadeto, lou quicha de Paula

pression de Paula se fit moins forte ; aussitôt Pierre ôta sa main.

Le silence emplissait toute la pièce ; Pierre ne voulait le briser ; au contraire, il s'y attachait, il aurait aimé qu'il dure éternellement. Croulant sous le poids de ce qu'il venait d'entendre, la tête dans ses mains, il était presque assommé. Après un long moment, il se mit à douter : peut-être était-ce une dernière stratégie de Paula ? Peut-être tant de souffrance lui avait fait perdre la raison ? On a déjà vu des choses comme ça. - « Vous me détestez, mon ami ? » Pierre ne pouvait pas regarder Paula. Il se leva et entrouvrit le rideau de la fenêtre pour chercher dans l'agitation de la rue une diversion à cet air irrespirable. Il avait besoin de voir de la vie ; il n'en pouvait plus, cette chambre lui semblait un tombeau. Pour lui l'odeur de la clinique s'associait à l'odeur du péché ! La vue du mouvement lui redonna des forces ; - « Je ne peux pas croire tout cela, fit-il en se retournant ; vous êtes peut-être fatiguée, Paula ? Peut-être avez-vous rêvé tout ça durant vos longues journées de maladie ? »

Au fur et à mesure qu'il parlait, il se confortait dans son idée ; il ignorait les raisons de ces atroces confidences mais Paula ne pouvait pas être aussi affreuse ; et il ajouta : - « Je ne peux croire ce que vous me dites, Paula ; vous avez pourtant la foi, vous alliez communier pour les fêtes, combien de fois vous y ai-je vue ! » - « Ah ! Je savais bien, Pierre, que vous ne voudriez pas me voir telle que je suis ; vous avez gardé le souvenir de celle que je fus ! Je connais mon mal, Pierre, je finis de pourrir vivante, je suis prête pour le tombeau, je vais mourir. J'ai refusé le prêtre, parce que je souhaitais tout vous raconter d'abord car vous avez été la raison de mes espérances. Tout est vrai, tout ! Si j'ai continué à fréquenter l'église, ce n'est que pour donner le change. J'ai fait de fausses confessions, j'ai fait des communions qui méritent... » - « Ça suffit, Paula ! cria Pierre, je ne peux pas en entendre davantage, j'en ai assez. » Et, se jetant aux pieds du lit, il attrapa la main de Paula et la baisa en demandant de nouveau pardon, à bout de souffle. - « Maintenant, dit Paula, je ne veux plus mourir sans confession, je suis prête à voir le prêtre ; dites-

se faguè mens grèu ; tant-lèu Pèire levè sa man.

Lou silènci emplanavo lou membre ; Pèire noun voulié lou roumpre ; au contro, se ié butavo, aurié ama que durèsse sèmpre. Amaluga pèr lou pes de ço que venié d'ausi, lou cap dintre si man, èro aqui ensuca. Passa un tèms proun long, aguè doutanço ; belèu èro uno radiero drudarié de Paula ? Belèu tant de souffrènço l'avien destimburlado ? De causo ansin s'èron deja visto. - « Vous vène en òdi, ami ? » Pèire noun poudié agacha Paula. Se levè e entre-durbiguè lou ridèu de l'èstro pèr bousca dins l'ana-veni de la carriero uno escapado d'aquel aire noun respirable. Avié besoun de vèire de vido ; n'en poudié plus, aquelo chambro ié semblavo un toumbèu. Pèr éu l'óudour de la clinico s'embessounavo à l'óudour dóu pecat ! La visto dóu mouvimen ié baiè tourna-mai de forço ; - « Noun pode crèire tout acò, diguè en se revirant ; belèu sias fatigado, Paula ? Belèu avès-ti pantaia tout eiçò dins vòsti lònghi journado amalautido ? »

D'à mesuro que parlavo, s'acertanavo dins soun idèio ; noun sabié l'encauso d'aquéli orri counfidènci mai Paula noun poudié èstre tant leidasso ; e ié venguè mai : - « Noun pode crèire en ço que disès, Paula ; avès pamens la fe, anavias pièi coumunia pèr li fèsto, vous ai visto quant de cop ! » - « Ah ! Sabiéu bèn, Pèire, que voudrias pas me vèire talo que siéu ; avès serva lou souveni de la que fuguère ! Sabe moun mau, Pèire, acabe de pourri vivènto, siéu lèsto pèr lou cros, vau mouri. Ai refusa lou prèire, amor que vouliéu d'en-premié debana tout à vous car sias sèmpre ista l'encauso de la miéu espèro. Tout es vrai, tout ! S'ai persegui de treva la glèiso, n'es que pèr faire escàmbi. Ai fa de messourguiéri counfessioun, ai fa de coumunioun que s'ameriton... » - « Basto, Paula ! cridè Pèire, n'en pode plus ausi, n'ai proun. » E, se jitant i pèd dóu lié, agantè la man de Paula emai la poutounè en disènt tourna-mai perdoun dins qu'uno alenado. - « Aro, diguè Paula, noun vole mouri descounfèssò, pode vèire lou prèire ; digas-ié de

lui de venir. »

Pierre se leva et disparut. Une fois la porte fermée, il courut dans le couloir. Il n'avait qu'un seul désir : fuir, courir, s'échapper, voir de la lumière, du vert, du soleil ! C'est ainsi qu'au bout d'un moment il se retrouva au milieu des terres.

La clarté du soleil enflammait la campagne, les champs cultivés n'étaient plus qu'un dégradé d'ocres. L'orée des vignes, les rangées d'oliviers, les allées de platanes, les bastides blanches, l'agencement des montagnes et des collines, tout chantait l'ordre, le calme, la paix. Pierre prit une pleine bouffée d'air pur comme celle que prend un noyé qui lutte à la surface des eaux. À quelques pas de là il aperçut un figuier dont la souche noueuse et basse lui offrait de quoi s'asseoir.

Tout sa vie défila devant ses yeux. Il venait de comprendre le sens du péché, il avait deviné les obstacles qu'il provoque dans l'ordre du créé, il avait distingué dans ses effets la nature de l'affront fait à Dieu et les conséquences qui en découlent. Ces vérités, il se les était déjà appropriées, petit à petit, depuis quelques temps ; mais il les avait intégrées d'une manière intellectuelle, il ne les avait pas assimilées par le cœur. Voilà que les feuilles presque sèches de l'herbier se changeaient en herbe vivante.

Il venait de descendre dans les lieux inférieurs grâce à une expérience personnelle. Le récit qu'elle venait de lui faire, Paula le lui avait offert comme une dernière démonstration d'amour au moment où elle s'en allait définitivement. Mais elle ne s'était pas rendu compte qu'il s'agissait pour lui d'un réquisitoire. Pierre souffrait, il aurait voulu pleurer sur la poitrine de Brigitte ; mais avant de la retrouver, il souhaitait que la tempête qui le secouait se calme un peu. Ses yeux fixés vers l'horizon regardaient sans rien voir véritablement, puisqu'ils étaient tournés vers l'intérieur. Pourtant ils envoyèrent à son esprit l'image des pieds meurtris et tragiques d'une rangée d'oliviers gelés par les froids terribles de l'année passée. Ces formes noires et remuantes s'imprimèrent en lui. Il lui sembla que les arbres se transformaient en personnages

veni. »

Pèire s'aubourè e s'esbignè. La porto barrado, landè dins lou courredou. N'avié qu'uno desiranço : fugi, s'enaira, s'espaça, vèire de jour, de verd, de soulèu ! Es ansin qu'après uno passado se retrouvè enfre-terro.

L'escandihado enfioucavo lou terraire, li tenamen fatura n'èron qu'un variamen d'ocro. Lis óuriero di vigno, li teso d'óulivié, lis avengudo de platano, li blànqui bastido, l'engimbramen di mountagno e di colo, tout cantavo l'ordre, la calamo, la pas. Pèire prenguè uno grosso alenado d'aire pur coume la d'un negadis que subroundo. À quàuqui pas devistè uno figuiero que soun to nouselu e bas ié pourgissié un sèti.

Touto sa vido se degrunè davans sis uei. Venié d'encapa lou sèns dóu pecat, avié devina l'embroi que nouso dins l'ordre dóu crea, avié devista dins sis efèt la qualita de l'escorno facho à Diéu e li seguido que n'en regoulon. Aquéli verita, lis avié ja facho siéuno, pau à cha pau, desempièi quàuqui tems ; mai lis avié caupudo em'un biais inteleituau, noun lis avié agantado pèr lou cor. Veici que li fueio entre-secado de l'erbié se tremudavon en erbo vivènto.

Venié de s'abasa dins li rode inferiour pèr un esperimen persounau. Lou raconte que venié de ié debana, Paula l'avié pourgi coume uno radiero demoustranço d'amour dins lou moumen de soun entier abenamen. Mai noun s'èro avisado qu'èro per éu un requisitòri. Pèire soufrissié, aurié vougu ploura sus lou pitre de Bregido ; mai avans de la tourna vèire, desiravo que l'aurasso que lou gansaiavo s'ameisèsse. Sis uei tanca dre davans éu espinchavon sènsò rèn vèire, amor qu'èron vira en dintre. Pamens mandèron à soun esperit l'image di pèd soufrachous e tragi d'uno tiero d'óulivié gela pèr li gràndi fresquero de la rèire-annado. Aquéli formo negro e balarello s'estampèron dins éu. Ié semblè que lis aubre se mudavon en persounage cabelu e li branco en

chevelus et les branches en mains gigantesques, puis tout dansait selon un rythme languissant. Au milieu des arbres danseurs, il distingua une tache blanche exténuée et Pierre vécut l'agonie du Christ dans la Sainte oliveraie⁴⁰. Il lui semblait qu'il pouvait lire dans l'âme du Christ. Il le vit porter les péchés, accepter volontairement et par amour de se charger des péchés. Il le vit pleurer, trembler, éreinté par l'horreur que tous les péchés engendrent les uns à la suite des autres en offensant le Père. Chose curieuse : dans chaque péché capital se distinguaient les traces de toutes les autres fautes. En même temps on voyait tout ce qui, dans l'évangile, permet d'anéantir les différents degrés de la chute jusqu'à la source du mal qui est le cœur des hommes. Quand Jésus souffrit pour la luxure, Pierre considéra le péché en lui-même et toutes ses racines, toutes ses tromperies, toute sa méchanceté mais également tout l'écœurement que le Christ en éprouvait par rapport à la perfection de Dieu. Cette nausée insupportable lui fit suer tant de sang que sa robe en était totalement imprégnée. Pierre vécut aussi la remontée jusqu'à la source de son propre péché. Il vit sa virilité orgueilleuse, son œil dévergondé convoiter la créature de Dieu afin d'en profiter lui seul. Il se vit préférer la créature au créateur. Il constata, depuis l'endroit où il se trouvait, l'enchaînement qui, de causes en effets, avait conduit Paula de son premier baiser à la brûlure charnelle, à l'abomination ; depuis le désir planté par lui, Pierre, dans son cœur, jusqu'à la chute, jusqu'au blasphème, jusqu'à la souffrance impitoyable.

Pour la première fois Pierre commençait à voir clairement en lui. Il vit sa pauvreté, sa misère, son néant. Il se croyait droit, loyal, chevaleresque et bon, et il se retrouvait maintenant l'acteur coupable d'une faute grave. Quelque chose se révoltait en lui, son entendement ne parvenait pas à dénouer les liens entre les causes et les conséquences, et lui montrait une disproportion énorme,

40 : Il s'agit bien sûr ici de la nuit passée par le Christ au Jardin des Oliviers, encore nommé Gethsémani, la veille de son calvaire. Voir *Évangile de Matthieu*, chap.26, *Évangile de Marc*, chap.14, *Évangile de Luc*, chap.22 et *Évangile de Jean*, chap.18.

gigànti manasso, pièi tout balavo segound un ritme languissous. Au mitan dis aubre dansaire, devistè uno blanco taco ablasigado e Pèire visquè l'angòni dóu Criste dins la Santo óuliveiredo. Ié semblavo que poudié legi dins l'amo dóu Criste. Lou veguè pourta li pecat, aceta voulountarimen e pèr amour d'encarga li pecat. Lou veguè ploura, tremoula, ablasiga pèr l'abourimen que toui li pecat en seguido coumpligon en fasènt escorno au Paire. Causo curiouso: dins cade pecat capitau se devinavo li piado de tóuti lis àutri deco. En meme tèms se vesié tout ço que, dins l'evangèli, ajudo pèr buta l'assourbimen di difèrènt grad de la descasudo fin qu'au sourgènt dóu mau qu'es lou cor dis ome. Quouro Jéuse soufriguè pèr la lussùri, Pèire devistè lou pecat pèr éu-meme emé tout soun racinage, tóuti si finoucharié, touto sa cativié e tambèn lou bóumi que lou Criste n'avié à respèt de la perfecioun de Diéu. Aquéu mau-cor noun supourtable ié faguè tant susa de sang que sa raubo n'èro esbegudo. Pèire visquè tambèn la remountado vers lou sourgènt dóu pecat siéu. Veguè soun ourguious masclun, soun uei desgouverna coubeja la creaturo de Diéu fin de n'en jouvi pèr éu soulet. Se veguè preferi la creaturo pulèu que lou creadou. Visquè d'eici l'encadenamen que, de cap en seguido, avié mena Paula de soun proumié poutoun à la cremesoun carnalo, à l'abourricioun ; despièi lou coubés planta dins soun cor pèr éu, Pèire, fin qu'à la descasudo, fin qu'à l'escoumenjo, fin qu'au soufrimen despiedadous.

Pèr lou proumié cop Pèire acoumençavo de vèire claramen dins éu. Veguè sa paureta, sa misèri, soun noun-rèn. Se cresié dre, leiau, cavaleirous e bon, e aro se capitavo lou sòci fautible d'uno deco grèvo. Quaucarèn s'enrebelissié dins éu, sa coumprenènço n'arrivavo pas de desembouia lou ligame entre li causo e li seguido, i'afourtissié uno desproupourcioun majo, sènso mesuro,

sans commune mesure, entre la naissance du péché et ses effets ; entre les jouissances qui semblaient inoffensives dans l'ordre de la Nature et les conséquences honteuses qui en découlaient. Pierre, aussitôt, revit le Christ ; alors il comprit tout, toute demande cessa ; il ne resta plus que l'impénétrable volonté de Dieu. Il se sentit d'un seul coup attrapé par une main puissante et volontaire qui le soulevait pendant qu'une voix lui soufflait : « Je t'ai offert le cadeau d'une lumineuse compréhension, désormais tu vas connaître le monde avec l'œil de Dieu. » Immédiatement il se trouva devant une gigantesque paupière ouverte qu'il voyait depuis l'intérieur et qui semblait de bronze. Pierre épouvanté ne distinguait rien, tant il avait peur d'assister à des spectacles insupportables. Mais la voix reprit : « Ouvre tes yeux, observe. » Alors il laissa glisser son regard par l'œil ouvert. C'était le monde et les êtres, tels qu'ils sont habituellement ; il en était sidéré. De nouveau, la voix dit : « Observe mieux. » Et Pierre découvrit quelque chose qui lui avait tout d'abord échappé : un fleuve vivant baignait tous les êtres. Une fois encore, la voix dit : « Ce fleuve au cours puissant c'est l'Amour de Dieu qui baigne tous les hommes ; ceux qui se laissent emporter accèdent aux mystères insondables de l'Amour ; pour ceux qui résistent, les mystères sont impénétrables. » Et Pierre vit le fleuve montrer les liens qui unissent les êtres et les événements qui en découlent. Avec une limpidité incroyable, il vit l'évidence du lien entre la débauche de Pecorani et de Paula et sa maladie pitoyable. Le lien qu'il y avait entre les avortements de Paula et son mariage stérile, à lui, Pierre. Le lien entre la brûlure amoureuse de Paula que lui, Pierre, avait provoquée et son désir de paternité tranché dans la fleur de l'âge et pour toujours⁴¹. De nouveau, la voix dévoilait ces choses cachées, faisant comprendre à Pierre que ce qui paraît catastrophe et malheur pour les yeux des hommes, qui n'y voient que châtement immérité, n'est que pure charité de Dieu. Ainsi est fait l'Amour Divin ! La gigantesque paupière se ferma. Pierre se

41 : L'anaphore du mot « lien » vient confirmer une fois encore la légitimité du titre du roman.

entre la neissènço dóu peccat emai si seguido ; entre li jouvissènço que pareissien lèimo dins l'ordre naturau e lis efèt desouti que n'en desgrunavon. Pèire, tout-d'uno, reveguè lou Criste ; alouro coumprenguè tout, touto demando s'abenè ; noun soubrè plus que lou descouneissable voulé de Diéu. Subran se sentiguè aganta pèr uno man pouderoso e voulountàri que l'enaussè dóu tèms qu'uno voues ié boufavo : « T'ai baia uno douno d'esclargido, aro vas devista lou mounde pèr l'uei de Diéu. » Tant-lèu s'atrouvè davans uno parpello gigantouso duberto qu'èu vesié de l'envers e que semblavo d'aram. Pèire escalustra vesié pas rèn, amor qu'avié temour de descurbi de causo espetaclouso que soun pas de supourta. Mai la voues tourna-mai diguè : « Duerbe tis uei, agacho. » Alouro leissè esquiha sa visto pèr l'uei dubert. Èro lou mounde e lis èsse, tau que soun à l'acoustumado ; n'èro tras-qu'espanta. Tourna, la voues diguè : « Agacho miés ». E Pèire devistè quicon que d'en-premié i'avié escapa : un flume vivènt bagnavo toui lis èsse. Tourna, la voues diguè : « Aquéu flume que deslamo es l'Amour de Diéu que bagno toui lis ome ; li que se laisson pourta encapon li mistèri indevinable de l'Amour ; pèr li que refuson, li mistèri ié soun clava ». E Pèire veguè lou flume rèndre clar li ligame dis èsse entre éli e lis escasènço que n'en desgrunon. Em'un clarun qu'es pas de dire, veguè à bèllis uei vesènt lou ligame que i'avié entre lou gourrinige de Pecorani e de Paula e sa malautié despichouso. Lou ligame que i'avié entre li mourtoun de Paula e soun maridage esterle à-n-éu, Pèire. Lou ligame entre la cremesoun amourouso de Paula qu'èu, Pèire, avié atubado e soun desir peirenau tranca dins sa flour pèr sèmpe. Tourna, la voues destriavo aquéli causo escoundudo, fasènt devina à Pèire que ço qu'es auvèri e malastre pèr lis uei oumenen, que ié veson un castigamen noun merita, pèr Diéu es majo carita. Ansin es l'Amour Divinau ! La parpello se cluguè, Pèire s'atrouvè

retrouva assis tout seul sur son figuier. Ce cadeau d'une lumineuse compréhension marqua son esprit ; mais lorsqu'il essayait de revivre ce moment limpide, il ne put jamais obtenir une si pure clarté. Alors Pierre se rappela la volonté de Paula : « Maintenant je suis prête à voir le prêtre ; dites-lui de venir. »

Il se dirigea vers la ville, depuis la banlieue. Même si son heure d'arrivée dépassait largement les horaires du prêtre, Pierre frappa à sa porte. Le Père Mejan était chez lui. Il fit entrer son visiteur dans la cellule qui lui servait de chambre et de bureau. Il ferma le livre qu'assurément il était en train de lire et reprit sa montre qu'il avait laissée sur la table pour réguler sa méditation.

Le Père se rendit vite compte de l'agitation de son visiteur ; aussi évoqua-t-il tout de suite leur sujet commun de discussion. - « À propos, lui dit-il, je suis sans résultat concret au sujet de votre amie ; je prie pourtant tous les jours pour elle à la messe ! » Pierre saisit la balle au bond et raconta sommairement au Père ce qu'il venait de vivre, en cachant seulement les points qui le gênaient. Au fur et à mesure que Pierre parlait, les yeux du Père Mejan s'adoucissaient ; il mit la tête dans ses mains et demeura ainsi un long moment.

Ce silence pesait à Pierre qui attendait péniblement de savoir ce que son interlocuteur pensait. - « Quelle épreuve ! fit enfin celui-ci, mais ô combien riche, je crois, et spirituelle ! Que Dieu en soit remercié. Dans ma conscience de prêtre je suis certain qu'Il vous a parlé aujourd'hui. Je connais suffisamment votre droiture et je sais que lorsque vous avez reçu le sacrement du mariage vous vous étiez confessé de vos fautes de jeunesse. Toutefois, vous en êtes-vous repenti ? Avez-vous bien mesuré la portée du mal accompli ? Même si vous l'aviez jugé bien minime ? Dans le mal, hélas, comme dans le bien, de la graine la plus petite peut pousser un arbre gigantesque. Tous les jours Dieu nous parle à travers des événements, des occasions les plus diverses et même

soulet asseta sus sa figuiero. Aquelo douno d'esclargido estampè soun esperit ; mai quouro assajavo de revieure aquelo passado blouso, jamai noun pousquè davera un tant linde clarun. Alouro Pèire se recourdè dóu voulé de Paula : « Aro pode vèire lou prèire, digas-ié de veni. »

Pèr la banliogo, s'adraiè vers la vilo. Emai soun ouro de vengudo fuguèsse marcado plus tardiero sus la griho dóu tèms dóu prèire, Pèire turtè. Lou Paire Mejan èro au siéu. Faguè rintra soun vesitaire dins la cello que ié fasié chambro e burèu. Clavè lou libre qu'èro, segur, en trin de legi e reprenquè sa mostro qu'avié leissado sus la taulo pèr gouverna sa meditacioun.

Lou Paire se rendè lèu comte dóu reboulimen de soun vesitaire ; tambèn, enreguè subran soun coumun sujèt de pensamen. - « A prepaus, ié venguè, siéu sènso resulto toucablo à respèt de vosto amigo ; prègue pamens toui li jour pèr elo à la messo ! » Pèire agantè l'esco e debanè au Paire lou gros de ço que venié de viéure, escoundènt pèr reservo tant soulamen li tai que lou geinavon. D'à mesuro que Pèire charravo, lis uei dóu Paire Mejan s'enlenissien ; se prenguè pièi lou cap dins si man e istè ansin un moumenas.

Aquéu silènci pareissié grèu à Pèire dins l'ànci de saupre ço que soun entre-parlaire pensavo. - « Quinto esprovo ! diguè pièi aqeste, mai de quant drudo, crese, emai esperitalo ! Fau n'en gramacia Diéu. Dins ma counsciènci de prèire siéu assegura que vuei vous a parla. Counèisse proun vosto drechuro e sabe que quouro reçauperias lou sacramen de maridage vous erias en counfessioun acusa de vòsti deco de jouvènço. Pamens, n'avès-ti agu de repentimen ? Avès-ti mesura la pourtado dóu mau coumpli ? Tant pichot que fugue segound voste crèire ? Dins lou mau, ai-las ! coume dins lou bèn, la grano la mai pichouneto pòu espeli un aubras gigantes. Toui li jour Diéu nous parlo au travès dis evenimen, dis escasènço emai di gènt. Lou mounde fa, éu

des gens. Les humains font, eux aussi, des expériences dramatiques, commettent des actes identiques aux vôtres sans pour autant lire les signes spirituels. Pour deux êtres choisis, une faute a été la cause d'une rencontre avec Dieu, et Il leur a parlé à travers cette affaire. Admirons sa bonté, comprenons sa façon de voir. Il n'empêcha point que la faute soit commise, comme on déroule un écheveau, pour laisser s'enchaîner ses tragiques conséquences. C'était le seul moyen de toucher vos cœurs et d'ouvrir vos esprits. Il a fallu que vous vous affranchissiez de plus en plus de votre orgueil, de votre estime et, sacrifice ultime, que la beauté qui vous avait si bien servi d'échelle pour atteindre Dieu vous fasse défaut. Il a fallu que vous deveniez pauvre de toute chose, certain que rien ne venait de vous mais tout de Dieu, afin que le Seigneur étende votre douloureux néant, obtenu avec patience par son essentielle présence. Où abonda le péché, la grâce abonda ; n'est-ce pas là le fruit de ce qui vous est arrivé entre Mademoiselle Paula et vous ? »

Pierre, attentif, écoutait le Père dont les paroles faisaient mouche. Il sentait en lui un besoin incoercible d'élargir le propos pour en tirer toute la substantifique moelle. Le Père devina le désir de cet homme et sut lui faire entrevoir qu'il est nécessaire de connaître la nuit avant de comprendre.

Pierre confia au prêtre les changements qui s'étaient opérés en lui depuis le jour où Jacques d'Estève l'avait informé du sort de Paula ; comment, depuis, sans qu'il s'en aperçoive, il avait changé ses avis sur la foi, la souffrance, Dieu. Le Père Mejan se dit que Pierre était prêt pour une efficace confession et le lui dit avec franchise. Pierre en tomba d'accord et ce soir-là il rentra chez lui en Paix.

Brigitte informée de l'état misérable dans lequel se trouvait Paula, en femme avisée, prit les devants et résolut d'aller au monastère du Carmel pour qu'il prenne en charge Paula. Elle y alla à pied en priant comme dans un pèlerinage et elle se disait : « Aux grands maux les grands remèdes. Nous en sommes aujourd'hui à la fin, il faut s'assurer de la victoire, accordons-

tambèn, d'esperimen dramati, pauso d'ate parié di vostre sènso pèr acò legi lis entre-signes esperitau. Pèr dous èsse chausi, uno deco es estado l'encauso d'un rescontre emé Diéu, pèr aquelo estiganço i'a parla. Remiren sa bounta, encapen soun vejaire. Leissè ana la fauto, talo un cabedèu que se debano, pèr ié leissa coungreia si tragiqui seguido. Èro lou soulet mejan de pretouca vòsti cor e durbi vòstis esperit. A faugu que vous abenessias de mai en mai de la vostro ourguianço, de la vostro estimo e, sacrifice maje, que la bèuta que vous avié tant bèn servi d'escalo pèr daverà Diéu vous manquèsse. A faugu que devenguessias paure de touto causo, assegura que rèn venié de vous mai tout de Diéu, pèr fin que lou Segneur emplanèsse voste noun-rèn segrenous, tant pacientamen òutengu pèr la siéu majo presènci. Vounte lou peccat aboundè, la gràci subroundè ; n'es-ti pas eici la rejouncho de ço que vous es capita entre Madamisello Paula emai vous ? »

Pèire, aurihous, escoutavo lou Paire que tóuti si paraulo fasien trau. Sentié dins éu un besoun foro gouvèr d'alarga lou parlamen pèr n'en tira la mesouio. Lou Paire devinè lou ruscle d'aquel ome e sachè ié faire entre-vèire qu'es necite d'ana dins la nue avans de coumprendre.

Pèire fisè au prèire li cambiamen de founs que s'èron endevengu dins éu desempièi lou jour vounte Jaume d'Estève l'avié assabenta sus la destinado de Paula ; coume d'aro-en-la, sènso que lou destrièsse, avié muda sis idèio sus la fe, la soufrènço, Diéu. Lou Paire Mejan se diguè que Pèire èro lèst pèr uno tras-que bono counfessioun e ié diguè francamen. Pèire se capitè d'acòrdi e aqueste sero se recampè au siéu en Pas.

Bregido messo au courrènt de la misèri de Paula, en femo de bon gouvèr, tirè lèu sis amiro e se diguè d'ana au moustié dóu Carmèu pèr que prengue en cargo Paula. S'adraiè d'à-pèd en pregant coume pèr un roumavage e se disié dins elo : « Pèr li gràndi maluranço, li gràndi poutriganço. Vuei n'en sian à l'artimo, la batèsto sara fèro, fau s'assegura la vitòri, fasen douna li

nous l'aide des hommes de bonne volonté ! » Toujours bien accueillie, Brigitte obtint les prières ardentes des sœurs, mais elle fut surtout étonnée par la Révérende mère prieure. Elle avait beau être femme de cloître, elle possédait sur les vicissitudes et les misères de la vie des connaissances éblouissantes dont le commun des mortels est dépourvu ! Cela lui donna l'espoir de la délivrance.

Il faisait un temps hivernal avec des rafales de vent. Les vagues venaient se fracasser sur les piliers du quai. De lourds nuages, qui glissaient au ras de l'eau agitée, allaient couvrir, en un tourbillon puissant, le sommet des montagnes. Il commençait à bruiner. Pierre voulait prestement rentrer, autant pour avoir des nouvelles de Paula que pour corriger les premières épreuves de son livre que l'imprimeur lui avait envoyées ce matin même. Par habitude, il passa par la salle des professeurs pour voir s'il n'avait pas de courrier, puis il sortit. Cet après-midi-là, Brigitte avait pris la voiture pour aller aider le frère Clet à « Notre-Dame-sans-Retraite ». Pierre avait un bon bout de chemin avant d'être chez lui. Quand il eut passé le portail, le Père Mejan qui l'attendait se dirigea tout droit vers lui. Il semblait à Pierre que ses yeux foncés étaient plus vifs et que ses joues étaient plus creusées que d'habitude. - « J'ai un service à vous demander, Maître Funel, dit le prêtre ; voulez-vous monter avec moi dans ma voiture ? Elle n'est pas très confortable mais elle rend bien service. » Pierre monta ; le Père roula et se gara très vite dans une rue proche mais isolée. - « Paula Textor est morte, cher Monsieur », lança le prêtre en posant fraternellement sa main sur l'épaule de son voisin. Pierre sentit que quelque chose se brisait en lui ; pourtant il demanda lentement : - « Comment est-elle morte ? A-t-elle beaucoup souffert ? » - « Non, répondit le prêtre elle est partie tout doucement. Depuis votre visite je m'étais occupé d'elle tout particulièrement. Elle était en paix ; la discussion que vous aviez

voulountàri ! » Sèmpre bèn aculido, Bregido óutenguè li preguiero enfioucado di mounjo, mai subre-tout fuguè estounado pèr la Reverèndo maire priéouesso. Emai fuguèsse enclaustrado, avié sus li reboulimen e li misèri de la vido de couneissènço esbarluganto que la maje part di vivènt libre n'an pas ! Eiçò ié butè fisànço dins la deliéuranço.

Fasié un tèms ivernouge emé de labechado. Lis estòbi venien s'espéuta sus li pielo dóu quèi. Li grèu nioulas que landavon ras dis aigo fèro, dins un revòu grandaras anavon encapela li mountagno. Acoumençavo de blineja. Pèire voulié rintra à la despachado, tant pèr saupre de nòvi de Paula que pèr courregi li primis esprovo de soun libre que l'estampaire i'avié manda dematin. Pèr usanço, passè dins la salo di prouffessour vèire se noun avié de letro, pièi sourtiguè. Aquest après-miejour, Bregido avié pres la veituro pèr ana ajuda lou fraire Clet à "Nosto-Dono-sènso-retirado". Pèire, avans d'èstre au siéu, avié de tira long. Passa lou pourtegue, lou Paire Mejan que l'esperavo venguè dre à-n-éu. Semblavo à Pèire que sis uei negrinèu èron mai viéu e que si gauto èron mai cavado qu'à l'acoustumado. - « Ai uno ajudo de vous demanda, Mèstre Funel, venguè lou prèire ; voulès-ti mounta 'mé iéu dins la veituro ? N'es pas facho pèr s'espoumpi mai rènde proun service. » Pèire mountè ; lou Paire engranè pèr s'ana arengueira tant-lèu dins uno androuno proche mai soulitàri. - « Paula Textor es defuntado, car Moussu », venguè lou Paire apielant freiralamen sa man sus l'espalo de soun vesin. Pèire sentiguè dins éu uno roumpeduro ; pamens diguè plan : - « Coume es morto ? A-ti forço soufert ? » - « Nàni, diguè lou prèire, es passado d'aise, d'aise. Desempièi vosto vesito m'ère entreva d'elo especialamen. Èro en pas ; l'entre-visto qu'avias agu ensèn l'avié

eue ensemble l'avait soulagée, elle s'était débarrassée d'un grand poids. Je l'ai confessée ; puis, comme elle commençait à agoniser, je lui ai administré les saintes huiles en tout début d'après-midi et immédiatement elle plongea dans le coma. Désormais elle repose en paix, mais la douleur a déchiré son visage. Ainsi, cher ami - vous permettez ? - cette âme a retrouvé l'affection de son Sauveur en vertu de ce que vous avez fait pour elle. »

Pierre voulut aller bénir le corps. Après un très long silence, le Père reprit : - « N'y allez pas maintenant ; quand j'ai quitté la clinique – il n'y a même pas une demi-heure – on allait faire sa toilette mortuaire et ensuite on l'emmènera chez elle, de nuit. Auparavant nous avons quelque chose de plus important à faire. Voici les clés de son appartement, elle me les a données ce matin après une discussion très compliquée entre nous ; elle a renoncé à Monsieur Pecorani ; depuis plusieurs mois la maladie les obligeait à vivre ensemble chastement. J'ai une boîte très précieuse à récupérer ; j'ai pensé que vous accepteriez d'être mon associé dans ce malheur pour deux bonnes raisons : vous connaissez les lieux, moi non ; en y allant tout seul, assurément les gens se poseraient des questions ; vous, vous êtes connu des voisins, ils ne diront rien ; enfin, ce que nous devons faire concerne le service de Dieu. » - « Bien, répondit Pierre très étonné, je suis votre associé. »

Le prêtre démarra et très vite ils furent devant un immeuble neuf au premier étage duquel se trouvait l'appartement de Paula. Avant de sortir de la voiture, le Père Mejan dit : - « Nous devons tout fouiller pour débusquer une petite boîte verte qui se trouve dans une commode, à gauche dans la chambre. » Ils montèrent rapidement. Le Père sortit les clés et tenta d'entrer ; il tremblait, il n'arrivait pas à ouvrir. Pierre lui proposa d'essayer ; les clés étaient moites de la sueur du Père, injustifiée en cette saison de l'année. Pierre fouilla dans la serrure un moment, puis le verrou tourna et la porte s'ouvrit. Le Père entra le premier, en se courbant car il n'y voyait rien. Une forte odeur de renfermé, de maison vide, montait depuis l'obscurité dans laquelle le couloir

soulajado, s'èro desbarrassado d'un grand pes. L'ai counfessado ; pièi, coume venié à l'artimo, i'ai baia li sants òli tout just après dina e tant-leu s'abasimè dins lou subé. Aro repauso pacificado, mai lou soufrimen a escoussura sa caro. Dóumaci, car ami, se permetès ? aquelo amo retrouvè l'amistanço de soun Sauvadou amor de ço qu'avès fa pèr elo. »

Pèire vouguè ana benesi lou cors. Après un silènci que tiravo d'alòngui, lou Paire reprenguè : - « I'anés pas aro ; quouro quitère la clinico - i'a uno miechoureto - anavon faire sa teletto mourtuàri e pièi l'adurran à soun oustau, de nue. Aperavans avèn quicon de mai qu'impourtant à faire. Veici li clau de soun apartamen, me lis a baiado éstou matin après un parlamen forço tihous qu'avèn agu ensèn ; a renoucia à Moussu Pecorani ; despièi de mes la malautié lis óublijavo de viéure castamen ensèn. Ai uno bouito tras-que precioso de recupera ; me siéu pensa qu'acetarias d'èstre moun sòci dins aquel auvèri pèr ùni resoun seguènto : couneissès lis aise de l'oustau, iéu nàni ; en venènt soulet, de-segur fariéu parla lou mounde ; vous, n'en sias couneissu, diran rèn ; enfin, ço que sian pèr faire toco lou servìci de Diéu. » - « Bèn, venguè Pèire mai-que-mai acuriosi, siéu voste sòci. »

Lou prèire desmarrè e dins qu'uno passado fuguèron davans un oustalas nòu vounte au proumier estànci èro l'apartamen de Paula. Avans d'espeli de la veituro, lou Paire Mejan diguè : - « Avèn de faire lou fur pèr destrauca uno pichoto bouito verdo dins uno coumodo que s'atrovo à man senèstro de la chambro. » Escalèron lèu. Lou Paire sourtiguè li clau e assajè de rintra ; tremoulavo, arrivavo pas de durbi. Pèire óufriguè d'assaja ; li clau èron mouisso de la susour dóu Paire, foro naturo dins aquesto sesoun. Pèire patetejè un moumen, pièi lou pestèu esquihè e la porto se durbiguè. Lou Paire intrè lou proumié de-plegoun, que se ié vesié pas. Uno forto óudour d'eissu, de vuege, s'aubouravo de l'oumbrino vounte bagnavo tout lou courredou. Pèire abrè lou

était plongé. Pierre appuya sur l'interrupteur, mais l'électricité était coupée. Le Père sortit de son cartable une étole violette, il s'en revêtit, puis il prit un cierge qu'il tendit à Pierre très étonné en le priant de l'allumer. S'arrêtant devant la première porte à droite du couloir : - « Je pense, dit le Père, que la chambre est ici. » Il ouvrit et entra suivi de Pierre qui tenait toujours le cierge à la main. Une lumière toute fine entraît encore par les volets, laissant deviner une pièce luxueusement équipée. Sur un meuble, des fioles de cristal contenant des eaux de toilette captaient un peu de lumière, reflet d'un miroir ancien. À la droite de la tête du lit, un fauteuil recouvert d'un tissu brodé tout froissé ; à côté, sur une table en céramique, une soucoupe pleine de cendres ; un « mégot » qui n'avait pas été fini s'était éteint, laissant échapper une mauvaise odeur de tabac froid. Pierre reconnut les cigarettes de Pecorani. Ainsi cet homme venait encore en ce lieu, parfois, à la recherche d'un bonheur brisé en mille morceaux ! Du doigt, le prêtre désigna un vieux meuble ventru en noyer clair, finement sculpté. Il s'en approcha, réfléchit un moment puis en ouvrit le deuxième tiroir en partant du bas. Pierre s'avança pour l'éclairer. Le Père fouillait. Il mit à jour deux boîtes de fer, puis il sortit une petite boîte de médicaments en carton vert. Il fit signe à Pierre de poser le cierge sur le marbre du meuble. Il prit ensuite un corporal⁴² dans son sac, puis ouvrit la boîte. Il en extirpa avec soin deux papiers pliés qu'il mit selon l'ordre dévolu sur le corporal. Il déplia le premier sur lequel une inscription était écrite ; il la lut, puis la donna à Pierre qui ne comprenait rien du tout, de plus en plus interloqué par cette scène inhabituelle, dans cette pièce intime et renfermée qui puait la fumée, devant ce prêtre qui semblait à l'office, suivi par son ombre immense et dansante que le cierge projetait sur les murs et le plafond. Pierre attrapa le papier et lut : « À toutes les personnes qui liront ceci. Noël 1956 – Pâques 1957. Ici se trouvent deux hosties que j'ai reçues en ces deux jours consacrés sus-nommés, dans ma

42 : Le corporal est un linge que l'on étend sur l'autel pour y déposer, lors de l'Eucharistie, le calice et la patène (assiette sur laquelle on présente l'hostie avant de la consacrer).

lume, mai l'eleitricita èro coupado. Lou Paire sourtiguè de soun cartable uno estolo vióuleto, se n'en revestiguè, pièi prenguè un cire que baiè à Pèire tras-qu'acuriosi en lou pregant de l'atuba. S'aplantant davans la primo porto à drecho dóu courredou : - « M'es avis, diguè lou Paire, que la chambro es aquito. » Durbiguè e intrè segui de Pèire sèmpre tenènt lou cire à la man. Uno lus mistoulino intravo encaro pèr l'entre-voulet, leissant devina uno pèço proun coussudamen engimbrado. Sus un moble, li boutihoun de cristau caupènt lis aigo de teleto agantavon encaro un brisoun de clarta, rebat d'un mirau ancian. À drecho de la litocho, toucant lou capet, un fautuei tapa d'uno estofo à grand papàrri touto chaupinado ; à coustat, sus uno taulo de cerami, un sietoun plen de cenho ; un "megot" noun acaba s'èro amoussa, leissant escapa uno marrido óudour de taba rèire-tuba. Pèire recouneiguè li cigaleto de Pecorani. Ansin, aquel ome venié encaro eici, de fes que i'a, pèr bousca li tros d'un bonur espeça ! Dóu det, lou prèire moustrè un vièi moble bousaru en nouguié saure, finamen escrincela. Venguè proche, chifré uno passadeto pièi durbiguè lou segound tiradou en partènt dóu dabas. Pèire s'aprouchè pèr ié faire lume. Lou Paire furnavo. Destrauguè dos bouito de ferre, pièi sourtiguè uno pichoto bouito de poutité en cartoun verdau. Faguè signe à Pèire de pausa lou cire sus lou mabre dóu moble. Prenguè pièi dins soun saquet un courpourau, pièi durbiguè la bouito. N'en tirè emé proun suen dous papié plega que metè segound l'ordre sus lou courpourau. Despleguè lou proumié vounte uno iscripcioun èro marcado ; la legiguè, pièi la baiè à Pèire qu'encapavo pas rèn, de mai en mai tafura pèr aquelo sceno descoustumado dins aquéu membre priva e clava que pudissié la tubassino, davans aquéu prèire que semblavo óuficia, segui pèr soun ombro gigantouso bandido pèr lou cire sus li paret e lou plafoun mounte balavo. Pèire agantè lou papié e legiguè : « À tóuti gènt e quanto que legiran. Nouvè 1956 - Pasco 1957. Eici dintre soun dos oustio que reçaupère aquésti jour festiéu subre-marca, dins ma parròqui.

paroisse. N'ayant pas pu les avaler de peur d'accomplir une lourde faute, je demande à ceux qui les trouveront d'apporter immédiatement à un curé, sous peine de sacrilège, cette boîte et ce qu'elle contient. Je demande pardon à Dieu ainsi que des prières de la part de tous. Paula Textor. »

Pierre était stupéfait, il leva alors les yeux. Le Père Mejan dépliait le second papier et en déballait les deux hosties qu'il posa l'une après l'autre sur le corporal, puis aussitôt, très ému, il se pencha, s'agenouilla dévotement. Dans un acte de foi fervent, Pierre tomba lui aussi à genoux ; deux larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Effectivement c'était la première fois de sa vie que la croyance en la présence réelle du Christ ne faisait pas l'ombre d'un doute. Le prêtre, aussi bouleversé que Pierre, était la prière faite homme. Pierre se disait en lui-même : « Ainsi, c'est au milieu de cette atmosphère de grotte que le Seigneur a voulu me rencontrer ; sans le péché et la souffrance de Paula, tout cela n'aurait pas pu avoir lieu. » Le frôlement de la robe du prêtre qui se levait fit redresser la tête de Pierre. - « Cher ami, dit le Père Mejan, je vous dois des explications. Vous l'avez sûrement deviné, je ressentais une forte angoisse qui m'empêchait de vous en parler avant : comme elle souhaitait conserver les dehors de sa respectabilité et comme elle avait la foi malgré tout, Mademoiselle Textor continua à aller à la messe tous les dimanches avec son père. Elle essaya de communier avec lui pour les grandes fêtes ; mais, ayant à l'esprit ses fausses confessions et son péché ainsi que le respect dû au corps du Christ, elle ne put l'ingérer malgré ses deux tentatives à Noël et à Pâques. Ayant glissé les deux hosties dans son mouchoir, elle les a recueillies dans cette boîte en attendant la pacification de son âme, avant d'entreprendre quoi que ce soit. J'affirme que ces hosties sont totalement saines, en dépit des taches jaunâtres dues à la salive ; Mademoiselle Textor devait communier avec elles, selon sa volonté, ce soir même. Dieu ne l'a pas permis, je vais donc les consumer ; n'est-il pas indispensable de libérer de sa pauvre cellule Celui qui s'est reclus volontairement, acceptant tout par

N'aguènt pas pouscu lis empassa de pòu de coumpli uno deco proun grèvo, demande à-n-aquéli que li trouvaran de pourta subran à-n-un capelan, souto peno de sacrilège, aquelo bouito emai ço que caup. Demande perdoun à Diéu e de preguiero en tóuti. Paula Textor. »

Pèire èro palafica, aubourè mai lis uei. Lou Paire Mejan desplegavo lou segound papié e espeluquejavo li dos oustio que pausè uno à cha uno sus lou courpourau, pièi tout-d'uno, tras-qu'esmougu, se clinè, s'ageinouïè em'uno grand pieta. Dins un ate de fe fervourous, Pèire tambèn toumbè d'à geinous ; dos lagremo silencioso regoulavon sus si gauto. Dóumaci èro lou proumié cop de sa vido que sa cresènço dins la presènço realo èro sènso dùbi. Lou prèire, autant boulouversa que Pèire, èro la preguiero facho ome. Dins lou siéu, Pèire se disié : « Ansin, es dins aquel aire de croto que lou Segnour a vougu m'estinga un rescontre ; sènso lou pecat e lou soufrimen de Paula, acò noun aurié pouscu se faire. » Lou froustihamen de la raubo dóu prèire que se redreissavo faguè leva lou cap de Pèire. - « Car ami, diguè lou Paire Mejan, vous dève un esclargimen. L'avès segur devina, aviéu uno ànci majouro que m'entrepachavo de vous n'en parla aperavans : d'abord que desiravo garda la semblanço de la respectableta e pèr-ço-qu'avié mau-despié de tout la fe, Madamisello Textor anè de-countùni à la messo vounte menavo soun vièi paire cade dimanche. Assajè de coumunia em'èu pèr li fèsto ; mai, sachènt si marridi counfessioun e soun pecat e lou respèt degu au cors dóu Criste, noun pousquè l'empassa mau-grat si dous assai calendau e pascau. Aguènt rejita lis oustio dins soun moucadou, lis aperteguè dins aquelo bouito esperant la pacificacioun de soun amo avans de s'entrina de faire quicon. Afourtisse qu'aquélis oustio soun vertadieramen sano, mau-despié li taco jaunasso facho pèr d'escupigno ; n'en deviéu coumunia, segound soun voulé, Madamisello Textor éstou sero. Diéu noun lou vouguè, adounc li vau counsuma ; n'es-ti pas mestié de libera au pulèu de sa pauro cello Lou que s'enclastrè voulountarimen, acetant tout pèr l'amour de nautre ? O !

amour pour nous ? Ô ! Insondable profondeur de l'Amour de Dieu ! » Pierre sentit s'élever en lui une pureté qui l'envahissait entièrement. Il lui semblait que plus aucun poids ne pesait sur lui, qu'il était devenu tout léger, qu'il se trouvait en dehors du temps.

Le prêtre entama le « Confiteor »⁴³, puis il posa les deux hosties l'une sur l'autre, il les prit dans ses doigts, se penchant un petit peu.

Alors, la poitrine libérée, pensant à ce qui allait se produire, poussé par une inspiration incoercible, Pierre vint s'agenouiller à la droite du prêtre et entama à haute voix le « Confiteor ». Le Père Mejan devina aussitôt son ardent désir et, d'un signe de la tête, lui fit comprendre son approbation. Sur les deux mains ouvertes de Pierre il étendit le corporal et, observant avec émotion le visage transfiguré qu'il avait devant lui, il leva le Saint-Soleil⁴⁴ disant d'une voix forte, et en l'occurrence en langue vernaculaire, voulant témoigner ainsi de l'amitié qu'il ressentait envers son accompagnateur : - « Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle. »

Et Pierre fit sa première rencontre personnelle avec son Dieu.

*Toulon,
pour la fête de la grande pécheresse⁴⁵,
le 22 Juillet 1958*

43 : Le confiteor est la prière liturgique catholique par laquelle le fidèle confesse ses péchés, confiteor signifiant, en latin, « je confesse », « j'avoue », « je reconnais ».

44 : Ce que Louis Giraud appelle ici, par métaphore plastique, le Saint-Soleil est l'ostensoir au centre duquel est présentée l'hostie à l'adoration des fidèles.

45 : La grande pécheresse, dans la tradition catholique, est Marie de Magdala (autrement nommée Marie-Madeleine). La mention finale à la sainte en dit en long sur l'interprétation du roman dans son ensemble. Marie de Magdala est, en effet, le personnage d'abord luxurieux de l'Évangile puis pardonné par Jésus et qui bénéficie, la première, de l'apparition du Christ ressuscité.

Inagantablo founsour de l'Amour de Diéu ! » Pèire sentié s'enaure dins éu uno lindeta que l'emplanavo tout. Ié semblavo que n'avié plus ges de pes, qu'èro devengu tras-que lóugié, qu'èro en foro dóu tems.

Lou prèire acoumencè lou "Counfiteor", pièi subre-pausè li dos oustio, li prenguè dins si det, se clinant un brisoun.

Alouro, lou pitre despestela, sounjant de ço qu'anavo se coumpli, mougu pèr un aflat foro gouvèr, Pèire venguè s'ageinouia à man drecho dóu prèire e entamenè à-z-auto voues lou "Counfiteor". Lou Paire Mejan devinè subran sa voulountouso desiranço e, d'un clinamen de cap, fuguè aprouvaire. Sus li dos man duberto de Pèire estalourè lou courpourau e, espinchant esmougu la caro tremudado qu'avié davans éu, aubourè lou Sant-Soulèu disènt d'uno voues forto e, pèr l'encauso, en lengo vulgàri, vouguènt ansin marca l'amista qu'avié pèr soun sòci : - « Que lou Cors de Noste Segne Jésus-Criste garde la tiéu amo pèr la vido eterno. »

E Pèire faguè soun proumié rescontre persounau emé soun Diéu.

Touloun,
pèr la fèsto de la grand pecadouiro,
lou 22 de Juliet de 1958

SOMMAIRE

Préface.....	p.2
Remerciements.....	p.6
Établissement du texte.....	p.7
Lou ligame desóublida.....	p.9